

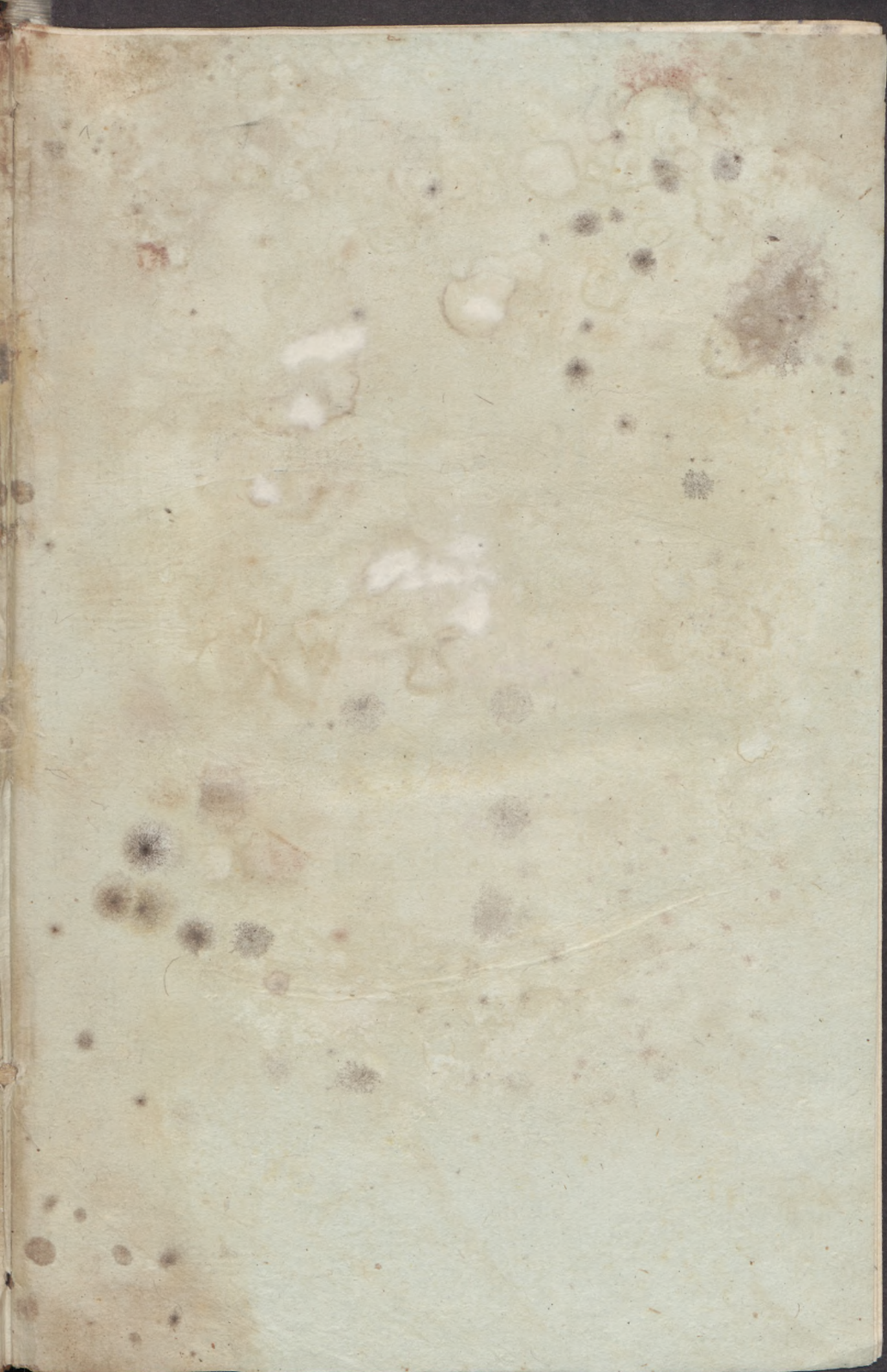
OEUVRES
COMPLÈTES
DE
VOLTAIRE

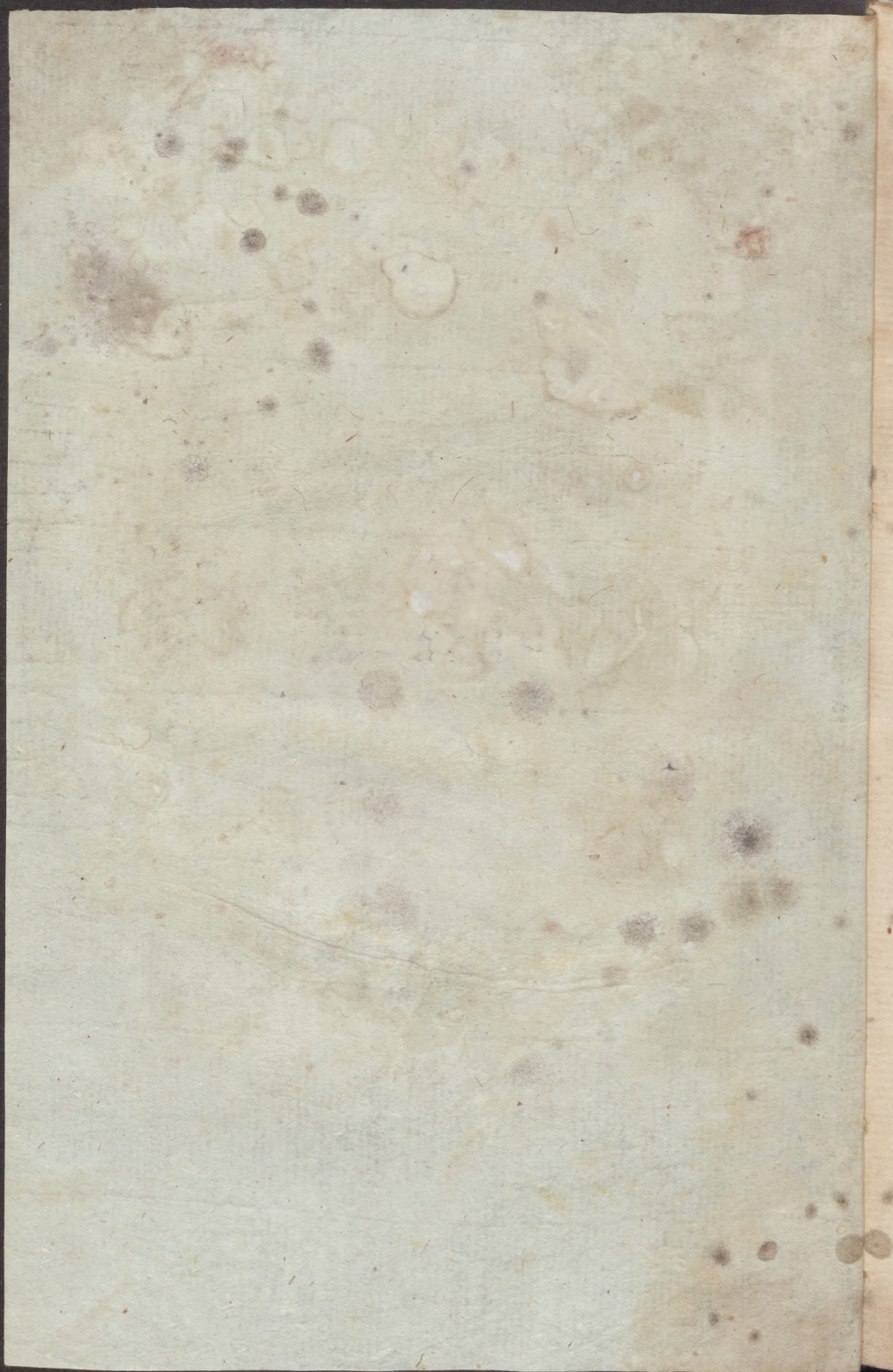
58

CORRECTION

inz.

N^o 1165,





O E U V R E S

C O M E T E S

D E

V O L T A I R E.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
1784



2
O E U V R E S

· C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

58
TOME CINQUANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.

O. F. U. V. R.

502.001

30/4/10



4. Mr. 761

~~L. Fr. 6 + 18. ju.
Fo. Nr. 1043~~



2W 3452

502043

12

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1769—1778.

Corresp. de d'Alembert &c. Tome II. A

LETTERS

DEPT. OF VETERANS



John H. [illegible]

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 2 de janvier.

JE ne suis plus enrhumé, mon cher maître; mais je —
me fers d'un scribe pour ménager mes yeux qui sont 1769.
très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon discours,
puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire.
Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup
plus long-temps qu'il ne mérite, parce qu'il était à
courir le monde, et que je n'ai pu le ravoïr qu'au-
jourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer sous
l'enveloppe de *Marin*? Il n'est que trop vrai qu'un
certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le
ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans
mon discours un petit mot de correction fraternelle
pour ce gentilhomme qui était présent, et qui, à ce
que je crois, l'aura sentie; car je ne gâte pas ces

1769.

messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte; ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protègent; on s'expose à de tels reproches, quand on caresse ceux qui les font. La critique de *Linguet* aurait pu être meilleure et de meilleur goût; cependant, comme il a raison presque en tout, elle a beaucoup chagriné son maussade adversaire; la liste des phrases tirées de la traduction est bien ridicule, et peut-être aurait suffi.

Vous devez des regrets au pauvre *Damilaville*; il vous était bien attaché. Je savais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me disait rien de ses affaires. J'ai vu sa femme une seule fois, et d'après cette vue je doute fort qu'il ait été cocu; mais ce qui me fâche le plus, c'est que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laisse, et qu'il ne restera pas même de quoi payer un excellent domestique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de *Leibnitz*; je crois que c'est un fatras où il y a bien peu de choses à apprendre.

Il est vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4° de géométrie; ce seront vraisemblablement les derniers.

Notre secrétaire, toujours convalescent et assez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'A, B, C, personne n'ignore qu'il est en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

L E T T R E I I.

1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de janvier.

JE vous renvoie, mon cher philosophe, votre chien danois; il est beau, bien fait, hardi, vigoureux et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre discours est excellent; vous êtes presque le seul qui n'alliez jamais ni en deçà ni en delà de votre pensée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercur*e devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas insérer ce discours dont le public a besoin. *La Bletterie* a juré à son protecteur et à sa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit aussi qu'il n'a point songé à *Marmontel*, quand il a parlé de *Bélisaire*, ni au président *Hénault*, quand il a dit que *la précision des dates est le sublime des historiens sans talens*. J'ai tourné le tout en plaisanterie.

A propos du président *Hénault*, le marquis de *Bélestat* m'a écrit enfin qu'il était très-fâché que j'eusse douté un moment que le portrait de *Sha-Abbas* et du président fussent de lui, qu'ils sont très-ressemblans, que tout le monde est de son avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé sa lettre à notre ami *Marin*. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province, car la province pense depuis quelques

1769. années. Il s'est fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouse; la moitié est devenue philosophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, sans doute, j'ai regretté *Damilaville*; il avait l'enthousiasme de *Saul-Paul*, et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie : c'était un homme nécessaire.

Oui, oui, l'A, B, C est d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé *Huet*, parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur est un avocat nommé *la Bastide*; ils sont trois de ce nom-là : il est difficile qu'ils soient égorgés tous les trois par les assassins du chevalier de *la Barre*.

Vous n'avez point les bons livres à Paris, *le Militaire philosophe*, *les Doutes*, *l'Imposture sacerdotale*, *le Polissonisme dévoilé*. Il paraît tous les huit jours un livre dans ce goût en Hollande. *La Riforma d'Italia* qui n'est pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux ciels et une nouvelle terre, j'entends pour les honnêtes gens; car, pour la canaille, le plus sot ciel et la plus sotte terre est ce qu'il lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous aime de tout mon cœur.

Pardieu vous êtes bien injuste de me reprocher des ménagemens pour gens puissans, que je n'ai connus jadis que pour gens aimables à qui j'ai les dernières obligations, et qui même m'ont défendu contre les monstres. En quoi puis-je me plaindre d'eux? est-ce parce qu'ils m'écrivent pour me jurer que *la Bletterie* jure qu'il n'a pas pensé à moi? faudrait-il que je me

brûlasse toujours les pattes pour tirer les marrons du feu ? Ce sont les assassins que je ne ménage pas. Voyez 1769.
comme ils sont fêtés tome I et tome IV du Siècle.

L E T T R E I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 19 de janvier.

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'un sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté; c'est M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connaître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protègent dans le Nord la philosophie si mal accueillie par les princes du Midi. M. *Jennings* vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère; continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le

— despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que
 1769. faire comme *Moïse*, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de mars.

J'AI vu votre suédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritait de l'être; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce. La vigne du Seigneur est cultivée par-tout, mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous consoler actuellement avec M. *Turgot* que je crois à Paris; c'est un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à certains conseillers de grand'chambre? Il semble qu'il y ait des gens faits pour perpétuer la barbarie, et pour combattre le sens commun. Le parlement confisqua sous *Louis XI* les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des forciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui serait devenu un excellent officier, a été martyrisé pour n'avoir pas ôté son chapeau, en temps de pluie, devant une procession de capucins. On doit m'envoyer son portrait, je le mettrai au chevet de mon

lit, à côté de celui des *Calas*. Comment les peuples se laissent-ils gouverner par de tels hommes? Du moins je suis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemi, et qui court au sige de *Nicolet* et au *Siege de Calais*. 1769.

Je suis devenu bien vieux et bien infirme; mais sachez que mes derniers jours seraient persécutés sans la personne à qui je ne puis reprocher autre chose, sinon de m'avoir assuré que la *Bletterie* n'avait pas pensé à moi. J'envoie mon testament à *Marin* pour vous le donner; il est dédié à *Boileau*. Je n'ai pas besoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous estime et que je vous révere.

L E T T R E V.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de mai.

IL y a long-temps que le vieux solitaire n'a écrit à son grand et très-cher philosophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*: voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes*.

Il est bon, mon aimable sage, que vous sachiez qu'un M. de la *Baslade*, l'un des enfans perdus de la philosophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adressée, lettre qui n'est pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui est un monument de liberté. On débite

— hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de
 1769. *Baal* n'osent parler. Il n'en est pas ainsi des prêtres
 favoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu
 évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous savez, le
 mortier liant : il joint aux fureurs du fanatisme
 une mauvaise foi consommée, avec l'imbécillité
 d'un théologien né pour faire des cheminées ou
 pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété
 de prise de corps, ensuite vicaire, puis évêque.
 Ce saint évêque a mis dans sa tête de faire de
 moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi
 au roi, l'année passée; mais ce que vous ne savez
 pas, c'est qu'il écrivit aussi à *Pantalon-Rezzonico*, et
 qu'il employa en même temps la plume d'un ex-jésuite
 nommé *Nonotte*. Il y eut un bref du pape dans lequel
 je suis très-clairement désigné, de sorte que je fus à la
 fois exposé à une lettre de cachet et à une excom-
 munication majeure; mais que peut la calomnie
 contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me
 direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre
 sainte religion : mais n'ayant pas la vocation du
 martyr, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle
 de confesseur, après avoir été fort singulièrement
 confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes
 pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique que
 m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma
 paroisse; je déclare, ayant DIEU dans ma bouche,
 que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en
 passe acte par-devant notaire : voilà mon maçon
 d'Annecy furieux, désespéré comme un damné,
 menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et

mon notaire. Que font-ils ? ils s'assembloient secrètement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par serment qu'ils m'ont entendu faire une profession de foi, non pas celle du *vicairé savoyard*, mais celle de tous les curés de Savoie (elle est en effet du style d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon sans m'en rien dire, et viennent ensuite me conjurer de ne les point défavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux serment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils se damnent, je leur donne pour boire, et ils sont contents.

Cependant ce polisson de *Biord*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix ; et, pour n'être point brûlé, je fais provision d'eau bénite. Il prétend m'accuser juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui est publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord *Bolingbroke*, l'autre la *Théologie portative* que vous connaissez, ouvrage, à mon gré, très-plaisant, auquel je n'ai assurément nulle part, ouvrage que je ferais très-fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène soit savoyard et moi français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule : ce n'est pas jouer à un jeu égal. Toutefois j'espère que je ne perdrai pas la partie ; car heureusement nous sommes au dix-huitième siècle, et le maroufle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là ; c'est sur quoi nous gémissons. Il est dur

1769.

d'être borné aux gémissemens ; mais il faut au moins qu'ils se fassent entendre, et que le bœuf-tigre frémissé. On ne peut élever trop haut sa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choses très-curieuses qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéressent ; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête, mon cher ami, priez DIEU que le diable soit écrasé, et mettez, autant que la prudence le permet, votre puissante main à ce très-saint œuvre. Je vous embrasse bien tendrement, et je ne me console point de finir ma vie sans vous revoir.

L E T T R E V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de juin.

MON très-cher philosophe, je crois connaître beaucoup M. de *Schomberg*, quoique je ne l'aye jamais vu ; je fais que c'est un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il passe dans mes déserts, il faut qu'il regarde ma maison comme la sienne, il en fera le maître ; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes souffrances continuelles pourront me donner. C'est ainsi qu'en usaient avec moi les philosophes espagnols duc de *Villa-Hermosa* et comte de *Mora*. Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies,

des fripons et des fots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de *Rocheport*, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois semaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé *la Bastide*, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adresse un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir le deïsme sur les ruines de la superstition. Il s' imagine qu'un citoyen de Paris, quand il est supérieur par son esprit à sa nation, peut changer sa nation. Il ne fait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit sur le peuple que tous ces gens de bon sens n'en auront jamais. Il ne fait pas que les philosophes ne sont faits que pour être persécutés par les cuistres et par les sous-tyrans.

Le marquis d'*Argence de Dirac*, et non pas le prétendu marquis d'*Argens Boyer*, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de *Périgord*; mais il faut que vous sachiez que *Patouillet* est l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conséquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il est. Il avait donné un mandement scandaleux quand son voisin le marquis d'*Argence* écrivit cette lettre. Ce fut *Patouillet* qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouse, ainsi qu'une lettre du grand *Pompignan*, évêque du Puy. Vous ne savez pas, vous autres Parisiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés, se sont ligués dans les provinces contre le sens commun. Ce *Nonotte*, dont le nom seul est un ridicule, est un prédicateur fanatique, et

capable de tout. Il écrivit lettre sur lettre au pape 1769. *Rezzonico* contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, a voulu non-seulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré sa Majesté très-chrétienne de me chasser de la terre que je défriche; il a employé contre moi sa truelle, sa croix, sa crosse, sa plume et tout l'excès de son absurde méchanceté. C'est le calomniateur le plus bête qui soit dans l'Eglise de DIEU. Je n'ai pu le chasser d'Annecy comme les Gênois ont chassé ses prédécesseurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon service. Je n'ai pu combattre l'excès de son insolence et de sa bêtise qu'avec les armes défensives dont je me suis servi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conseillé par deux avocats et par un magistrat très-accrédité du parlement de Dijon, dans le ressort duquel je suis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de *la Barre*. J'ai agi en citoyen, en sujet du roi, qui doit être de la religion de son prince, et je braverai les scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philosophe, si vous travaillez en effet à la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris ont paru craindre un rival dans un apostat italien nommé *Felice*. C'est un polisson plus imposteur encore qu'apostat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne fait ni le français ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille souscriptions, et il n'en a pas une seule;

il veut tromper *Panckoucke*. J'ai peur que la librairie ne soit devenue un brigandage; pour la philosophie, elle n'est qu'une esclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes sont fermées. 1769.

Je vous renvoie à la lettre que M. de *Rocheport* doit vous rendre, pour que vous soyez instruit des petites friponneries ecclésiastiques qui sont en usage depuis plus de dix-sept cents ans.

Adieu, mon cher philosophe; je secoue la fange dont je suis entouré, et je me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embrasser avec des mains pures.

L E T T R E V I I.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

MON cher philosophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je suis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercur*. Je vois que cette Histoire du parlement qu'on m'impute, est la suite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, sous le nom du marquis de *Bélestat*, et qui fit tant de peine au président *Hénault*. C'est le même style; mais je ne dois accuser personne, je dois me borner à me justifier. Il me paraît absurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un

— greffe poudreux, où je n'ai assurément pas mis le
1769. pied; mais la calomnie n'y regarde pas de si près.

Je vous demande en grâce d'employer toute votre éloquence et tous vos amis, pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre santé n'avait pas besoin de cette secousse. Je me recommande à votre amitié.

J'attends M. de *Schomberg*. Il voyage comme *Ulysse* qui va voir des ombres. Mon ombre vous embrasse de tout son cœur.

L E T T R E V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Ce 23 de juillet.

LA Providence fait toujours du bien à ses serviteurs, mon cher philosophe. J'ai beaucoup souffert pour la bonne cause; j'ai été confesseur, confessé et presque martyr; mais le Dieu de miséricorde m'a envoyé un ange consolateur. Quoique cet envoyé soit du métier des exterminateurs, c'est un des plus aimables hommes du monde: vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleste qui lui soient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu de cheveux qui me restent, comme *Habacuc*, et qu'il m'eût transporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre séjour de la gloire, je serais très-fâché d'en aller prendre possession sans vous avoir embrassé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous dise un mot de cette Histoire —
du parlement qu'on m'attribue : voici ce que j'en 1769.
fais très-certainement. Des recherches sur l'histoire
de France ayant été volées, à bonne intention, on
les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises.
C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il
n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir
et se taire.

L'ombre du chevalier de *la Barre* apparut ces
jours passés à un homme de votre connaissance ; il
lui dit :

Heu, fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Notre ami lui répondit :

. *Sed contrà audentior ibo.*

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes,
comme *Ticho-Brahé* fonda Uranibourg. Par quelle
fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs
et des vigneron que des gens qui pensent ! Quoi
qu'il en soit, je m'unis de loin à vous dans votre
charité philosophique, dans le saint amour de la
vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes ! il faudrait marcher ferrés
comme la phalange macédonienne ; elle ne fut vaincue
que parce qu'elle combattit dispersée. Ma consolation
est que vous m'aimiez un peu ; moi je vous aime
beaucoup et de toutes mes forces.

1769.

L E T T R E I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 13 d'auguste.

MON cher et illustre confrère, quelque scrupule que je me fasse de troubler votre solitude, je ne puis me dispenser de recommander à vos bontés M. *Mathy* qui vous remettra cette lettre; c'est le fils d'un homme de mérite, que vous connaissez sûrement au moins de réputation, et qui a long-temps travaillé à un très-bon ouvrage périodique, intitulé *Journal britannique*. Le fils est digne de son père, et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'esprit très-cultivé, et ce qui vaut encore mieux, très-droit et très-juste, et surtout une franchise et une philosophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le désir qu'il a de vous connaître, car c'est un mérite trop banal. Monsieur de *Schomberg* est revenu de chez vous, pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre personne. Je ne doute pas que M. *Mathy* n'en revienne avec les mêmes sentimens.

On ne parle plus, ce me semble, de l'Histoire du parlement, et il me semble que la fureur de vous l'attribuer est calmée; ainsi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On se plaint de plusieurs inexactitudes qui vraisemblablement sont des fautes d'impression. Par exemple, à la page 182, on dit que *Coligni* avait été assassiné avant la Saint-Barthelemi, par *Montrevel*; c'est *Maurevert*, comme le disent le

président *Hénault* et beaucoup d'autres. Je ne vous
 parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous
 intéressent guère, et sont d'ailleurs très-peu de chose. 1769.
 Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien
 avoir une santé qui me permît d'aller vous embrasser;
 je vis pourtant toujours dans cette espérance.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur,
 en esprit et en *Lucrèce*. *Vale et me ama.*

L E T T R E X.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 d'auguste.

D E cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très-
 cher philosophe, voici la seule qui m'a paru mériter
 vos regards. Personne n'imaginait que *Saul-Paul* et
Nicolas Mallebranche approchassent du spinosisme;
 c'est à vous d'en juger. Il faut que *Benoît Spinoza* ait
 été un esprit bien conciliant; car je vois que tout
 le monde retombe malgré soi dans les idées de ce
 mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis
 sur cette petite brochure.

J'ai aussi à vous consulter sur un point de jurispru-
 dence. Un gros cultivateur, nommé *Martin*, d'un
 village du Barrois, ressortissant au parlement de
 Paris, est accusé d'avoir assassiné un de ses voisins.
 Le juge confronte les fouliers de *Martin*, avec les
 traces des pas auprès de la maison du mort. On trouve
 en effet que les vestiges des pas conviennent à peu-près

— 1769. aux fouliers ; sur cette admirable preuve, *Martin* est condamné à la roue ; il est roué, et le lendemain le véritable meurtrier est découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de *la Barre*, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu.

A propos, le cuisire d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel : il y a encore de belles ames dans le monde.

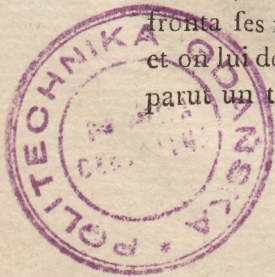
Dites beaucoup de bien des Guèbres, je vous en prie ; criez bien fort : il faut qu'on les joue, cela est important pour la bonne cause. Je vous embrasse tendrement. Adieu ; mes respects au diable, car c'est lui qui gouverne le monde.

L E T T R E X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de septembre.

*M*ARTIN était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuse famille. On assassina, il y a deux ans et huit mois, un homme sur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué sur le même chemin, entre la maison de *Martin* et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreinte de foulier, on saisit *Martin* sur cet indice ; on lui confronta ses fouliers qui cadraient assez avec les traces, et on lui donna la question. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir ;



le témoin dépose, on lui amène *Martin*, il dit qu'il ne reconnaît pas *Martin* pour le meurtrier; *Martin* s'écrie : *Dieu soit béni ! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.* 1769.

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainsi ces paroles : *Dieu soit béni ! j'ai commis l'assassinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne *Martin* à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris; le jugement est confirmé; *Martin* est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel *Martin* avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne fait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui se passent

— 1769. dans son œuvre de la création. Je suis assez embarrassé avec la famille *Sirven*. Les filles sont encore dans mon voisinage. J'ai envoyé le père à Toulouse; son innocence est démontrée comme une proposition d'*Euclide*. La crasse ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus crasse d'un juge subalterne, jointe à la crasse du fanatisme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis six ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'espère que le parlement de Toulouse se fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'est pas toujours séduit par les apparences, et qu'il est digne du ministère dont il est chargé. Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtue.

Heureusement on a fait, depuis environ dix ans, dans ce parlement des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu et qui pensent comme vous.

Je ne suis pas étonné que votre projet sur les progrès de la raison ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de Saxe eussent trouvé bon qu'il eût fait soutenir une thèse en leur présence sur les progrès de son art militaire.

J'ai vu le fils du docteur *Mathy*; *dignus, dignus est intrare in nostro philosophico corpore*. Je viens de retrouver, dans mes papiers, une lettre de la main de *Locke*, écrite la veille de sa mort à miladi *Péterboroug*; elle est d'un philosophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien

que ces marauds-là fussent chassés du pays de *Périclès* et de *Platon* : il est vrai qu'ils ne sont pas persécuteurs, mais ils sont abrutisseurs. Dieu nous défasse des uns et des autres !

Tandis que je suis en train de faire des souhaits, je demande la permission au révérend père *Hayet* de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récolers au capitole. Les *Scipions* et les *Cicérons* y figureraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris sur le genre-humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conséquent vous êtes plus sage que moi.

A propos, savez-vous que l'aventure du chevalier de *la Barre* a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Russie pour la confection des lois. Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle sera long-temps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

1769.

L E T T R E X I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, le 15 d'octobre.

J'AI reçu, mon cher et illustre confrère, en arrivant de la campagne, les tristes éclaircissémens que vous m'avez envoyés sur l'aventure abominable du pauvre *Martin*. J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *messieurs*, qui sont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne savent ce que c'est, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un assassin de Montrouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village; cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui faisait des excuses à un maraudeur pendu, son compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être mise à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de *la Barre*. Je suis content que tout cela soit traité comme il le mérite dans le code de lois de la Russie, et que les Tartares apprennent aux Velches à être humains.

Je ne fais pas si le parlement de Toulouse rendra justice au pauvre *Sirven*; je le souhaite pour son honneur (j'entends pour celui du parlement). A

propos de *Sirven*, *Damilaville* avait un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame *Denis* m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de sottises; mais elle ne vous dira sûrement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurais de désir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse en esprit et en ame, de toutes mes forces et de tout mon cœur.

Faisons notre devoir, et laissons faire aux Dieux.

L E T T R E X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

28 d'octobre.

MADAME *Denis*, mon très-cher et très-grand philosophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé causer avec vous à Paris; mais le triste état où je suis ne m'a pas permis de voyager, et je crois entre nous que ni *messieurs* ni les révérends pères n'auront plus désormais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'histoire de *Martin* est dans la plus exacte vérité. *Martin* fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la

1769.

date de sa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de *Martin*. On a rassemblé la pauvre famille dispersée. On fait un mémoire actuellement en sa faveur. Je suis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il est bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de secourir une malheureuse famille qui demande justice de la mort abominable de son père.

Vous savez peut-être que *Panckoucke* m'a proposé de travailler à la partie littéraire du supplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, et les anguilles de blé ergoté? laissera-t-on subsister, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, ô mon cher ami *Rousseau*? déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur?

Je vous demanderais aussi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant *Maupertuis*. Il n'est pas bien sûr qu'il eut raison, mais il est très-sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame *Denis* m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où se sont trouvées les affaires de *Damilaville* à sa mort. Je plains beaucoup son pauvre domestique. Permettez que je vous adresse ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte

d'argent ; car à peine puis-je à présent me servir de ma main.

 1769.

Si je puis travailler à la partie littéraire , il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaisir , en réduisant dans plus d'un article l'infini à sa juste valeur.

Voici une chose plus intéressante. *Grimm* assure que l'empereur est des nôtres ; cela est heureux , car la duchesse de Parme , sa sœur , est contre nous. *Sæpè premente Deo , fert Deus alter opem.*

Fers mihi opem quand vous m'écrivez . Ce n'est pas seulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du siècle , mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , le 9 de novembre.

QUE béni soit l'homme de DIEU , mon très-cher et très-illustre maître , qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux ! J'espère que ce mémoire ne sera pas déshonoré par la mauvaise rhétorique du palais , comme l'ont été ceux de *Calas*. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'académie des sciences , *M. Dionis du Séjour* , homme vertueux et éclairé , conseiller de la cour , soit de retour de la campagne , pour tirer au clair cette

— histoire abominable qui doit achever de couvrir de
1769. honte ces juges du dixième siècle, si elle est avérée.

J'ai promis à *Panckoucke* de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de physique. Les molécules organiques et les anguilles de *Néedham* ont rapport à l'article *Génération*, qui n'est pas de ma partie. Du reste, je ne crois pas plus à ces fornettes que vous. Quant aux déclamations et autres sottises qui déshonorent l'*Encyclopédie*, on fera bien de les supprimer; mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne fais plus ce que j'ai dit de *Maupertuis*; ce que je fais, c'est qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de *Damilaville*, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Je ne fais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X V.

1769.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 11 de décembre.

J E vous dois, mon cher et illustre maître, des remerciemens pour la tragédie des Guèbres, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je souhaiterais fort que cette pièce pût être représentée; elle achèverait peut-être, sur les esprits des Velches, l'ouvrage que la tragédie de Mahomet avait déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe, sont intéressés à empêcher le progrès de la raison. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque secte que ce soit, les nôtres regardent au dedans d'eux-mêmes, et se disent en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cette tragédie, je suis depuis long-temps entièrement de votre avis sur *Athalie*. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très-belle tragédie de collège. Je n'y trouve ni action ni intérêt; on ne s'y soucie de personne, ni d'*Athalie* qui est une méchante carogne, ni de *Joad* qui est un prêtre insolent, séditieux et fanatique, ni de *Joas* même que *Racine* a eu la mal-adresse de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je suis persuadé que les idées de religion dont nous

1769. ——— sommes imbus dès l'enfance , contribuent , fans que nous nous en apercevions , au peu d'intérêt qui soutient cette pièce ; et que , si on changeait les noms , et que *Joad* fût un prêtre de *Jupiter* ou d'*Isis* , et *Athalie* une reine de Perse ou d'Egypte , cette pièce ferait bien froide au théâtre. D'ailleurs , à quoi sert toute cette prophétie de *Joad* , qu'à faire languir l'action qui n'est pas déjà trop animée ? Je crois en général (et je vais peut-être dire un blasphème) que c'est plutôt l'art de la versification , que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez *Racine*. J'en connais à qui je donnerais un plus grand éloge , mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

On dit que vous êtes malade , mon cher ami ; et on ajoute que vous avez du chagrin pour une cause qui me paraît bien juste. Je ne saurais croire que cette cause soit réelle ; si par malheur elle l'était , elle me rappellerait la belle tirade de la péroraison *Pro Milone* , qui commence par ces mots : *Hiccinè vir patriæ natus* , &c.

Le contrôleur général est , dit-on , bien embarrassé pour trouver de l'argent ; Dieu le père n'en trouverait pas ; *Hippocrate* , *Esculape* , et toute l'école de médecine ne retabliraient pas un malade qui se donnerait tous les jours , à dîner et à souper , une indigestion. Ce fera le cas de la France , tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu , mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame *Denis*.

L E T T R E X V I.

1770.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 de janvier.

P R E M I E R E M E N T, mon cher philosophe, il faut que je vous dise que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée, *Supplémens à l'Encyclopédie*, &c. Ce plan ou programme appelé *prospectus*, comme si nous manquions de mots français, commence ainsi :

„ Des libraires associés avaient projeté de refondre
 „ entièrement l'immense *Dictionnaire de l'Encyclopédie*,
 „ et d'en faire un ouvrage nouveau; mais on leur
 „ a représenté, &c. „

Il manquait à cet édit la formule, *car tel est notre plaisir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en sont pas plus modestes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit supplément pour se réjouir; mais il ne fera aucune représentation à ces messieurs.

J'ai lu un petit Avis aux gens de lettres, par M. de Falbair, auteur de l'*Honnête criminel*; il ne traite pas ces despotes avec tout le respect possible.

Je ne fais où en est actuellement l'affaire de Luneau de Boisgermain; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée comme toutes les affaires qui traînent.

Je fais à présent qui vous a récité des vers sur Michon ou Michault; je fais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'est point du tout honnête qu'Achille ait

— 1770. voulu combattre sous les armes de *Patrocle*. Heureusement il est assez sage pour n'avoir point lâché son ouvrage dans le monde ; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne, à condition qu'il assommera un bœuf-tigre quand il en rencontrera ; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je passe ma vie à pardonner ; mais ce n'est pas à vous qui êtes mon vrai philosophe, et qui remplissez tous les devoirs de la société. Vos théorèmes sur cet article sont aussi bons que sur tout le reste.

Est-il vrai que l'abbé *Alary* soit encore plus vieux et plus mal que moi ? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embrassent de tout leur cœur.

L E T T R E X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 25 de janvier.

M O N cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous ; soyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé, *Michault et Michel* ; mais il ne m'en dit pas un seul vers, et n'ajouta

n'ajouta absolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raison l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connaissance, et j'ajoute avec plus de courage ; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui : *Repertus erat qui efferreret quæ omnes animo agitabant.*

A cette occasion, je veux vous faire part de ce que je pensais, il y a quelques jours, en lisant vos vers, et en les comparant à ceux de *Despréaux* et de *Racine*. Je pensais donc qu'en lisant *Despréaux* on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté ; qu'en lisant *Racine*, on le *conclut* sans le *sentir*, et qu'en vous lisant on ne le *conclut* ni ne le *sent* ; et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous, que les deux autres.

Je n'ai point lu le *plan* ou *prospectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas ; j'en dirai pourtant un mot à *Panckoucke* ; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

Je crois que l'affaire de *Luneau de Boisgermain* s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cause aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé, *Dialogue sur le commerce des blés* ? il excite ici une grande fermentation.

— Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains
 1770. égards, mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrais seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme ; car, depuis les premiers commis jusqu'aux libraires, j'ai presque autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé *Alary*, le président *Hénault*, *Paradis de Moncrif*, qui fera bientôt *Moncrif* de paradis. Ne vous avisez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie ; attendez plutôt que nous partions ensemble : pour peu que vous soyez pressé, je crois que je ne vous ferai pas attendre : j'ai des étourdissemens et un affaiblissement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais essayer de vivre en bête, pendant trois ou quatre mois ; car je ne connais de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, si je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

L E T T R E X V I I I .

1770.

D E M. D E V O L T A I R E .

31 de janvier.

R E T A B L I S S E Z votre santé, mon très-cher philosophe ; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aye jamais eu, *porrò unum est necessarium* ; et sans ce nécessaire, adieu tout le plaisir qui est plus nécessaire encore.

Je vous avais bien dit que l'aventure de *Martin* était véritable. Le procureur général travaille actuellement à réhabiliter sa mémoire ; mais comment réhabilitera-t-on les *Martins* qui l'ont condamné ? Le pauvre homme a expiré sur la roue, et le tout par une méprise. Qu'on me dise à présent quel est l'homme qui est assuré de n'être pas roué !

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu ; c'est à vous à voir si vous l'enregistrerez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne souffrirai pas que mon nom soit placé avant le vôtre et celui de M. *Diderot*, dans un ouvrage qui est tout à vous deux. Je déclare ensuite que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de réveiller des ennemis qui croiraient trouver trop de liberté dans les articles les plus mesurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entreprise.

Je déclare enfin que, si mes souffrances continuelles me permettent l'amusement du travail, je travaillerai

— sur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à
 1770. la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il vaut mieux, d'ailleurs, que je sois le panégyriste de cet ouvrage, que si j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration est que, si les entrepreneurs veulent glisser dans l'ouvrage quelques-uns des articles auxquels je m'amuse, ils en feront les maîtres absolus, quand mes fantaisies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, supprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laisserai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philosophe, faire part de ma résolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez fera bien fait: mais surtout portez-vous bien. Madame *Denis* vous fait ses complimens; nous vous embrassons tous deux de tout notre cœur.

L E T T R E X I X.

1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 22 de février.

QUE vous êtes heureux, mon cher et illustre maître, de pouvoir, à votre âge de soixante et seize ans, vous occuper encore plusieurs heures par jour ! Pour moi, je suis obligé depuis six semaines de renoncer à toute espèce de travail, grâce à une faiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne presque autant qu'au nouveau contrôleur général, dont vous aurez appris les belles opérations, et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre solitude ; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de *Martin* ; il est très-vrai que le procureur général travaille à réhabiliter sa mémoire : cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité, notre jurisprudence criminelle est le chef-d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos, on dit que les *Sirven* ont été déclarés innocens au parlement de Toulouse ; on ajoute que la tragédie des Guèbres a été ou doit être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire :

Quid domini facient, audent cum talia fures ?

1770. Connaissiez-vous le nouvel ouvrage de la *Harpe*, dont le sujet est une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grâce encore à l'humanité et à la sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles? Cet ouvrage me paraît bien supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent, et pourrait bien lui ouvrir incessamment les portes de l'académie. Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé de *Lille*? je doute que celle de *Simon le Franc* soit meilleure. A propos de vers, je me console dans mon inaction en lisant les vôtres, et je persiste dans ce que je vous disais, il n'y a pas long-temps, que *Despréaux* me paraît forger très-habilement les siens, ou si vous voulez, les travailler fort bien au tour, *Racine* les jeter parfaitement en moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je vous ai mandé pour justifier un de vos plus zélés admirateurs, accusé très-injustement auprès de vous? aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité.

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout seul? Vous avez bien raison de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a trop mis de déclamations. En vérité, on est bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'est un habit d'*Arlequin*, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illustre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes respects à

madame *Denis*. Le chevalier de *la Tremblaye* est en —
 peine de savoir si vous avez reçu, il y a quelques 1770.
 mois, les remerciemens qu'il vous a faits au sujet, je
 crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées.

L E T T R E X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de février.

JE suis bien étonné et bien affligé, mon cher philosophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais besoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit son désastre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie*; il se trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immense la justice qui lui est due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce sont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il est question. Vous devriez bien donner signe de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'est plus focinienne, elle est iroquoise; on s'y égorge, on y assassine des femmes grosses, des vieillards de quatre-vingts ans; huit personnes ont été assassinées, quatre en sont mortes;

— tout est en combustion, tout est en arme, et ce n'est
1770. pourtant pas au nom du Seigneur.

Tout capucin que je suis, j'étends ma miséricorde jusque sur Genève ; car vous savez peut-être que non-seulement j'ai reçu mes lettres patentes de frère *Amatus de Lamballa*, notre général, résident à Rome, mais que je suis père temporel des capucins de mon petit pays. Je vous donne ma malédiction si vous ne m'écrivez pas, et si vous ne me mandez pas ce que vous savez de l'assemblée du clergé.

Avez-vous lu la Religieuse de *la Harpe* ?

† Frère V., capucin indigne.

L E T T R E X X I .

D E M. D E V O L T A I R E .

3 de mars.

JE commence à être dans le cas de notre pauvre *Damilaville*, mon cher philosophe, malgré mon cordon de *S^t François*.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous ; elle m'a bien consolé.

Vraiment je serai très-satisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'est pas de moi. Vous savez bien que, dans les circonstances où je suis, une telle accusation me serait plus mortelle que la grosseur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je suis persuadé que celui qui vous a confié son ouvrage le tiendra secret. Il ne servirait

qu'à lui attirer la haine de deux cents personnes toujours très-redoutables quand elles sont réunies : 1770. cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'estime, je suis son partisan le plus déclaré et le plus invariable ; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir ferrés comme la phalange macédonienne.

Sirven va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse. On l'y protège hautement ; mais ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé *Audra*, parent et ami de l'abbé *Morellet*, docteur de sorbonne comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon Histoire générale. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des collèges, avec privilège. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte ; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé *Audra*. On ne reconnaît plus ce corps ; la philosophie commence à expier le sang des *Calas* : quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi !

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande ; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en S^t François et en S^t Cucufin.

1770.

L E T T R E X X I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que, si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécille; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens?

Je verrai *Panckoucke*, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la bastille, peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantialité du verbe. A quoi pense l'orateur *Vernet* de ne pas faire comme ce philosophe dont parle *Tacite*, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala differens*; il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce serait grand dommage.

Oui, vraiment, je fais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle

dignité séraphique. Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Prusse me mande qu'il est le meilleur ami du cordelier pape, et que le successeur de *Barjone* le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétienne et très-catholique voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet de frère *Amatus de Lamballa* ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère *Ganganelli*. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

1770.

On est bien plus occupé en ce moment du contrôleur général et de ses opérations (vraiment chirurgicales) que de l'assemblée du clergé. Je ne doute point que cette assemblée ne se passe comme toutes les autres, à payer, à clabauder, et à se faire moquer d'elle. Quand on aura son argent, on lui dira comme *Harpagon*: *Nous n'avons que faire de vos écritures; et tout le monde s'en ira content.*

Oui, j'ai lu la Religieuse de *la Harpe*, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illustre ami; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé de Lille, et du livre de l'abbé *Galiani*?

1770.

L E T T R E X X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant , mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché , comme je le dois , de votre confiance ; et je vous envoie , puisque vous le voulez , mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisieme volume de l'*Encyclopédie* , mais à la tête du septieme que se trouve l'éloge de *du Marfais*.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons. 1°. Parce que les secours dont il s'agit , si je suis bien instruit , ont été très-modiques , et si je ne me trompe , pour une seule personne , et de plus accordés de mauvaise grâce , et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes ; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion. 2°. Parce que je crois qu'un homme en place , qui aide les gens de lettres du *bien de l'Etat* , pense et agit plus noblement pour elles et pour l'Etat , que celui qui leur donne des secours de son propre bien , surtout s'ils sont donnés comme je viens de le dire. 3°. Parce que je crains que ces éloges , donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas , et à propos de la voyelle *a* , ne paraissent de l'adulation , et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de *françois* sont très-justes ; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne représente guère mieux la prononciation , et qu'on devrait écrire *francès* , comme *procès*. C'est un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *e*. 1770.

Page 12. Les *hiatus* sont sans doute un défaut en général ; mais , 1°. il y a des hiatus à chaque moment au milieu des mots , et ces hiatus ne choquent point ; croit-on qu'*ilia* , intestins , soit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue ? 2°. Ne devrait-on pas dire que c'est une puérilité , et souvent un défaut contraire à la simplicité et à la naïveté du style , que le soin minutieux d'éviter les hiatus dans la prose , comme le pratique l'abbé de la Bletterie ? Cicéron se moque dans son *Orator* de l'historien *Théopompe* , qui s'était trop occupé de ce soin ridicule. Il me semble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement* , on pourrait faire à ce sujet un article plein de goût. 3°. Notre poésie même me paraît ridicule sur ce point ; on rejette , *j'ai vu mon père immolé à mes yeux* , et on admet , *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux* , quoique l'*hiatus* du second vers soit beaucoup plus rude. 4°. Il *a Antoine* en aversion , n'est point proprement le concours de deux *a* ; parce que *an* est une voyelle nasale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi est-ce un défaut qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre ; qu'importe qu'on y emploie une seule lettre ou plusieurs ? le seul défaut , c'est l'identité de la préposition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin , ne faut-il pas dire ; *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle suivie du mot commençant PAR LA MÊME voyelle* ; car rien n'est

— plus commun, ce me semble, dans *Virgile* et dans
 1770. tous les poëtes qu'une rencontre de deux voyelles
différentes. D'ailleurs il y a, ce me semble, dans
Virgile, et assez fréquemment, des élisions encore plus
 rudes que *arma amens*; comme, *multum ille et terris*, &c.
 et mille autres semblables. Voilà bien du bavardage
 dont j'aurais dû me dispenser, en songeant au pro-
 verbe *ne sus Minervam*. L'auteur devrait bien consoler
 mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant
 la suite de l'ouvrage, si elle lui tombe entre les
 mains. J'embrasse de tout mon cœur mon illustre et
 respectable confrère, et je lui fais mon compliment
 sur le succès de *Sirven*, dont l'humanité lui est
 uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps,
 par l'abbé *Audra* lui-même, l'*Histoire générale abrégée*,
 et je lui en ai écrit une lettre de remerciemens, de
 félicitation et d'encouragement.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mars.

MON cher philosophe, mon cher ami, vous êtes assurément fort modeste, car vous traitez bien mal vos panégyristes qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela se corrigera aisément.

Vous avez toujours sur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur général vient de me prendre deux cents mille francs, seul bien libre que j'avais, et dont je pusse disposer; de sorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenser mes domestiques après ma mort. L'autre, au contraire, m'a accordé sur le champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs; et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence sur *francès*. 1°. Parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès*. 2°. Parce qu'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fet*. 3°. Parce que la diphthongue *ai* indique bien plus sûrement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4°. Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée.

— 5°. Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je
 1770. *fais, facio, je plais, placeo, je tais, taceo.* Vous voyez
 qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très-souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* est fort doux ; *il alla à Arles*, est un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

Je n'aime point un verbe en monosyllabes. Nos barbares de Velches ont fait *il a d'habet*.

L'abbé Audra a à Toulouse un, &c.

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie ; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon gosier, parce que les deux *e* font une syllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* est bref. Je peux avoir tort en voyelles et en consonnes ; mais je crois que, si les vers des *Quatre saisons* et de la Religieuse flattent mon oreille, et si tant d'autres vers la déchirent, c'est que MM. de *Saint-Lambert* et de la *Harpe* ont senti comme je sens.

Je vous demande très-humblement pardon de
 toutes

toutes ces pauvretés ; elles sont au-dessous de vous , —
 je le fais bien ; il ne faut pas parler d'a, b, c, à *Newton*. 1770.
 J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusans
 pour votre imbécillité. Vous êtes imbécille, à ce que
 je vois, comme *Archimède* et *Tacite*, quand ils étaient
 las de travailler.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Saint-Lambert*.
 Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout
 notre cœur. V.

Vous me demandez ce que je pense de la Religieuse,
 des *Géorgiques* et de l'exportation des blés.

Je dis anathème à quiconque ne pleurera pas en
 lisant la Religieuse.

A quiconque ne rira pas des facéties de *Galiani*,
 lequel pourrait bien avoir raison sous le masque.

Et à quiconque ne fera pas charmé de voir *Virgile*
 traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que
 c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie
 aussi les gens sans goût et sans connaissance de la
 campagne, qui n'aiment pas les *Quatre saisons* de
 M. de *Saint-Lambert*.

Bonsoir, mon cher philosophe ; je suis bien malade,
 mais je prends cela de la part d'où ça vient.

1770.

L E T T R E X X V .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris , le 26 de mars.

MON cher et illustre ami , je pourrais vous dire comme *Agrippine* : *Non , non , mon intérêt ne me rend point injuste*. Je fais que la personne dont vous me parlez fait profession de haine pour la philosophie et les lettres ; je ne fais pas non plus si l'Etat a plus à s'en louer que la philosophie ; mais je lui reconnais des qualités très-louables , et je fais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve seulement que son éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire* , qu'il ne l'est à la première page , et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur général , que Dieu absolve , il me fait aussi perdre à moi environ cinq à six cents livres , et c'est le denier de la veuve. Jusqu'à présent , nous voyons comment il fait prendre ; le temps nous fera voir comment il faudra payer. Tout mis en balance , la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables ; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritaient moins , et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale , je conviens d'abord que *françois* est absurde , et que *français* est plus raisonnable ; mais pourquoi employer deux lettres *ai* , pour marquer

un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre. 1770.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre ; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, disperse tout son camp à l'aspect de Jésus*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent ? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes ? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux ; mais je voudrais qu'on ne fit pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire *Duclos* est absent depuis trois semaines : on prétend qu'il est allé négocier avec M. de *la Chalotais* ; on assure même que sa négociation n'a pas réussi : je n'en fais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre *Trublet*, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons *Saint-Lambert*

1770. à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

L E T T R E X X V I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, le 12 d'avril.

M. *Duclos* est arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il était allé à *Saintes*, pour négocier avec M. de *la Chalotais* qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'*Aiguillon* entamée; elle pourrait devenir très-sérieuse, mais elle pourrait bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire *Panckoucke*, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître *Aliboron*, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui seront, à ce

qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le fol ou le fou; nous danserons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois. 1770.

L E T T R E X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 27 d'avril.

IL n'y a pas d'apparence, mon cher philosophe, mon cher ami, que ce soit à *Voltaire* vivant; ce sera à *Voltaire* mourant, car je n'en puis plus; et depuis quelques jours, je sens que je suis au bout de mon écheveau. Je me regarde dans votre entreprise illustre comme votre prête-nom. On veut dresser un monument contre le fanatisme, contre la persécution; c'était vous, c'était *Diderot* qu'il fallait mettre là; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reste, y mettre une barbe de capucin; car, tout capucin que je suis, je n'en porte point la barbe.

Il ne serait pas mal que *Frédéric* se mît au rang des souscripteurs; cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui foyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre.

philosophique. Il vous a envoyé, sans doute, le petit
 1770. ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le
 goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avait la goutte :
 cela sent encore plus son *Frédéric* que son *Marc-
 Aurèle*.

Adieu, mon digne et illustre ami ; et si mon mal
 de poitrine augmente, adieu pour toujours.

L E T T R E X X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 30 de mai.

C'EST M. *Pigal* qui vous remettra lui-même cette
 lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà
 pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme
Virgile aurait reçu *Phidias*, si *Phidias* avait vécu du
 temps de *Virgile*, et qu'il eût été envoyé par les
 Romains pour leur conserver les traits du plus illustre
 de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la
 postérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument,
 s'il avait pu exister ? Elle aura, mon cher et illustre
 maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez
 beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à
 M. *Pigal*, le génie, tant qu'il respire, a toujours un
 visage, que le génie son confrère fait bien trouver ;
 et M. *Pigal* prendra, dans les deux escarboucles dont
 la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera
 ceux de votre statue. Je ne saurais vous dire, mon
 cher et respectable confrère, combien M. *Pigal* est

flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne et à celle de la nation française. Ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié, qu'il l'est déjà de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre siècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. *Pigal* n'a pas besoin de recommandation; cependant il a désiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer; mais ce désir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; renvoyez-nous M. *Pigal* le plutôt que vous pourrez, car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécille; mais cet imbécille vous aimera, vous respectera et vous admirera, tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent appelé *raison*, que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de *Richelieu* et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi; M. le duc de *Choiseul* et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince

1770. étranger n'en fit autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls ; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

L E T T R E X X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 de juin.

MON cher et illustre confrère, cette lettre vous fera remise par M. *Panckoucke* que vous connaissez depuis long-temps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. *Panckoucke*, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentimens de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyé l'infortunée *Encyclopédie*, et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il m'apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le fuisse de *Félice* et ses coopérateurs, au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs français, qui prétendent, à ce qu'on dit,

élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou *prospectus* qu'ils ont publiés, ce sera de la besogne bien faite; et je ne doute pas que cette *société de gens de lettres*, soi-disant, ne renferme *plusieurs suisses de porte*, nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en soit, mon cher et illustre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. *Panckoucke*; et j'espère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1770.

L E T T R E X X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

11 de juin.

M O N cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de *Locke* et de *Newton*? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre *Panckoucke*.

Répondez, je vous prie, à une autre question. Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Essai sur les préjugés*; ce roi a aussi les siens

— qu'il faut lui pardonner : on n'est pas roi pour rien.
 1770. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de *Diderot* ? serait-il de *Damilaville* ? serait-il d'*Helvétius* ? peut-être ne le connaissez-vous point ; je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à *le Clerc de Montmerci* ; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que *Pigal* veut sculpter sous vos auspices, a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux ; il n'est point du tout sculptable ; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre *Phidias* de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui servirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très-cher philosophe ; badinez avec la vie, elle n'est bonne qu'à cela.

LETTRE XXXI.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

Vous qui, chez la belle Hippatie, (*)
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur infigne ;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe, pour laisser un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des *Pompignans* et des *Frérons*, &c. Vous écrasez, sous ce marbre, la superstition qui levait encore la tête.

M. le duc de *Choiseul* se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres ; car je vous assure qu'il

(*) Madame Necker.

— fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse;
 1770. et, soyez très-certain que, sans *Palissot* fils de son avocat, et sans *Fréron* qui a été son régent au collège des jésuites, il aurait été votre meilleur ami : je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presque autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les fociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes ; j'ai établi une manufacture de montres chez moi ; M. le duc de *Choiseul* les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de *Frédéric*, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe et comme homme de lettres ; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il faut qu'il donne. Par quelque somme qu'il contribue, madame *Denis* donnera toujours vingt fois plus que lui ; elle est au rang des artistes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches.

M. *Pigal* m'a fait parlant et pensant, quoique ma vieillesse et mes maladies m'aient un peu privé de la pensée et de la parole ; il m'a fait même sourire : c'est apparemment de toutes les sottises que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et surtout des miennes. Il est aussi bon homme que bon artiste, c'est la simplicité du vrai génie.

J'ai vu le dessin du mausolée du maréchal de *Saxe* ; ce sera le plus grand et le plus beau morceau

de sculpture qui soit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec sa naïveté dépouillée de tout amour propre, qu'il avait conçu le dessein des accompagnemens de la statue du roi qu'il a faite pour Rheims, sur ces paroles qu'il avait lues dans le Siècle de *Louis XIV* : *C'est un ancien usage des sculpteurs de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois; il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres et heureux.* 1770.

Il communiqua cette idée à M. Bertin qui, en qualité de ministre d'Etat, et plus encore de citoyen, la saisit avec chaleur, et doubla sa récompense : ainsi c'est à lui que nous devons l'abolition de cette coutume barbare de sculpter l'esclavage aux pieds de la royauté. Il faut espérer du moins que cette lâcheté insultante à la nature humaine ne reparaitra plus ; il faut espérer aussi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité.

Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami et mon soutien.

1770.

L E T T R E X X X I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 30 de juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par *M. Pigal*, et une autre par monsieur *Panckoucke*; celle-ci ne fera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'est joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de *Villars*, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de *Pigal*, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que *Jean-Jacques*

Rousseau m'a envoyé sa contribution , et que ce *Jean-Jacques* est actuellement à Paris ? Adieu , mon cher maître ; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage , mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

1770.

L E T T R E X X X I I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris , ce 2 de juillet.

MON cher et illustre ami , j'ai reçu à la fois , par *Marin* , deux de vos lettres , et je me hâte de répondre aux articles essentiels ; car je ne vous écrirai pas une longue lettre , étant toujours imbécille , triste , et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de *Jean-Jacques Rousseau* , qui , par parenthèse , est actuellement à Paris ; j'ai fort à me plaindre de lui ; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue , je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter ; mais qu'il souscrive ou non , la statue n'en sera pas moins érigée ; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend , et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose , et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraissent penser comme moi.

Quant à *la Beaumelle*, il n'en est pas de même ;
 1770. c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que
Fréron et *Palissot* ; il ne ferait pas juste de mettre
Jean-Jacques Rousseau dans la même classe : cependant si vous insistez, je verrai avec nos amis
 communs le parti qu'il faudra prendre. On ne
 pourrait lui rendre sa souscription que comme
 associé étranger, ce qui aurait un inconvénient,
 car alors comment y admettre le roi de Prusse ?
Rousseau ne manquerait pas de jeter les hauts cris.
 Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard
 de *Frédéric*, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous
 le désirez, et certainement je ne négligerai rien pour
 l'engager à se joindre à nous.

Je fais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de
 Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que
 ce n'est point à l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, &c.
 que nous élevons ce monument, mais au destructeur
 de la religion. Ne croyez point cette calomnie ; et
 pour vous prouver, et à toute la France, combien
 elle est atroce, il est facile de graver sur la statue
 le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que
madame du Deffant, qui vous a écrit cette noirceur,
 est bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et
 applaudit les feuilles de *Fréron*, et qu'elle en cite
 avec éloge les méchancetés qui vous regardent ; c'est
 de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez
 donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit.
Palissot avait fait une comédie intitulée *le Satirique*,
 dans laquelle il se déchirait lui-même à belles dents
 pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes.
 Comme il a su qu'on le soupçonnait d'être l'auteur

de

de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper; la pièce a été refusée à la police, 1770. malgré la protection de votre ami M. de *Richelieu*, et pour lors *Palissot* s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

L E T T R E X X X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 de juillet.

J'AI un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courier de Lyon à Verfoy. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidens; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Madame *Calas*, que j'embrassai hier avec tous ses enfans, m'apprit que le procureur général *Riquet* avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ses fils avec *Lavaisse*. Nous avons contre nous ce procureur général de *Belzébuth* dans l'affaire de *Sirven*. Nous demandons des dédommagemens considérables,

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. E

— et on nous les doit. *Riquet* s'y oppose. Pouvez-vous
 1770. nous donner la protection de l'archevêque ? Il faut
 se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre
 des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour
 avoir recueilli chez moi une centaine de genevois, et
 pour avoir établi sur le champ une manufacture
 considérable, rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir
 plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc
 de *Choiseul* me soutient de toutes ses forces, il fait
 son affaire de la mienne; madame la duchesse de
Choiseul l'encourage encore, et nous lui avons les
 dernières obligations. La tolérance universelle est
 établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de *Choiseul* est intime amie de madame
du Deffant.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate
 où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre
Encyclopédie; *Panckoucke* pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de
 soixante et seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si M. et madame de
Choiseul ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très-
 nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable philo-
 sophe, et vivez pour faire respecter la raison et
 l'esprit.

N. B. Je crois la Grèce entière libre, au moment
 que je vous parle : voulez-vous que nous allions y
 faire un tour ?

L E T T R E X X X V .

1770.

D E M. D E V O L T A I R E .

16 de juillet.

M O N très-cher philosophe , je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de la nature* ; il me paraît qu'il y a des choses excellentes , une raison forte et de l'éloquence mâle , et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs , des répétitions et quelques inconséquences ; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence , ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à *Jean-Jacques* sa mise ; c'est l'avis de M. de *Saint-Lambert*. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de *Choiseul* ; mais je vous recommande toujours *Frédéric*, non pas parce qu'il est roi , mais parce qu'il m'a fait du mal , et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie instamment , mon cher ami , de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait point cette infame pièce intitulée *le Satirique* ; ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

— Si vous voyez monsieur l'archevêque de Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera sa protection pour les *Sirven*. Les *Sirven* plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeunesse du parlement est pour nous ; mais nous avons contre nous un procureur général qui, dans ses conclusions sur le procès des *Calas*, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame *Calas*. Cette bonne et vertueuse mère me vint voir ces jours passés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien, vivez pour enseigner les sages et pour réprimer les fous.

L E T T R E X X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 25 de juillet.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la nature* ? je pense comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, &c., mais que c'est un terrible livre ; cependant je vous avoue que, sur l'existence de DIEU, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques ; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a - t - il

envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à *Chabanon* et au comte de *Rochefort* s'ils font contens de ma lettre. 1770.

Quant à *Jean-Jacques Rousseau*, je vous ai déjà répondu sur sa souscription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de *Sartine* par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général *Riquet*, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie, par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours les souscriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Etes-vous sûr que M. le duc de *Choiseul* ait souscrit? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1770.

L E T T R E X X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 de juillet.

P R E M I E R E M E N T , mon cher philosophe , ayez soin de votre santé. Vie de malingre , vie insupportable , mort continuelle avec des momens de résurrection ; j'en fais des nouvelles depuis plus de soixante ans.

2°. Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Système de la nature* , ouvrage trop long à mon avis ; il y a trop de répétitions , trop d'in-corrrections.

C'est apparemment pour ne pas paraître écolier de *Spinoza* et de *Straton* , qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue , je ne fais comment , dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le font pas ; au moins le roi de Prusse relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va , dit-on , être imprimée. Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'*Agramant*.

Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fîssiez cette réconciliation , et que vous leur diffiez : Passez - moi l'émétique , et je vous passerai la saignée.

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue , que de celle du Festin de Pierre ; ne lui avez-vous pas écrit ? ne vous a-t-il pas répondu ?

Il ne me sied pas d'en parler à *Catherine* l'héroïne. Ce ferait à *Protagoras* - *Diderot* d'en écrire à cette amazone ; mais surtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager sa bourse que *Moussapha* épuise. Je ménagerai certainement celle de *Jean-Jacques* , et je réprimerai l'orgueil de *Diogène*. Je ne connais point de plus méprisable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous !

Je vous embrasse bien fort , mon cher ami.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 4 d'auguste.

JE n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître , à la lettre très-pressante que j'ai écrite au roi de Prusse , le 7 de juillet dernier ; il faut cependant qu'elle ait produit son effet , car voici ce que M. de *Catt* , son secrétaire , m'écrit du 22 : *Le roi souscrira à ce que vous désirez ; quand il vous fera sa réponse, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre , c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête ; j'y suis comme résolu , et ce voyage me fera , comme vous croyez bien , passer par Ferney , soit en allant , soit en

— 1770. revenant. La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage ; car dans l'état où je suis , je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande , c'est l'argent que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent , mais je ne serais pas en état de le rendre , et je ne veux l'aumône de personne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Prusse , qui m'avait déjà offert , il y a sept ans , quand j'étais chez lui , les secours nécessaires pour ce voyage que je me proposais alors de faire. J'attends sa réponse , ainsi que celle d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner , et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Je vous ai déjà mandé mon sentiment sur le *Système de la nature* ; non , en métaphysique , ne me paraît guère plus sage que *oui* ; non *liquet* , est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière , je ne fais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il serait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse , et je lui ai fait part de mes réflexions sur ces objets , *grands ou petits* ; *grands* par l'idée que nous y attachons , *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous , comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel serait de se bien porter , soit en ce monde , soit en l'autre ; mais *hoc opus , hic labor est*. Adieu , mon cher ami ; je me fais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

L E T T R E X X X I X.

1770.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 9 août.

J E ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse ; non seulement il souscrit et ne *refusera rien*, dit-il, *pour cette statue*, mais la grâce qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même ; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnaissance ; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue ; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainsi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains ; mais le courier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami, j'espère toujours vous embrasser bientôt ; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu, adieu ; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

1770.

L E T T R E X L.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 11 d'auguste.

J E ne pus , mon cher maître , vous envoyer par le dernier courier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci (*). Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous , très-peu de personnes même connaissent la mienne ; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencontrerai. Cependant je ferais très-fâché que cette lettre fût imprimée , le roi en ferait peut-être mécontent , et en vérité il se conduit trop dignement et trop noblement , en cette occasion , pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc , mon cher et illustre ami , que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui désireront de la voir , sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je ferais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi , et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse ; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance , de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu , mon cher et ancien ami ; je regarde comme un des plus heureux événemens de

(*) Voyez Mélanges Littéraires , tome II , page 199.

ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation. 1770.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

L E T T R E X L I.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'auguste.

MON cher philosophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris; car assurément on ne se porte pas mieux sur les bords du Tibre que sur ceux de la Seine. M. de *Fontenelle*, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans sans en avoir eu l'obligation à Rome; mais enfin, *ogni uno faccia secondo il suo cervello*.

Je souhaite que *Denis* fasse ce que vous savez; mais je doute que le viatique soit assez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens nécessaires pour un tel voyage; et si vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous?

Ma philosophie est sensible; je m'intéresse tendrement à vous; je suis bien sûr que vous ne ferez rien sans avoir pris les mesures les plus justes.

Un de mes amis, qui n'est pas *Denis*, a fait imprimer une réponse fort honnête au *Système de la nature*; je compte vous l'envoyer par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à *Denis*,

— il n'en ferait pas content, non-seulement parce qu'il
 1770. en a fait une qui est sans doute meilleure, mais
 par une autre raison.

On me mande que le ministère a donné quatre
 à cinq mille livres de rente à des gens de lettres sur
 l'évêché de *Fréron*; cet homme qui ne devrait être
 qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille
 livres de rente pour dire des sottises!

*Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem.
 Curarent Superi, terras an nullus inesset
 Rector, et incerto fluctarent mortalia casu.*

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

L E T T R E X L I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 12 d'auguste.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous vien-
 nent à la fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'académie
 française la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta
 d'une voix unanime que cette lettre serait insérée
 dans ses registres, comme un monument honorable
 pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monu-
 ment si flatteur pour vous, et même pour nous tous,
 toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression
 près, que je vous prie surtout d'éviter, parce que le
 roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me
 souviens que la czarine me fit des reproches dans
 le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle

m'avait adressée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard. 1770.

A propos de la czarine, il faut, si vous désirez qu'elle soucrive, que *Diderot* lui en écrive; car je ne saurais m'en charger, parce que vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte toujours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remerciement à l'académie, que vous adresserez au secrétaire.

L E T T R E X L I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 d'auguste.

*D*ENIS a raison, mon très-cher philosophe; c'est à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la sienne est celle dont je suis le plus charmé. Je fais taire les faveurs des vieilles maîtresses avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raison que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de *Condorcet*; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues, en passant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaisir de voir en passant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère *Ganganelli*.

— 1770. Voici un petit morceau qui est à peu-près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que *Denis* trouve bon que je chasse sur ses terres ; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paraître fâché. Quoi qu'il en soit , voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie surtout de lire mon aventure avec M. *Rouelle*. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu , mon très-cher voyageur. Madame *Denis* se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint père , à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

L E T T R E X L I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

20 d'auguste.

MON cher ami , vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. *Duclos* une lettre pour l'académie , c'est bien tout ce que je puis faire , car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de *Pigal*. Vraiment , c'est bien autre chose que la faiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivante (*), comme de raison , mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*, quand la machine est épuisée. C'est une plaisante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac , et que malgré

(*) Le roi de Prusse.

cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs.

 1770.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney , madame *Denis* vous fera les honneurs de la maison ; en attendant je vous embrasse comme je peux , mais le plus tendrement du monde.

L E T T R E X L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

20 d'octobre.

M O N cher et véritable philosophe , il y a d'étranges rencontres. Le réquisitorien arrive à Ferney le même jour que vous , et *Palissot* arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore ; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe (*), avocat général de Bordeaux , amoureux de la tolérance , de la liberté et d'*Henri IV* , a été enlevé par lettre de cachet , et conduit à Pierre-Encise. C'est apparemment pour ces trois délits ; mais *Palissot* aura probablement une place considérable à son retour à Paris , et *Fréron* sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier , où il y a tant d'esprit et de connaissances ; si vous allez à Aix , comme c'était votre intention , on vous

(*) M. *Dupaty*.

— 1770. recommandera une affaire auprès de M. de *Castillon*, qui pense comme M. *Dupaty*, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui par-tout où il va.

Persequitur pede pœna claudo.

Bien des respects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. *Duché*, à M. *Venel*, et à quiconque pense. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver *Damilaville*.

LET TRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

MON cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de

Danemarck.

Danemarck. Si ce n'est pas vous qui lui avez écrit, —
c'est vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, 1770.
et c'est à vous que je dois sa belle souscription pour
la statue.

Nous avons pour nous, mon cher philosophe, toutes les puissances du Nord; *sed libera nos à domino meridiano*. Le midi est encore encroûté comme les soleils de *Descartes*; ce ne sont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. *Duché* à un M. de *Castillon*. Grenoble se vante de M. *Servan*; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très-grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle.

Je ferai très-vivement affligé, s'il est vrai que mon *Alcibiade*, dans sa vieillesse, persécute mon jeune *Socrate* de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon *Socrate* est un philosophe intrépide.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite: mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé *Terrai* pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois *Palissot* encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourrait bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres, c'est un assez mauvais parti.

— M. de *Condorcet* m'a écrit une lettre comme vous
 1770. en écrivez , pleine d'esprit et d'agrément , et de
 bonté pour moi.

Je vous expliquerai , dans quelque temps , l'affaire
 dont il s'agit avec M. de *Castillon* ; elle peut être
 très-glorieuse pour lui , et sûrement vous vous y
 intéresserez. Je ne puis actuellement entrer dans
 aucun détail ; cela serait peut-être un peu long , et
 je suis trop malade.

Madame *Denis* vous présente toujours ses regrets
 et à M. de *Condorcet* ; aussi fais-je , et du fond de
 mon cœur ; mais il n'est pas juste que nous vous
 possédions seuls , *oportet fruatur samâ sui*.

L E T T R E X L V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

23 de novembre.

D E tous les malades , mon cher philosophe , le
 plus ambulant c'est vous , et le plus sédentaire c'est
 moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de
 Toulouse , si tolérant , a fait mourir par son intolé-
 rance le pauvre abbé *Audra* , l'intime ami de l'abbé
Mords-les et le mien. Il a fait un mandement cruel
 contre lui , et a sollicité sa destitution de sa place
 de professeur en histoire , qui lui valait plus de mille
 écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le
 transport au pauvre abbé ; il est mort au bout de

quatre jours : je viens d'en apprendre la nouvelle ; —
 on me l'avait cachée pendant plus de six semaines. 1770.
 Vous voyez , mon cher ami , que les philosophes
 n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite persécution à la *Décius* , contre
 notre primitive Eglise ; mais nous avons pour nous
 l'empereur de la Chine , l'impératrice *Catherine II*,
 le roi de Prusse , le roi de Danemarck , la reine de
 Suède et son fils , beaucoup de princes de l'Empire ,
 et toute l'Angleterre. DIEU aura toujours pitié de
 son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour
 successeur à *Moncrif* M. *Gaillard* , au lieu d'un
 archevêque , à condition qu'il ne parlera pas des
 cantiques sacrés que ce *Moncrif* faisait pour la reine.
 Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de
 voyage ; et quand vous n'aurez rien à faire , man-
 dez - moi si vous êtes revenu en bonne santé. Je
 vous embrasse le plus tendrement du monde.

1770.

L E T T R E X L V I I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris , ce 4 de décembre.

IL y a dix jours , mon cher maître , que je suis ici ; j'y ai reçu trois de vos lettres , dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots , car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que *Palissot* ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie , et je lui dirai comme les gens du peuple , *j'en retiens part* , tant ses satires me paraissent redoutables.

M. Dupaty était encore au secret , quand j'ai repassé à Lyon ; j'appris hier qu'il était sorti de Pierre-Encise , et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant à l'homme que j'ai trouvé par-tout , à Lyon et à Montpellier , sans vouloir me rencontrer avec lui ; j'aurais pu lui dire , dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage :

Quoi , *Pyrrhus* , je te rencontré encore !
 Trouverai-je par-tout un bavard que j'abhorre ?

On prétend que , dans son discours des mercu-
 riales , il a chanté la palinodie , et fait réparation
 d'honneur aux gens de lettres ; mais personne n'est
 tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point , mon cher ami , à me

faire valoir auprès de vous , en vous laissant croire
 que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il
 est très-vrai que ce prince m'a prévenu , sans même
 que je l'eusse fait solliciter par personne ; mais il
 ne l'est pas moins que , durant son séjour à Paris ,
 je lui ai parlé de vous avec les sentimens que vous
 m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore
 plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour
 cette statue d'autres souscriptions qui peut-être
 vous flatteront encore davantage ; mais ce projet
 n'est pas mûr encore , et je vous en rendrai compte
 dans quelques mois , si , comme je l'espère , il vient
 à bien. En attendant , ne parlez de ceci à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de
 Toulouse , et des miens , de lui écrire au sujet des
 plaintes que vous en faites. Je vous demande en
 grâce , mon cher maître , de ne point précipiter
 votre jugement , et d'attendre sa réponse , dont je
 vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on
 vous en a imposé , ou qu'on vous a du moins fort
 exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de penser
 pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion
 que ce qu'il n'a pu absolument se dispenser de faire ,
 et il y a sûrement bien loin de là à être déclama-
 teur , persécuteur et assassin.

Nous avons , dites-vous , pour notre Eglise l'em-
 pereur de la Chine , le roi de Prusse , la czarine ,
 le roi de Danemarck , &c. &c. Hélas ! mon cher
 confrère , je vous répondrai par ces deux vers de
 votre charmante épître au roi de la Chine :

Les biens sont loin de nous , et les maux sont ici , &c.

1770. Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard fera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

L E T T R E X L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

10 de décembre.

M O N cher philosophe, mon cher ami, il est important que nous ayons, avec M. Gaillard, un littérateur quel qu'il soit, attaché à l'académie, philosophe, et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de Malesherbes.

On dit aussi que le président *Debrosses* se présente. Je fais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres australes*, il a fait un livre sur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon, et ce qui est de lui détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats, qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à son propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, si je le poursuis, il pourra me dénoncer comme auteur

d'ouvrages suspects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choses à l'académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne. 1770.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collège de forbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'académie. Je devine très-bien quelle est la souscription dont vous me parlez, cela ferait charmant.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie, et vous ferez très-bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de Condorcet et vos autres amis.

L E T T R E L.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 de décembre.

JE vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illustre maître, que le président *Debrosses* est sur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ces partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition, si nous ne faisons pas l'impossible pour la parer. Or, vous saurez que le grand promoteur de ce plat président, est le douxereux *Foncemagne*, qui peut-être

— 1770. craindrait de vous déobliger , s'il savait que vous
serez offensé d'un pareil choix. Je voudrais donc que
vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous
vient , à M. d'*Argental*, intime ami de *Foncemagne* ,
et que M. d'*Argental* parlât à *Foncemagne* de votre part.
Vous auriez soin de mettre dans votre lettre quelque
chose d'honnête pour *Foncemagne* qui en serait flatté ,
qui vraisemblablement aurait égard à ce que vous lui
feriez dire , et qui ignore aussi vraisemblablement que
vous avez à vous plaindre du président *Debrosses*. Il
ferait bon aussi que vous en écrivissiez fortement à
l'abbé de *Voisenon* , qui sans cela pourrait être favo-
rable au président, étant gagné , à ce que je crois , par
l'archevêque de Lyon , qui assure que nous ne pou-
vons faire un meilleur choix à la place du président
Hénault.

Il paraît jusqu'à présent que la place de *Moncrif*
fera pour *Gaillard* ; encore ne faut-il pas trop dire
l'intérêt que vous y prenez , car ce motif pourrait lui
faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour *la Harpe*,
je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce
moment , et que nous ne réussirions pas , si ce n'est
peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que deux moyens
pour nous sauver d'un mauvais choix , c'est de prendre
l'abbé de *Lille* , ou d'engager quelqu'un de la cour à
se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions
à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître ;
écrivez à M. d'*Argental* et à l'abbé de *Voisenon* , et
surtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi.
Je vous embrasse de tout mon cœur , et ferai jusqu'à
la fin *tuis ex animo*.

LETTRE LI.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

JE suis bien embarrassé, vrai ami, vrai philosophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Lemman je ne peux rien. Vous savez ce que je vous ai écrit sur *Marin*; quels bons ouvrages a-t-il fait? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait les *Fétiches*, et qu'il est très-utile aux gens de lettres. Le président naffillonneur a fait les *Fétiches*, et même les *Terres australes*, et n'a jamais été utile à personne. Si j'écris au petit abbé, il se mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui est arrivé plus d'une fois; si j'écris à d'*Argental*, il n'en parlera pas à *Foncemagne*, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie: la seule ressource est de *Lille*. Sa traduction des *Géorgiques* de *Virgile* est la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'est un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque espèce de grand seigneur?

Vous avez bien remarqué sans doute, dans l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils font l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? Par ma

1770. — foi, il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il disait ? *Laleu* prétend que non, mais c'est que *Laleu* n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu je prends mon parti ; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de *Voisenon* et à tous les gens de lettres intéressés à la chose. (*)

L E T T R E L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

21 de décembre.

CHER et digne philosophe, c'est pour vous dire que je fais part à *Thomas* de la petite menace de l'*insulatus* de province. Je souhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit persécuteur nasillonneur, n'ait point la place due aux *la Harpe*, aux *de Lille*, aux *Caperonnier*, à *Marin* même, qui peut rendre des services aux gens de lettres ; mais tâchez que MM. *Duclos*, *Thomas*, *Marmontel*, *Saurin*, *Voisenon*, gardent le secret. J'ai écrit à M. d'*Argental*, et l'ai prié de parler à *Foncemagne*, comme je vous l'ai mandé, et même j'écirai encore. Je crains bien que l'*insulatus* ne le fache, et ne me joue un mauvais tour ; mais il faut savoir mourir pour la liberté.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine.

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de *Voltaire* renonçait au titre d'académicien, si on lui donnait le président de *Brosses* pour confrère.

Je vous prie de me mander ce que vous savez du
roi de Danemarck. 1770.

Puisque je suis en train de vous parler de rois , je vous avoue que *Catau* me néglige fort , et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot ; vous voyez que je ne suis pas glorieux.

Je vous prie , mon très-cher ami , quand vous n'aurez rien à faire , de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez *Marin* secrétaire de la librairie , rue des Filles-Saint-Thomas , et mettez simplement pour adresse , à V , à Ferney.

L E T T R E L I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 21 de décembre.

J'ÉTAIS bien sûr , mon cher maître , que l'archevêque de Toulouse n'était pas à beaucoup près aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages ; il ne parle que de l'ouvrage , et point du tout de l'auteur. L'abbé *Audra* aurait pu se l'épargner ; il avait d'abord donné de lui-même sa démission , et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée ; alors tout était fini , il n'y aurait eu ni mandement ni rien de semblable. Il a retiré cette démission ; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avait reçue , sans même s'être pressé d'en faire usage ; car s'il se fût pressé , l'abbé aurait pu avoir un succès-

1770. — feur avant ses regrets. Cependant tout le monde était
 après l'archevêque ; le parlement voulait brûler le
 livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur, l'archevêque
 se serait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester
 professeur , il a presque accusé un des grands-vicaires
 d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été
 forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le
 mandement, et a paru même fort content de n'y être
 ni nommé ni désigné. Quand l'archevêque a été de
 retour à Toulouse, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il
 était impossible que l'auteur d'un livre condamné
 comme irréligieux, pût être professeur d'histoire et
 de religion ; qu'il lui conseillait de quitter, et qu'il
 tâcherait de lui procurer quelque dédommagement.
 L'abbé a refusé de quitter ; il a répondu qu'il en appel-
 lerait au parlement, si on l'y forçait. L'archevêque lui
 dit qu'il ne s'y opposait pas, et qu'il s'en tiendrait là,
 si le parlement le renvoyait dans sa chaire ; mais que
 l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il
 y avait entre cette conversation et le mandement deux
 grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés ; au
 bout de ces huit jours il lui a pris une fièvre maligne
 dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit
 la cause ; mais vous voyez que l'archevêque a fait
 tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner
 en partie ; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il
 assure, d'autres désagréments qu'on avait voulu lui
 donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son
 mandement, en manquant à sa parole, en retirant
 sa démission, en voulant compromettre un des grands-
 vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait résisté
 pour lui pendant un an aux clameurs du parlement,

des évêques, de l'assemblée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main.

1770.

Vous voyez par ce détail , mon cher maître , que l'archevêque de Toulouse n'a fait , à l'égard de l'abbé , que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez être bien sûr qu'il ne persécutera jamais personne ; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérans. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse , et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que mal-intentionné pour l'abbé Audra. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui , et soyez sûr , encore une fois , que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très-bon confrère , qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie , pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence , ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquiescer , c'est ce plat et ridicule président *Debrosses* , dont vous avez tant à vous plaindre. Vous seriez bien , je crois , d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit , combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Adieu mon cher maître ; priez DIEU *ne quid respublica detrimenti capiat* , et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes ; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue , je l'apprends dans ce moment.

1770.

L E T T R E L I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de décembre.

AH! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal, parce qu'il est prêtre. Enfin l'abbé *Audra* en est mort, et c'est, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien; personne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon, pour chasser le nasillonneur délateur et persécuteur; et je déclare que je serai obligé de renoncer à ma place, si on lui en donne une. J'ai si peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemarck. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Messieurs ont donc résolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de *la Barre* ont donc pleuré. On ne juge donc plus de procès? les plaideurs seront réduits à la dure nécessité de s'accommoder sans frais? Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoie une épître au roi de Danemarck, afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand

foulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins. — 1770.

Je vous prie, quand vous verrez madame *Necker*, de lui dire combien je lui suis attaché pour le reste de ma vie.

Adieu, mon très-cher confrère.

L E T T R E L V.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de février.

MON très-cher philosophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé *Clément*, qui juge à mort M. de *Saint-Lambert* et l'abbé de *Lille*? J'ai lu cet animal. J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce polisson qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres : c'est un petit élève de *Fréron*. — 1771.

On me mande que M. de *Mairan* est fort malade; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère ni pour successeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet. Je parlais par économie, (comme disent les pères de l'Eglise). Si l'abbé de *Lille*

— est un homme sociable, un philosophe et un homme
 1771. ferme, ne pouvez-vous pas l'acquérir ? Il mérite par
 son ouvrage cette réfutation de *Clément* ; mais il est
 de l'université, et je crains toujours que ces gens-là
 ne soient des *Ribadier*, des *Cogé*, des *Tamponet*.

Pleurons sur Jérusalem et soyons tranquilles. L'on-
 cle et la nièce vous embrassent bien tendrement.

L E T T R E L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de février.

J E vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de
 votre discours prononcé devant le roi de Danemarck.
 Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respec-
 table. Ce discours est un bien beau monument.
 Toutes les académies de l'Europe doivent vous en
 remercier.

Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la
 liberté de la presse, que ce monarque établit si har-
 diment dans ses Etats. Figurez-vous que je n'ai pas
 encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie,
 qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque
 renversée, des occupations forcées, et mes maladies
 continuelles, ne m'ont pas laissé un moment dont je
 puisse disposer.

Je m'attendais bien que le maréchal de *Richelieu*
 se mettrait à la tête de la faction pour le nasil-
 lonneur. Il m'avait fait entendre, dans une de ses

lettres,

lettres, qu'il aimait mieux me servir dans mes —
 amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie à 1771.
 me faire des plaisirs et des niches, à me caresser d'une
 main et à me dévisager de l'autre; c'est sa façon avec
 les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils
 sont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à
 M. Gaillard. J'espère qu'après tout notre homme
 trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire; mais,
 tout en plaisantant, sa faction aura le dessous, et cela
 est fort amusant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami
 le Beau; chaque chose vient en son temps.

Adieu, mon cher philosophe; adieu l'honneur des
 lettres. Madame Denis est enchantée, comme moi,
 de votre discours.

L E T T R E L V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

13 de février.

J E crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il
 ne s'opposera point à M. Gaillard.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe,
 trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les
 envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'Epître au roi de Danemarck sur la
 liberté de la presse ne paraisse dans un tems bien peu
 favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en
 disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de
 la laisser courir le monde.

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. G

1771. — Est-il bien vrai qu'on va restreindre le ressort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourrait être un grand bien : il est cruel de se ruiner pour aller plaider en dernier ressort à plus de cent lieues de chez soi.

Je ne fais comment je suis avec madame *Neker*, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de *Condorcet*?

Je vous embrasse bien tendrement mon très cher philosophe. Je suis bien malade. Est-il vrai que M. de *Mairan* se meure.

Il faut passer dans ma barque.

L E T T R E L V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

2 de mars.

MON cher philosophe, ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. *Marin*, je le prie instamment de vouloir bien m'en informer. Je hasarde enfin de lui envoyer l'épître au roi de Danemarck, avec un peu de prose versifiée adressée à lui-même. Ce n'est pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer sur les excréments de la littérature, que sur d'autres excréments.

Je supplie mon cher philosophe de ne donner aucune copie des fadaïses à lui envoyées. Il peut les

lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confiance.

1771.

Voilà donc une quatrième place à remplir, donnez là à qui vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas à ce fripon de naïffonneur, je suis content. Demandez à *la Lande*, qui est voisin de ses terres, s'il n'est pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuses. M. de *Condorcet* pourrait-il succéder à M. de *Mairan*? il n'a rien fait, dira-t-on, tant mieux; nous avons plus besoin de gens qui jugent, que de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe aujourd'hui; tout ce que je puis me permettre, c'est de détester du fond de mon cœur les assassins du chevalier de *la Barre* jusqu'au dernier moment de ma vie, c'est ainsi que je vous aimerai.

L E T T R E L I X.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mars.

JE m'aperçois, mon cher philosophe, que je ressemble à *le Clerc de Montmerci*, je fais trop de vers. Je vois, à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies, l'une dans l'épître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise :

Qui vous rendit chez vous puissans sans être impies?

Qui fut de votre table, écartant les harpies,

Sauver le peuple et vous de leur voracité?

Qui fut donner une ame au public hébété?

1771.

Je mettrai à la place, si vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété ?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose dont vous ferez ce que vous croirez convenable ; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit ; et à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

L E T T R E L X.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de mars.

ON me mande, mon cher ami, qu'on a élu *le Mièrè* ; en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de *Virgile*, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des fix parlemens

ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugemens en dernier ressort, au parlement de Paris, épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner ; mais les criminels qu'on transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'Etat des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation ; et puis d'ailleurs, vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*.

1771.

L E T T R E L X I.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de mars.

MON très-cher philosophe, je pense comme vous que le sujet en question serait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistère du traducteur des *Georgiques*. N'est-il pas majeur ? Nous avions plus d'un conseiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans ; et, puisque l'abbé de *Lille* a été en âge de traduire *Virgile*, il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de *Milton*.

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me bornais à être juste ; mais il me paraît que je ne suis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

— J'apprends, par un autre provincial qui est à Paris ,
 1771. qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît sur le
 parlement de Paris et sur les conseils souverains.
 Elle est, Dieu merci, d'un jésuite qui est en Piémont ;
 c'est le même qui fit *Il est temps de parler*, et *Tout se*
dira.

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite
 du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment
 les six conseils ; mais assurément je suis bien loin
 de rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le
 prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne
 se point commettre : cette situation est triste.

Quant à votre triple bandeau , on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes.

et il m'a semblé qu'on difait tous les jours la tiare
 pour le pape , et les diadèmes pour les rois. On venge
 le trône de l'autel ; si je me trompe , je passe con-
 damnation.

Voici une autre querelle. Madame *Necker* me fait
 ses plaintes amères de ce que *Pigal* veut me faire
 absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon
 effigie , c'est à vous que je la dois ; c'est à vous de
 me donner un habit , si cela vous plaît. Soyez sûr
 que vêtu ou non , je suis à vous jusqu'à ce que je
 ne sois plus rien.

Adieu ; je n'ai jamais été si malade ; je suis aveugle
 et goutteux ; il faut supporter tous les maux du
 corps et de l'ame. Pour me consoler , je vous demande
 en grâce de m'envoyer vos deux discours. En vérité ,
 vous soutenez seul l'honneur des lettres , et je ne fais
 point d'homme plus nécessaire que vous.

L E T T R E L X I I.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 d'avril.

MON très-cher philosophe, je vous rends mille grâces des momens agréables que vous m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de vos deux discours, car il ne m'est pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un si triste état, que me voilà un petit *Tirésie*, un petit *Oedipe*; et j'ai bien la mine de rester aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. Je ne fais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paye les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux réglemens du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a

— fait beaucoup de bien. Je ne le ferai point du tout
 1771. à des corps qui ont fait du mal ; et puis d'ailleurs ,
 comment aimer une compagnie ? on ne peut aimer
 que son ami ou sa maîtresse.

Adieu , mon cher ami ; je vous recommande beau-
 coup de courage , et beaucoup de mépris pour le
 genre-humain.

L E T T R E L X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

22 d'avril.

SAGE digne d'un autre siècle , mon cher ami ,
 vous voilà donc secrétaire perpétuel ; c'est un titre
 que les secrétaires d'Etat n'ont pas. Il me semble
 qu'il y a une pension sur la cassette , attachée à cette
 place. M. de *Condorcet* m'apprend cette nouvelle. Je
 vous pardonne de ne m'en avoir rien dit ; vous avez
 dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'aca-
 démie le petit conte que je vous envoie pour vous
 égayer. On m'écrit que *Diderot* est l'auteur d'un
 libelle contre moi , intitulé : *Réflexions sur la jalousie*.
 Je n'en crois rien du tout ; je l'aime et l'estime trop
 pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois ?
 qui aurons-nous pour nouveaux confrères ? *La Harpe*
 a donné , dans le *Mercur*e , une dissertation qui me
 paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour lui. —
 J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale,* 1771.
amice.

L E T T R E L X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

27 d'avril.

J E ne fais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais
 goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les
 jésuites, &c. &c. *Et ego in interitu vestro ridebo vos et*
subsannabo, dit la Sainte-Ecriture.

J'avais envoyé à la chambre syndicale, avec
 laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes
 d'un livre nouveau qui m'est venu d'Hollande,
 intitulé : Questions sur l'Encyclopédie, adressés à
 M. Briasson, pour les remettre à M. le marquis de
 Condorcet. Je ne fais si M. Briasson m'a rendu ce petit
 service; cela pouvait passer pourtant pour ma der-
 nière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir
 perdu entièrement les yeux, et que je serai aveugle
 jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans
 le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemarck,
 non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai
 envoyée à ce monarque, avec un petit bout de lettre
 qui accompagnait l'envoi. Cela vient sûrement de
 Copenhague; le mal est très-médiocre.

Pourriez-vous me dire quel est l'auteur d'un éloge

— de l'abbé *Trublet*, qui est dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.
1771.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, plusieurs articles de M. de *Lalande* qui paraissent à la lettre *A*. Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander si on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de *Mairan*?

Je voulais écrire aujourd'hui à M. de *Saint-Lambert*, mais je ne fais si ma faiblesse me le permettra.

Adieu, mon très-cher philosophe; j'ai bien peur que la philosophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de se tenir tranquilles. Vous savez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé *Arnaud*. Si ce n'est pas à moi que l'abbé de *Lille* succède quelque jour, j'applaudirai aussi, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

L E T T R E L X V.

1771.

D E M. D E V O L T A I R E.

14 de juin.

J E ne fais plus, mon très-cher philosophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces Questions. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois ; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant, m'est aujourd'hui bouchée.

Vous ne connaissiez pas, sans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorsque, sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation ; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de *Vernet*, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées ; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de *Schomberg*, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes assassins, je leur soutiendrai toujours qu'ils ont tort ; et je crois que, dans le fond de son cœur, il fera de mon avis.

— 1771. J'ai pensé mourir hier ; c'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit ; je souffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami ; la vie est horrible sans la santé ; mais , lorsqu'à la maladie il se joint une petite pointe de persécution , cet état n'est point plaisant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Condorcet*. Soyez sûr que , tant que je vivrai , ma faculté de penser et de sentir , mon entéléchie fera entièrement à vous.

L E T T R E L X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de juillet.

C O M M E je suis quinze-vingt , mon cher philosophe , et que je n'ai pas grand soin de mes papiers , j'ai perdu une lettre de M. de *Condorcet* , par laquelle il me donnait une adresse pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des *Questions*. Je vous prie de rafraîchir la mémoire de cette adresse , car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il est fort à présumer , mon cher ami , que la philosophie sera peu respectée. Notre royaume n'est pas de ce monde. Cependant il est sûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finances. Messieurs les auteurs feront , dans cette occasion , protégés par messieurs les libraires , et je crois que messieurs les libraires donnent quelque argent à messieurs les commis de

la douane des pensées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre consolation est d'écraser des pédans barbares qui nous ont persécutés. Ils sont plus maltraités que nous, mais c'est la consolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier, c'est le parti le meilleur et le plus honnête. 1771.

Je vous embrasse, mon cher ami, mais je ne peux pas rire pour le présent. V.

L E T T R E L X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

19 d'auguste.

M O N cher ami, j'ai vu le descendant du brave *Crillon*, qui est venu avec le prince de *Salm*, tous deux instruits et modestes, tous deux très-aimables et dignes d'un meilleur siècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour successeur à un prince du sang (*) ? Il se présente beaucoup de poètes : ne faut-il pas donner la préférence à M. de *la Harpe* ou à M. de *Lille* ?

Vous savez ce que c'est qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant joint à sa dignité celle d'imprimeur, faisait une très-belle édition du *Système de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, éprises d'une sainte rage, sont venues brûler son édition.

(*) M. le comte de *Clermont*.

— 1771. Le gonfalonier de la république a été obligé de se démettre de sa charge ; mais on ne lui a point fait d'autre mal ; il n'en aurait pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdon ; personne ne la lit , mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agissait la question de *mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle , de vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à monsieur de Crillon.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerais jusqu'au dernier moment de ma vie.

L E T T R E L X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

13 de septembre.

MON très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de Crillon et de princes de Salm à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens, mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ils reparaisaient, ce ne serait que pour être en horreur à la France ; et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions

le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes serait en sureté. 1771.

On dit que vous avez prononcé à l'académie un discours aussi agréable qu'instructif. Ne permettez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics ? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes ; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre genre. C'est une apparition de notre Seigneur *Jésus-Christ* dans une paroisse de l'évêché de Tréguier en Basse-Bretagne, et un discours qu'il a prononcé devant monsieur l'évêque sur les péchés des Bas-Bretons ; le tout avec approbation et privilège. Cela est bien consolant, et vaut assurément tous vos discours académiques.

Adieu, mon cher et respectable ami ; je suis toujours souffrant et aveugle. Si j'étais bas-breton, *Jésus-Christ* m'aurait guéri ; mais je vois bien qu'il ne se soucie pas des Suisses.



1771.

L E T T R E L X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de septembre.

MON cher ami, voici donc de quoi exercer la philosophie. *La Harpe* persécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de *Fénelon* ; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle est absurde, plus je la dois croire, et que c'est le cas du *credo quia absurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des suites ? l'académie agira-t-elle ? est-ce à l'académie qu'on en veut ? la chose est-elle sérieuse, ou est-ce une plaisanterie ? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (*) dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de son embonpoint, mais elle a conservé sa beauté. Son mari nous a dit des choses bien extraordinaires ; tous deux sont très-aimables ; ils méritent de prospérer, et ils prospéreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonsoir, mon très-cher et très-grand philosophe.

J'ajoute que *la Harpe* m'ayant pressé très-vivement d'écrire à monsieur le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croye assez inutile ; mais enfin je lui ai dit ce que je pensais sur les discours académiques, sur la forbonne et sur l'*Encyclopédie*.

(*) Madame la comtesse de Rochefort.

L E T T R E

L E T T R E L X X.

1771.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 7 d'octobre.

IL n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de *la Harpe*. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Rheims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la sorbonne, mais le syndic *Ribaltier* s'y est opposé ; il se souvient de l'affaire de *Marmontel*. L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil ; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché ; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Versailles, M. le prince *Louis* est le seul qui ait servi l'académie dans cette occasion ; les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais, comme autrefois, les discours des prix par deux docteurs de sorbonne. Il y a quatre ans que nous avons cessé d'exiger cette approbation, par des raisons très-raisonnables. 1°. Parce que, lorsqu'on annonça, dans une assemblée publique, que l'éloge de *Charles V* devait être ainsi approuvé, le public nous rit au nez,

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. H

— et nous le méritions bien. 2°. Parce qu'il y a des
 1771. éloges, comme celui de *Molière*, qui auraient rendu
 ridicule l'approbation de deux théologiens. 3°. Parce
 qu'il y en a, comme ceux de *Sulli*, de *Colbert*, où
 il faut parler d'autre chose que de théologie, et
 où l'approbation de deux docteurs de forbonne ne
 mettrait point l'académie à couvert des tracasseries.
 4°. Enfin, parce que ces docteurs abusaient scanda-
 leusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisait ;
 témoin l'éloge de *Charles V*, dans lequel ils avaient
 effacé tout ce qui était contraire aux prétentions
 ultramontaines, à l'inquisition, &c. Il faudra pour-
 tant désormais se soumettre à ce joug ; à la bonne
 heure. Je gémis et je me tais. Si on vous envoie
 l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui
 l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le dis-
 cours de *la Harpe*. Je fais que plus d'un évêque
 désapprouve fort cette condamnation ; mais ils ris-
 queraient trop à s'expliquer.

Adieu, mon cher ami ; j'ai le cœur navré de
 douleur.

L E T T R E L X X I.

1771.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 d'octobre.

M O N cher et vrai philosophe, vous aviez grand besoin de cette philosophie qui console le sage, qui rit des sots, qui méprise les fripons, et qui déteste les fanatiques. Je vois que, par tous les réglemens qu'on a faits sur les blés, on a presque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à présent de nous empêcher de penser. La persécution va jusqu'au ridicule, et c'est le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon sens, ainsi que contre la liberté. Que vous reste-t-il pour votre consolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce que vous pensez, quand les portes sont fermées. Si vous aviez été en Russie, on vous y aurait vu honoré, respecté et enrichi. Vous seriez, par-tout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui instruisent les rois, et vous ferez chez vous en butte aux bêtises d'un cuistre de forbonne, ou à l'insolence d'un commis. C'est dans de telles circonstances que le stoïcisme est bon à quelque chose :

*Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus.*

Qui prendrez-vous donc pour succéder à notre confrère le prince du sang? Un philosophe nous ferait plus utile qu'un prince; mais où le trouver?

— 1771. Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte; c'est la pire espèce de toutes et la plus méprisable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et surtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis?

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne soit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philosophe; je ne sais comment vous envoyer le six et le septième volume des Questions. Paris est une ville assiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis comme *Candide* en cultivant mon jardin; c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philosophe, par monsieur *Bacon*, non pas *Bacon* de Vérulam, mais *Bacon* substitut du procureur général, et pourtant philosophe.

J'ai demandé à *Marin* si je pouvais vous faire tenir par lui le six et septième volume des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre bibliothèque, sans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame le

Gendre, frère de M. Hénin notre résident. Cela fera nombre parmi vos livres ; ce n'est qu'un hommage
1771.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé *l'Histoire critique de Jésus-Christ*. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève ; mais aussi il n'est pas aisé d'en faire passer en France. DIEU me préserve de servir à répandre cet ouvrage abominable, capable de dessécher toutes les semences de la religion chrétienne dans les consciences les plus timorées ! Je ne l'ai lu qu'avec une sainte horreur, et en faisant des signes de croix à chaque ligne.

Il paraît encore deux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balle, tandis que *l'Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est *l'Examen des prophéties*, et l'autre *l'Esprit du judaïsme*. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. *Belzébuth* ne se lasse point de persécuter les fidèles. Nous touchons aux derniers temps, sans doute.

L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde, et nous allons voir incessamment paraître *l'Antechrist*. Je me prépare pour cette grande révolution, puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embrasse le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

1771.

L E T T R E L X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 18 de novembre.

JE ne fais , mon cher maître , par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre , et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau Discours d'*Anne du Bourg* , qui ne corrigera point les fanatiques , mais qui du moins rendra le fanatisme odieux ; les *Pourquoi* auxquels on ne répondra point , parce qu'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Velches qui resteront velches encore long-temps ; et la *Méprise d'Arras* qui me paraît bien modestement appelée *méprise* , et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins , aussi fanatiques , plus ignorans et plus vils , ne fassent souvent des *méprises* pareilles , sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde , je voudrais aller tirer le père éternel par la barbe , et lui dire , comme dans une vieille farce de la passion : *Père éternel , quelle vergogne , &c.* Je suis navré et découragé. Je finirai , et je crois bientôt , par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent , et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne , et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant , mon cher ami. Je fais du genre-humain deux parts , l'opprimante et l'opprimée ; je hais l'une et je méprise l'autre.

Que ne suis-je au coin de votre feu pour épancher
mon cœur dans le vôtre ! je suis bien sûr que nous
serions d'accord sur tous les points. 1771.

Il y a ici un abbé *du Vernet*, bon diable, zélé pour la bonne cause, et votre admirateur enthousiaste depuis long-temps, qui se propose d'élever à votre gloire, non pas une statue, comme *Pigal*, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'espère que vous l'en trouverez digne.

C'est samedi prochain 23 que nous donnerons un successeur à ce prince dont le nom a si stérilement chargé notre liste. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poète ; nous en aurions un et même deux si j'en étais cru ; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à peu-près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes, et vous penseriez de même, si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu, mon cher et illustre maître ; je vous embrasse tendrement.

1771.

L E T T R E L X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 de novembre.

MON cher philosophe, je vous envoie ce roga-
ton qui sort de la presse. Il y a quelques articles qui
pourront vous amuser. Vous n'avez pas été content
de *Memnius*, car vous n'en dites mot. Il me paraît
clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelli-
gence : et par les imperfections et les misères de cette
nature, il me paraît que cette intelligence est bornée :
mais la mienne est si prodigieusement bornée, qu'elle
craint toujours de ne savoir ce qu'elle dit ; elle
respecte infiniment la vôtre ; elle gémit comme
vous sur bien des choses ; elle vous est tendrement
attachée. V.

L E T T R E L X X V.

1772.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 6 de mars.

I L y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous fais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé *Clément*, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de *Mably* qui mène M. *Clément* sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de *Mably* est frère de l'abbé de *Condillac*, dont il n'a furement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de *Clément* affiche contre les philosophes est d'autant plus étrange, qu'assurément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes anti-religieuses et anti-despotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que *Clément* attaque dans sa rap-fodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que

— vous sachiez ; car enfin il est bon de ne pas ignorer
1772. à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, sinon que la littérature est dans un état pire que jamais ; que je deviens presque imbécille de découragement et de tristesse ; mais que cet imbécille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse et vous recommande les polissons et leurs protecteurs.

L E T T R E L X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 de mars.

MON très-cher philosophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philosophie sont comme nos finances, un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie, et les philosophes de patience. C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps il faut que je reste dans ma retraite ; ma santé s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris, et j'en suis bien fâché.

Je n'ai point vu la *Clémentine* ; M. de la Harpe m'en parle, M. de Chabanon aussi, et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit ; car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je suis : mais on prétend que l'ouvrage est très-ennuyeux ; c'est un grand mal. Une satire doit

être piquante et gaie. J'ai peur que ce *Clément* ne soit un petit pédant, fort vain, fort sot, fort étourdi, de fort mauvaise humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens il sera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension, comme le favetier *Nuttelet* en eut une du clergé, pour avoir insulté des jansénistes dans la rue. 1772.

M. de *Condorcet* m'a parlé d'une tragédie des Druides, qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de *Castor et Pollux*; mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec *Gabriel Cramer* la petite affaire avec l'enchanteur *Merlin*.

A l'égard de ses tomes de mélanges, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, mensonges imprimés. Il a plu à *Gabriel* de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans les *Mercur*es et dans les feuilles de *Fréron*. Il en a même farci son édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achète par les sots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se vend quatre sous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je suis une espèce d'agonisant qui voit vendre sa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier soupir. Bonsoir; mon agonie est votre très-humble servante.

1772.

L E T T R E L X X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

x de juillet.

„ J'EN appelle aux étrangers qui ont poussé les
 „ hauts cris, qui ont répété, après des français, *que nous*
 „ *étions une nation frivole qui savait rouer et ne savait pas*
 „ *combattre*. Qui a donné le plus grand scandale, ou un
 „ enfant indiscret, ou des juges qui le font périr dans
 „ les plus affreux supplices ? La mort de l'infortuné
 „ chevalier de *la Barre* est un bien plus grand crime
 „ que celle de *Calas*. Au moins dans celle-ci, un juge
 „ peut alléguer d'avoir été séduit par des présomptions
 „ et par le cri public; dans celle-là, c'est une indécence
 „ punie comme le prétendu parricide de Toulouse.

„ Obscurs fanatiques, qui du fond de vos tanières,
 „ où vous rongez les os et sucez le sang des sages,
 „ apprenez à l'univers que vous êtes les colonnes des
 „ mœurs et du culte; phraseurs mitrés ou sans mitres,
 „ avec un capuchon ou sans capuchon, quand cesserez-
 „ vous de faire des homélies sur la charité, pour
 „ apprendre que c'est au savant d'instruire et non pas
 „ au bourreau ? „

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé
 à Cassel, le 8 d'avril, en présence de monsieur le
 landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus
 nombreuse assemblée, par un professeur en histoire, que
 j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il
 ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé *Audra*.

On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais
la philosophie subsistera toujours. 1772.

Virtutem videant, intabescantque relictam.

M. Marmontel vous a-t-il montré les Systèmes? quel profane a si cruellement estropié les Cabales?

C'était un bizarre effet de la destinée qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps, à Paris et à Ferney, au sujet des Druides, sous des noms différens, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, *Platon*; vivez chez vos barbares.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juillet.

MON très-cher ami, mon très-illustre philosophe, madame de *Saint-Julien*, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devait être le soutien le plus intrépide

— de l'académie en a voulu être le persécuteur. Le
 1772. présent et le passé me font une égale peine : je ne vois
 que cabales, petiteffes et méchanceté. Je bénis tous
 les jours les causes secondes ou premières qui me
 retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire
 ses moissons que de faire des tracasseries ; mais ma
 solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec
 les gens de bien , c'est-à-dire avec vos amis , à qui
 je vous supplie de me bien recommander.

Votre *chât* est fort bon ; mais il n'est pas mal
 d'ordonner, de la part de DIEU , à tous ceux qui vou-
 draient être persécuteurs, de rire et de se tenir tran-
 quilles.

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous les
 gens de lettres , excepté peut-être quelques charlatans
 heureux , et quelques faquins sans aucun mérite.
 Il faut un terrible fonds de philosophie pour être
 insensible à tout cela ; mais vous savez qu'ainsi va le
 monde.

Ce qui se passe dans le Nord n'est pas plus agréable.
 Votre Danemarck a fourni une scène qui fait lever
 les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux
 être français que danois, suédois, polonais, russe,
 prussien ou turc ; mais je veux être français solitaire,
 français éloigné de Paris, français suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de
Morangiés. Mes premières liaisons ont été avec sa
 famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense
 qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos,
 et au hasard de ne point payer ; que dans l'ivresse de ses
 illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des
 billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité ;

maistoute cette affaire est absurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissemens qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allègue sont tellement accompagnées de mauvaises raisons, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur : et j'aime autant les disputes de *Mallebranche* et d'*Arnaud*, que la querelle de *du Jonquay*. C'est par-tout le cas de dire : *Tradidit mundum disputationi eorum.* 1772.

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que *Candide* n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe ; c'est-là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup ; et, si je suis quelquefois *Jean* qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être *Jean* qui radote ; mais je suis sûrement *Jean* qui vous aime.

1772.

L E T T R E L X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de septembre.

J E voudrais, mon très-cher et très-grand philosophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais je m'arrête dans le fort de mes je voudrais, je ne finirais point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public français*. On m'a dit que cela est fort; mais cela est-il fort bon? et avons-nous un droit public, nous autres Velches? il me semble que la nation ne s'assemble qu'au parterre. Si elle jugeait aussi mal dans les états généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique, qu'à celles de l'académie, puisque vous y parlez. On vous a cousu la moitié de la bouche; mais ce qui vous en reste est si bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaisir.

Nous attendons une histoire détaillée de l'aventure du Danemarck; on la dit très-curieuse; on prétend même qu'elle est vraie: en ce cas, ce sera la première de cette espèce.

Le

Le roi de Prusse me mande qu'il m'envoie un service de porcelaine; vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonoise; en digèrera-t-il mieux? en dormira-t-il mieux? en vivra-t-il plus long-temps? 1772.

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre; que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de *Keiser*. Si *Nicolas Boileau* avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit si crûment :

Je crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.

Vivez *memor nostrî*; je suis à vous passionnément.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

MON cher philosophe, ce siècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir. Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé *Pinzo*, qui a écrit, ou laissé écrire sous son nom, une lettre à la *Jean-Jacques*, prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe; les fots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape: voilà où j'en suis avec sa sainteté. Elle est infaillible, mais je ne fais si c'est en

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. I

— fait de goût, et s'il démêlera que ce n'est pas là
1772. mon style.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'est que cet abbé *Pinzo*; et, au nom du grand Etre dont *Ganganelli* est le vicaire, *da mi configlio*.

Nous avons ici *le Kain*; il enchante tout Genève. Il a joué dans Adélaïde du Guesclin; il jouera *Mahomet* et *Ninias*, après quoi je vous le renverrai.

Voici mon petit remerciement au remerciement de M. *Vatelet*.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

L E T T R E L X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de novembre.

M O N cher et grand philosophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la saison où je perds la vue selon mon usage. Je ne savais pas d'ailleurs que vous fussiez l'ami de madame *Geoffrin*; je vous en félicite tous deux : mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui ressemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il est vrai que personne ne vous ressemble; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous satisfaire sur votre lettre, vous et madame *Geoffrin*, il faut d'abord vous dire que je brochai,

il y a un an, les Lois de Minos, que vous verrez siffler —
incessamment. Dans ces Lois de Minos, le roi *Teucer* 1772.
dit au sénateur *Mérione*,

Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le sénateur lui répond :

Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang;
Mais si vous abusez de ce suprême rang,
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie, &c.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle
de *Teucer*, et il se trouve que c'est le roi de Suède
qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec
madame *Geoffrin* dans son attachement pour le roi
de Pologne, et dans son estime pour M. le comte
d'*Hessenstein*; mais je l'avertis que *Mérione* n'est qu'un
petit fanatique, et qu'il n'a pas la noblesse d'ame de
son suédois. J'admire *Gustave III*, et j'aime surtout
passionnément sa renonciation solennelle au pouvoir
arbitraire; je n'estime pas moins la conduite noble et
les sentimens de M. le comte d'*Hessenstein*. Le roi de
Suède lui a rendu justice; la bonne compagnie de
Paris, et les *Velches* même la lui rendront. Pour moi,
je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à *Horace*;
cette copie est un peu griffonnée, mais c'est la plus
correcte de toutes. Je deviens plus insolent à mesure
que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un
malin vieillard.

— 1772. *André Ganganelli* a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé *Pinzo* soit de moi; un sot papet l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé *Pinzo* à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service de porcelaine de Berlin, qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Sève; je crois que Dantzick en payera la façon.

Adieu; vous verrez un beau tapage le jour des Lois de Minos. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les *Fréron* et les *la Beaumelle* auront beau jeu.

Bonsoir; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de *Condorcet*; et surtout dites à madame *Geoffrin* combien je lui suis attaché.

L E T T R E L X X X I I .

1772.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de décembre.

J'AI pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à *Thiriot* auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète *Grimm* est déjà en fonction; mais si cela n'était pas, si ce grand prophète était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère *la Harpe*, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire, aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place; et si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en est sur cette petite affaire.

Vous souvenez-vous d'un nommé d'*Etallonde*, fils de je ne sais quel président d'Abbeville, à qui on devait pieusement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la question ordinaire et extraordinaire; après quoi, il devait être brûlé à petit feu, conjointement avec le chevalier de *la Barre*, petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins velches? Le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'*Etallonde*,

1772. — auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur *Pasquier* et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'*Etallonde* esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de *la Barre*, pour l'édification des fidelles.

Adieu, mon cher philosophe; je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame *Denis* a été très-malade, et moi je le suis toujours.

LETTRE LXXXIII.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 26 de décembre.

OUI, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui fait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemi*;

car foyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous
tous.

 1772.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Cogépecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume : *Non magis DEO quàm regibus insensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia*. Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée ; car ce beau latin , traduit littéralement , veut dire que la *philosophie n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois* ; ce qui signifie , en bon français , qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question , non en latin , mais en bel et bon français , pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fît semblant d'entendre l'affertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente , mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de DIEU ni des rois ! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis , en rappelant les *Damiens* , les *Ravaillac* , les *Alexandre VI* , et tous les monstres qui leur ont ressemblé ! Ce serait à vous , mon cher maître , plus qu'à personne , à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature , contre vous et vos amis.

1772.

Vous ignorez que *Cogépecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Rheims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé *Sabatier*, venu de Castres avec des fabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel esprit, chez un comte de *Lautrec* qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à *Sabatier* à mettre en français. Le comte de *Lautrec* s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de *Sabatier* aux gens d'affaires de la partie adverse. Le comte de *Lautrec* instruit, fit venir *Sabatier*, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui seraient présents, et qui, par sa friponnerie, avaient été exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protège; ce n'est pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice.

Il faut que je vous dise encore un trait de *Cogépecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver *Larcher*,

ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant *Larcher* à se joindre à lui pour demander vengeance. *Larcher* qui vous a contredit sur je ne fais quelle sottise d'*Hérodote*, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'estiment; *Larcher* donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaissant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

1772.

L E T T R E L X X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

1 de janvier.

M O N cher et digne soutien de la raison expirante, je pourrais vous dire: Si vous voulez voir un beau tour, faites-le; mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens pleins d'esprit; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer; je serai très-volontiers le chat qui tirera les marons du feu. Le *non magis* m'a tant fait rire, tout malingre que je suis, que je n'en ai pu dormir de la nuit, et que j'ai passé les premières vingt-quatre heures de l'année 1773, à me brûler la patte, en tirant vos marons.

1773.

1773.

Tout ce que je crains, c'est que les pauvres diables ne se doutent de leur sottise, et ne changent leur *non magis* en *non minus*, ce qui rendrait ma nuit blanche absolument inutile.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur ces belles choses, et tout ce qui peut ranimer ma vieillesse; car j'ai résolu de me moquer des gens jusqu'à mon dernier soupir. Je suis volontiers comme *Arlequin* condamné à la mort, à qui le juge demanda de quel genre de mort il voulait périr? il choisit fort sensément de mourir de rire.

N'oubliez pas le charmant *Savatier*. Dites-moi, si vous le savez, le nom du procureur et de l'avocat; car, après tout, il s'agit du salut de la république, et il ne faut rien négliger.

Vous ne me parlez point des Lois de Minos que M. de *Rocheport* doit vous avoir prêtées à vous seul. Je vous avertis, en honnête conjuré, que si ces Lois sont sifflées, les pattes du chat sont coupées. Je n'aurai point le prix de l'université, et la bonne cause ira à tous les diables.

On m'a envoyé un livre de maître *Pompignan*, évêque du Puy en Velay, contre le théisme, le déisme, l'athéisme et le jansénisme: cela m'a paru parfait en son genre. C'est, ou je me trompe fort, un chef-d'œuvre de bavarderie et de bêtise. DIEU nous conserve ce cher homme!

Vous ne m'avez point répondu sur la correspondance de *Luc*.

Adieu, mon très-cher ami; mes respects à *Laurent* et à *Tartuse*, mais mille sincères et tendres amitiés à tous vos amis.

LETTRE LXXXV.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

J'AI découvert, mon cher ami, que l'auteur du discours pour les prix de l'université s'appelle *Belleguier*, ancien avocat dans je ne fais plus quelle classe du parlement. Son style m'a paru médiocre, mais tous les faits qu'il rapporte sont si vrais et si incontestables, que je tremble pour lui.

Souvenez vous dans l'occasion de l'avocat *Belleguier*, et ne vous moquez pas trop de l'université, de peur qu'elle ne se rétracte.

La belle *Catau* m'a envoyé copie de la lettre qu'elle vous a répondu. J'aurais voulu qu'elle y eût joint la vôtre. Vous voyez qu'elle est une bonne philosophe, et qu'elle est bien loin d'envoyer en Sibérie des étourdis de velches qui sont venus faire le coup de pistolet pour l'honneur des dames, dans un pays dont ils n'avaient nulle idée. Vous verrez qu'elle finira par les faire venir à sa cour, et par leur donner des fêtes, à moins qu'on n'envoie encore des nouveaux *Don-Quichotes* pour conquérir l'aimable royaume de Pologne. Pour moi, j'imagine que tout se traitera paisiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, et même qu'on payera nos rentes.

Je suppose que je dois une réponse à M. de *Condorcet*, il ne signe point, et je prends quelquefois son écriture pour une autre. Cette méprise même m'est

— 1773. arrivée avec vous , mon cher philosophe. Je crois qu'il faudrait avoir l'attention de mettre au bas de ce qu'on écrit la première lettre de son nom , ou quelque autre monogramme pour le soulagement de ceux qui ont mal aux yeux comme moi. Par exemple je signe *Raton* , et *Raton* aime *Bertrand* de tout son cœur.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 9 de janvier.

*R*ATON tire les marons pour *Bertrand* , du meilleur de son cœur ; il prie DIEU seulement qu'il n'ait que les pattes de brûlées. Il compte que , vous et M. de *Condorcet* , vous ferez taire les malins qui pourraient jeter des soupçons sur *Raton* ; cela est sérieux au moins.

J'ai deux grâces à vous demander , mon cher et grand philosophe ; la première , est de vouloir bien me faire envoyer sur le champ , et sous l'enveloppe de *Marin* , ou sous quelque autre contre-feing , la dissertation de M. de *la Harpe* sur *Racine* , qu'on dit un chef-d'œuvre.

La seconde , c'est de me dire comment se nommait le curé de Frefnes. Il y a une fameuse prière à DIEU d'un curé de Frefnes , du temps de M. d'*Aguesseau*. Ce bon prêtre parle à DIEU , avec effusion de cœur , de la tolérance qu'on doit à toutes les religions , et qu'elles se doivent toutes les unes aux autres , attendu qu'elles sont tout-à-fait ridicules ; mais pénétré de

l'amour de DIEU et des hommes , il chérit DIEU —
 autant que *Damilaville* le haïssait. J'ai son manuscrit , 1773.
 il est cordial. Je voudrais savoir le nom de ce philo-
 sophe tondu.

M. le chevalier de *Châtellux* , qui devait être naturel-
 lement le seigneur de ce curé, fera *ma félicité*, s'il veut
 bien vous dire tout ce qu'il fait sur cet honnête pasteur.
 Rendez-moi donc ces deux bons offices qui pressent ,
 et le tout pour le maintien de la bonne cause. *Raton*
 embrasse *Bertrand* de tout son cœur , et lui est bien
 attaché pour le reste de sa fichue vie.

LETTRE LXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 9 de janvier.

JE me hâte, mon cher maître , de vous tirer d'in-
 quiétude au sujet du plaifant *non magis*. N'ayez pas
 peur que ces cuistres y changent rien ; ils prétendent
 même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis*
DEO quàm regibus, &c. , que *non minùs regibus quàm DEO*,
 &c. : c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille ,
 que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire
 de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait ; ils ontigné
 eux-mêmes leur ineptie , en marquant bêtement la
 crainte qu'ils avaient qu'on ne les entendît à rebours.
Cogèpecus a écrit lui-même de sa main au-dessous
 de la proposition latine , dans le programme
 imprimé , cette traduction : *La prétendue philosophie*

— de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de
 1773. l'autel, et j'ai sous les yeux un de ces programmes.
 Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu
 aux rieurs, et que je recommande à votre bonne
 humeur et à vos nuits blanches à force de rire.
 Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat
 témoins des coups de bâton donnés au charmant
Savatier.

Au reste, la rapsodie de ce polisson n'est pas son
 ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire
 pour recevoir toutes les niaises qu'on voudra lui
 donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une *société*, et
 dans le sens le plus exact; car je suis bien informé
 que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces maraudeurs-là, qui, par paren-
 thèse, vont être détruits malgré la belle défense que
 fait *Ganganelli* pour les conserver, vous ai-je dit ce
 que le roi de Prusse me mande dans une lettre du
 8 de décembre : *J'ai reçu un ambassadeur du général*
des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement
le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque
Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment
de Fitz-james, je n'avais pas cru devoir intercéder pour
ce corps, et que le pape était bien le maître de faire chez
lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques
s'en mêlassent. J'ai donné copie de cet endroit de
 la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui
 partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui
 ont envoyé cet extrait à leurs cours *respectives*, comme
 dit la *Gazette d'Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne
 en augmentera d'amour pour la société, et que cette

petite circonstance servira , comme dit *Tacite* , à
impellere ruentes. 1773.

Je n'ai point vu cette vilénie du Puy en Velay , dont vous me parlez ; mais ce qui vous étonnera , c'est que dans le *Mandement* que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'hôtel-Dieu , il n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier DIEU de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que DIEU répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais ce qui vaut mieux que le *Mandement* , c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans , sous le titre du *Triomphe de la foi* , et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes , où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier , de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disais l'autre jour à l'académie française , en présence de *Tartufe* et de *Laurent* : *Je suis bien étonné que monsieur l'archevêque n'ait pas dit , dans son Mandement , que c'étaient les philosophes qui avaient mis le feu à l'hôtel-Dieu ; pendant qu'on est en train de bien dire , qu'est-ce que cela coûte ? d'autant plus , ajoutais-je , que ces éloquentes sorties sont devenues style de notaire : et les philosophes riaient , et Tartufe et Laurent ne disaient mot.*

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondant littéraire , c'est du moins ce qu'il m'a mandé ; il est trop dégoûté de nos rapsodies , et il a raison.

— Je lui avais proposé M. *Suard*, avant que *la Harpe*
 1773. y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui.
 N'êtes-vous pas enchanté de l'*Eloge* de *Racine* ?

J'ai lu les Lois de Minos ; le sujet est beau ,
 mais je crains pour le cinquième acte , et je trouve
 de la langueur dans le second et une partie du
 troisième ; je crains d'ailleurs que les amateurs de
 l'ancien parlement , qui ne valait pourtant guère
 mieux que le moderne , ne trouvent dans cette
 pièce , dès le premier acte , et même dès les premiers
 vers , des choses qui leur déplairont ; et que l'auteur ,
 en se mettant à la merci des fots , ne les ait pas
 assez ménagés. Voilà mon avis qui , peut-être , n'a
 pas le sens commun , mais que je donne bien pour
 ce qu'il est. Adieu , mon cher maître ; le ciel vous
 tienne en joie ! Je vous embrasse et vous aime de
 tout mon cœur ; tous nos amis en font autant.

LETTRE LXXXVIII.

1773.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 12 de janvier.

ENCORE une lettre , direz-vous , mon cher maître ! oui vraiment , et c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé , après en avoir conféré avec quelques-uns de nos frères de l'académie , de proposer à l'assemblée de samedi dernier , 11 du mois , d'envoyer à monsieur l'archevêque de Paris 1200 livres , au nom de la compagnie , pour les pauvres de l'hôtel-Dieu. J'ai dit que je ne proposais pas une plus grande somme , parce qu'il fallait de toute nécessité qu'elle fût répartie également entre les quarante , et que plusieurs de nous n'étaient pas assez riches pour donner plus de trente livres. La proposition , comme vous croyez bien , a été unanimement acceptée : cependant *Laurent Batteux* aurait été récalcitrant , s'il l'avait osé ; mais il a dit que , pour faire cette aumône , il se retrancherait de son nécessaire. Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille livres de rente , tout au moins. Les dévots de l'académie auraient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philosophe encyclopédiste et damné comme moi ; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent , et j'ai fait dire à monsieur l'archevêque , en lui envoyant , le lendemain dimanche , les douze cents livres , que c'était moi qui en avais

— fait la proposition. Il s'habillait, dans ce moment,
 1773. pour aller à Saint-Roch dire la messe de cette belle
 fête instituée contre les philosophes ; et j'avais
 recommandé à mon commissionnaire, qui est intel-
 ligent, d'aller trouver monsieur l'archevêque dans
 la sacristie de Saint-Roch, s'il n'était pas chez lui,
 et de lui donner, dans cette sacristie même, l'argent
 des philosophes pour les pauvres, dans le temps
 où il s'habillait pour les exorciser.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître,
 que votre contingent est de trente livres ; vous me
 le ferez remettre quand vous voudrez ; j'ai écrit à
 tous les absens. *Pompignan* se fera peut-être prier ;
 mais laissez-moi faire, il payera, ou il verra beau
 jeu. Le roi et l'archevêque feront très-exactement
 instruits de tous ceux qui ne payeront pas. J'en fais
 mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais
 je laisse ceci à votre prudence, d'envoyer dix ou
 quinze louis, plus ou moins, à monsieur l'arche-
 vêque, indépendamment des trente livres qu'il faut
 me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer,
 je vous réponds que votre commission sera bien
 faite, et que les pierres même la sauront.

On vient de jouer un plaisant tour à *Cogépecus*
 et aux cuistres ses consors, dans l'*Avant-coureur*. On
 a traduit littéralement sa belle proposition latine...
La philosophie.... n'est pas plus ennemie de DIEU que des
rois, et on ajoute que *ce sujet lui-même est très-philos-*
ophique. Je fais qu'on se prépare à se moquer de
 lui dans d'autres journaux, sans compter peut-être
 ce qui lui viendra d'ailleurs.

Le comte d'*Hessenstein*, pénétré de reconnaissance

pour vous, a écrit à madame *Geoffrin* pour la prier de faire inférer, dans le *Mercur*e et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le Nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à son sujet. J'ai répondu que je n'en ferais rien sans votre aveu : ainsi réponse à ce sujet, si vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferais imprimer, si vous le trouvez bon.

„ Je me trouve d'accord avec madame de ***
 „ (madame *Geoffrin*) dans son attachement pour le
 „ roi de Pologne, et dans son estime pour M. le
 „ comte d'*Hessenstein*..... J'admire *Gustave III*, et
 „ j'aime surtout passionnément sa renonciation
 „ solennelle au pouvoir arbitraire : je n'estime pas
 „ moins la conduite noble et les sentimens de
 „ M. le comte d'*Hessenstein*. Le roi de Suède lui a
 „ rendu justice ; la bonne compagnie de Paris, et
 „ les Velches même la lui rendront : pour moi, je
 „ commence par la lui rendre très-hardiment. „

Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Histoire de l'académie française*. Il y est souvent question de vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale*. Mes respects à madame *Denis* ; j'espère que sa santé sera meilleure.

1773.

L E T T R E L X X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de janvier.

RATON convient que *Bertrand* a raison par sa lettre du 9 de janvier. *Bertrand* a mis le doigt sur la plaie ; mais il faut qu'il sache qu'on a retranché à *Raton* deux scènes assez intéressantes, auxquelles il a été obligé de substituer des longueurs. On ne fera jamais rien de passable, et le commerce de l'esprit ira toujours en décadence, quand les commis à la phrase retourneront vos poches à la douane des pensées.

C'est dommage, car le sujet était heureux, et il a donné lieu à des notes qui feront dresser les cheveux à la tête des honnêtes gens, à moins qu'ils ne soient chauves.

M. *Belleguier* m'a écrit que vous auriez reçu son discours pour les prix de l'université, il y a plus de huit jours, si ses typographes n'avaient pas été fort inquiétés à Montpellier où sa drôlerie s'imprime. Ce M. *Belleguier* n'est point plaisant, ou du moins il n'a pas cru que l'on dût plaisanter dans cette affaire. Il est quelquefois un peu ironique ; mais il prouve tout ce qu'il dit par des faits authentiques auxquels il n'y a pas le petit mot à répondre. Je ne crois pas qu'il ait le prix, car ce n'est pas la vérité qui le donne. La pauvre diablesse est toujours au fond de son puits, où elle crie : *Croyez cela et buvez de l'eau.*

Oui, vous m'avez dit, mon cher et grand philosophe, ce que *Luc* vous mandait au sujet des révérends pères, et vous m'aviez instruit du bon usage que vous aviez fait de sa lettre; mais vous ne m'avez point parlé de celle de *Catau*.

1773.

C'est une chose infame que je n'aye pas lu l'*Eloge de Racine*; je m'en suis plaint à vous. Cet ouvrage m'était absolument nécessaire; il est ridicule qu'on ne me l'ait point envoyé. Ce serait une bien bonne affaire si les Crétois pouvaient avoir une espèce de petit succès, malgré la rigueur des temps et la dureté des commis. Je vous réponds que cela ferait du bien à la bonne cause, vu les choses utiles dont cette polissonnerie est accompagnée. DIEU veuille avoir pitié de nos bonnes intentions! Je me recommande à lui; je ne cesserai de le servir en esprit et en vérité, jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie; mais je me recommande à vous davantage.

Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste en droiture. Est-ce que vous ne savez pas que toutes les lettres sont ouvertes, et qu'on connaît votre écriture comme votre style? que n'envoyez-vous vos lettres à *Marin*? il les ferait passer sous un contre-seing que la poste respecte.

Mille complimens à M. de *Condorcet* et à vos autres amis. Si jamais on me prend pour monsieur *Belleguier*, il est de nécessité absolue que vous rejetiez bien loin cette horrible méprise, et surtout que vous tâchiez de ne point rire.

Je vous embrasse bien tendrement.

Raton.

1773.

L E T T R E X C.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 18 de janvier.

J'AI entendu parler , mon cher maître , de cet avocat *Belleguier* ; on m'a dit que c'est un jeune homme qui promet beaucoup ; il a même écrit je ne fais quoi dans l'affaire des *Calas* , qui a fait plus de bien , dit-on , à la cause de cette malheureuse famille , que toutes les bavardes déclamations des avocats *Loyseau* et *Beaumont* , que DIEU fasse taire.

Encore une fois , n'ayez pas peur que l'université se rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) incessamment , dans les feuilles d'*Aliboron* , une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvait pas dire en meilleur iatin , que la *philosophie n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*. Vous aurez vu , sans doute , le numéro 3 de la *Gazette littéraire des Deux-Ponts* de cette année , où l'on traduit en bon français le beau latin de cette canaille , et où l'on félicite un corps aussi sage et aussi respectable que l'université de rendre un si éclatant hommage à la philosophie , tandis que des pédans , des hypocrites et des imbécilles déclament contre elle. Cet article a été lu samedi en pleine académie , en présence de *Tartufe* et de *Laurent* , qui n'ont dit mot , tandis que tout le reste applaudissait ; et j'ai conclu , après la lecture , que ce n'était pas le tout d'être fanatique , qu'il fallait tâcher encore de n'être pas

ridicule. Quoi qu'il en soit, j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat *Belleguier*. Il me paraît qu'il a beau jeu pour prouver sa thèse. Pour moi, si j'avais l'honneur d'être sur les bancs, voici comme je plaiderais, en deux petits syllogismes, la cause de la philosophie. 1°. Les deux plus grands ennemis de la divinité sont la superstition et le fanatisme; or, les philosophes sont les plus grands ennemis du fanatisme et de la superstition; donc, &c. 1773.

2°. Les plus grands ennemis des rois sont ceux qui les assassinent, et *poi* ceux qui les déposent ou les veulent déposer; or, *est-il que Ravaillac, Grégoire VII* et consors, assassins et *dépoteurs* ou *dépoteurs* de rois, n'étaient brin philosophes, *ergo*, &c. Voilà les marons que *Bertrand* voit sous la cendre, et qui lui paraissent très-bons à croquer; mais il a la patte trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est nécessaire que *Raton* vienne au secours de *Bertrand*; mais je puis bien vous répondre que *Bertrand* ne mangera pas les marons tout seul, et qu'il en laissera même la meilleure part à *Raton*, pour sa peine de les avoir si bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre *Bertrand* n'est pas heureux. Il avait demandé à la belle *Catau* de rendre la liberté à cinq ou six pauvres étourdis de velches; il l'en avait conjurée au nom de la philosophie; il avait fait, au nom de cette malheureuse philosophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de finge on ait jamais fait; et *Catau* fait semblant de ne pas l'entendre; elle esquive la requête; elle répond que ces pauvres velches, dont on demandait la liberté, ne sont pas si malheureux qu'on l'a cru. Ne dites

1773. — pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de *Catau*; car *Bertrand* ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a récrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de *Bertrand*; il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. *Raton* devrait bien se joindre à *Bertrand*, et représenter à la belle *Catau* combien il serait digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée: ce serait un beau *post-scriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat *Belleguier*.

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Eloge de Racine*; il y a plus de quinze jours que l'auteur vous l'a envoyé par *Marin*. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très-beau. Le chevalier de *Châtellux* n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresnes; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller officier à cette belle fête du *Triomphe de la foi*? Il s'habillait, dit-on, pour y aller; je ne fais qui est venu lui dire qu'il faisait une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas, au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade.

Bertrand.

L E T T R E X C I.

1773.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de janvier.

O N ne peut faire une aumône de cinquante louis plus plaifamment ; on ne peut fe moquer d'un fot avec plus de noblefle. Ce trait , mon cher ami , figurera fort bien dans l'*Hiftoire de l'académie* , qui fera moins minutieufe que celle de *Pelifson* , et qui ne fera pas pédante comme celle de d'*Olivet*.

Je me garderai bien de rien offrir , en mon propre et privé nom , à *Chriftophe* ; il me dirait : Que ton argent périffe avec toi ! alors il jouerait le beau rôle , et j'en ferais pour mon ridicule.

En relifant ma lettre fur M. le comte de *Heffenftain* , je ne vois rien qui en doive empêcher l'impreffion. Nous verrons fi le cuiftre de forbonne , qu'on a donné pour cenfeur aux journaux , fera plus difficile que moi. Je vous remercie de votre attention et de votre délicateffe fur ce petit point.

Je ne connais point cet *Avant-coureur* ; j'ignore quelle eft la belle ame qui a fi bien traduit le latin de *Cogépecus*.

L'avocat *Belleguier* eft toujours perfuadé qu'il aura un accesfit le grand jour de la diftribution des prix de l'univerfité. Il voudrait vous avoir déjà confié fon ouvrage ; mais furement la femaine où nous entrons ne fe paftera pas fans qu'on vous en envoie quelques exemplaires , et vous en aurez de pofté en

1773. — poste : vous les pourrez faire circuler par l'homme intelligent qui fait si bien les commissions à la sacristie de Saint-Roch.

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de M. *Belleguier*, pour l'engager à être un peu plus plaisant, et à moins tourner le poignard dans la plaie ; mais il n'est pas possible de donner de la gaieté et de la légèreté à un vieil avocat ; ces gens-là aiment trop l'ithos et le pathos. J'ai peur que ce M. *Belleguier* ne se fasse des affaires ; mais je m'en lave les mains.

Que DIEU vous tienne en joie !

Raton.

LET TRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

OUI, mon illustre *Bertrand*, j'ai lu l'annonce qui se trouve dans la *Gazette littéraire des Deux-Ponts*, par M. de *Fontanelle*. Jamais M. de *Fontenelle* n'aurait osé en dire autant. La diatribe de l'avocat *Belleguier* ne pourra partir, à ce qu'il m'a mandé, que mercredi prochain, 27 du mois. Ce pauvre avocat tremble ; il a les meilleures intentions du monde ; il n'a dit que la vérité, et c'est pour cela même qu'il tremble. Il dit qu'il vous en enverra d'abord un petit nombre d'exemplaires pour sonder le terrain.

Il avait autrefois une adresse pour M. de *Condorcet*, mais il ne s'en souvient pas exactement ; il craint les

fausses démarches, il est sur les épines ; il met son fort entre vos mains.

 1773.

Je suis persuadé que, s'il s'était agi d'autres prisonniers, *Catau* aurait fait sur le champ tout ce que vous auriez voulu ; mais elle prétendait, et avec très-grande raison, ce me semble, qu'un homme supérieur en dignité, qui peut-être n'est pas philosophe, la prévînt sur cette affaire par quelque honnêteté : il ne l'a pas fait, et cela est piquant. Si vous venez à bout d'obtenir ce que cet homme supérieur n'a pas osé demander, ce sera le plus beau triomphe de votre vie. J'attends la réponse que vous fera *Catau*, avec la plus grande impatience.

Je ne fais pas précisément ce que c'est que la fête du *Triomphe de la foi* ; mais, en qualité de bon chrétien, ne pourriez-vous point nous faire savoir en quoi consiste cette fête, et quelle victime on y immole ? Faites-moi savoir surtout comment ce pauvre avocat peut faire adresser un paquet à M. de *Condorcet*.

Le pauvre *Raton*, qui est très-malade, se recommande à votre amitié.

N. B. Il n'est pas encore bien sûr que M. *Belleguier* puisse envoyer sa diatribe le 27, à cause des petits troubles qui règnent encore dans la ville ; mais qu'elle se mette en route le 27 ou le 29, il n'importe. Le grand point est de soutenir qu'elle vient de *Belleguier* et non pas de *Raton*.

1773.

L E T T R E X C I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 1 de février.

J'ATTENDS, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de *Raton-Belleguier*, et je vous assure que *Bertrand* sent déjà de loin l'odeur des marons, et qu'il a bien envie, non-seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les *Bertrands* et *Ratons* ses confrères.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez, dans le courant du mois, un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les éloges des académiciens des sciences, morts avant le commencement du siècle, et que *Fontenelle* avait laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie et de goût. J'espère que, si notre académie des sciences a le sens commun, elle le prendra pour secrétaire; car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de *Catau*; mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de *Zadig* dit des poissons : *Ils se moquent de moi comme les hommes, je ne prends rien*. A tout événement, il vous informera sur le champ de ce qu'il aura pris ou manqué. Oh!

si *Raton* voulait encore ici donner un coup de patte, pour tirer du feu ces marons russes, *Bertrand* ne douterait pas du succès ; mais si *Raton* ne fait pas encore ce plaisir à *Bertrand*, j'ai bien peur que *Catau* ne permette pas à *Bertrand* de tirer les marons tout seul. 1773.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la foi*, c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans à Saint-Roch, le dimanche dans l'octave des Rois ; que l'office en est imprimé ; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes à six sous la pièce ; que les hymnes, prose et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collège Mazarin, nommé *Charbonnet* ; qu'il y a pourtant une de ces hymnes dont l'auteur est un abbé *Pavé*, oncle de madame de *Rocheport*, et que je croyais, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait ; car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise, si elle en eût été confidente. Au reste, il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête qui a été, par ce moyen, très-peu brillante et nombreuse. Comme on comptait sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avaient mangé leur Dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passait dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui est un carme nommé le père *Villars*, a clabaudé beaucoup l'après midi contre les philosophes ; mais les clabauderies ont été *vox clamantis in deserto*.

Toutes réflexions faites, je trouve que *Raton* fait

— fort bien de garder l'argent que *Bertrand* lui proposait de donner; c'est bien assez de tirer les marons, sans les payer encore. Il en coûte à *Bertrand* vingt écus, pour l'honneur qu'il a d'être de deux académies; et il trouve que c'est payer des marons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui reste plus qu'à embrasser bien tendrement *Raton*, en l'exhortant beaucoup à ne faire patte de velours que pour les *Bertrands*, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On dit que vous réimprimez le Commentaire de *Corneille* fort augmenté. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas assez dit. Les pièces de *Corneille* me paraissent de belles églises gothiques. *Vale et ama tuum Bertrand.*

L E T T R E X C I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

1 de février.

VOUS savez, mon cher *Bertrand*, la déconvenue arrivée à *Raton*. Un fripon du tripot de la comédie française, a vendu à un fripon de la librairie, nommé *Valade*, une partie des lois et constitutions de *Minos*, et y a joint une autre partie de la façon de quelque bonne ame sa complice. On débite cette rapsodie hardiment sous mon nom : ainsi on vole les comédiens, et on me rend ridicule. C'est assurément le plus petit malheur qui puisse arriver; cependant je vous prie de dire à vos amis que je ne suis pas

tout-à-fait auffi impertinent que *Valade* le prétend. Il n'y aura que *Fréron* qui gagnera à tout cela ; il vendra cinq ou fix cents de fes feuilles de plus. J'ai demandé justice à M. de *Sartine* contre ce brigandage ; mais je n'ai pas l'honneur de le connaître , et l'on fait toujours mal fes affaires de cent trente lieues loin ; mais je compte fur la justice que vous et vos amis me rendront. 1773.

La littérature eft devenue un bois de voleurs ; cela eft digne du fiècle. Soutenez ce malheureux fiècle tant que vous pourrez , et aimez-moi.

Raton.

L E T T R E X C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

4 de février.

RATON BELLEGUIER, eft un faint homme de chat , et le premier chat du monde pour tirer les marons du feu fans fe brûler trop les pattes. Ces marons ont été reçus , et *Bertrand* les a distribués à tous les *Bertrands* fes confrères, dignes de les manger. Tous pensent unanimement que *Raton* a rendu un précieux service à la cause commune des *Bertrands* et des *Ratons* : mais que *Raton* n'a rien à craindre pour ses pattes , et qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans la petite espièglerie qu'il vient de faire. Les pauvres rats d'église pourront être un peu mécontents , mais cette fois-ci , ils n'oseront pas trop sortir de leurs trous ; il n'y aurait que des coups à gagner pour eux.

1773. Pour remercier *Raton* de ses bons marons, *Bertrand* ne lui renvoie que des marons d'Inde. Il est impatient de savoir comment *Catau* aura trouvé le dernier maron du 31 décembre. *Raton* devrait bien écrire à *Catau* que ce maron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que si elle y fesait honneur, tous les *Ratons* et les *Bertrands* feraient pour elle des tours et des gambades. *Bertrand* et ses confrères embrassent et remercient *Raton Belleguier* de tout leur cœur.

N. B. *Bertrand* répète à *Raton* que le secret sur les marons d'Inde est nécessaire jusqu'à ce que l'on sache comment les marons d'Inde du 31 décembre auront été accueillis par *Catau*. Il le prévient aussi que personne, excepté *Raton Belleguier*, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie *Raton* de la garder pour lui seul, mais tout seul.

L E T T R E X C V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

9 de février.

*B*ERTRAND a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marons que *Raton* a si délicatement tirés. Tous les *Bertrands* les croquent avec délices, et répètent en les croquant : DIEU bénisse *Raton* et ses pattes ! Les marmitons qui avaient enterré les marons, afin de les garder pour eux, voudraient bien étrangler *Raton* ; mais *Raton* a tiré les marons si proprement, que les maîtres de la maison

maison disent que *Raton* a bien fait, et se moquent des marmitons, qui en feront pour leurs marons et leurs juremens. 1773.

Il est venu à *Bertrand* une idée qu'il croit excellente, et qu'il soumet aux pattes de *Raton*. *Bertrand* a rêvé que je ne fais quelle académie ou université huguenotte du Nord, a proposé pour sujet d'un prix de philosophie, *non minus DEO quam regibus insensa est ista quæ vocatur hodiè theologia*. D'après ce programme, voici le nouveau thème que *Raton* pourrait essayer, et que *Bertrand* lui propose en toute humilité.

Première partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui théologie, est ennemie des rois. *Raton* le prouvera, *sans se répéter*, en rappelant les histoires de *Grégoire VII*, d'*Alexandre III*, d'*Innocent IV*, de *Jean XXII* et compagnie. Cet article fera un excellent supplément au premier thème de *Raton*, qui n'a parlé des théologiens, dans sa diatribe, que comme assassins des rois, et qui les présenterait à présent comme voulant les priver de leurs couronnes.

Seconde partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui théologie, est ennemie de DIEU, parce qu'elle en fait un être absurde, atroce, ridicule et odieux. Oh! le beau champ pour *Raton* que cette seconde partie, et les bons marons à tirer et à croquer!

Il ne faudrait pas oublier, si cela se pouvait faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou postscript intéressant, sur le danger qu'il y a pour les Etats et les rois de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps distingué, et qui ait le privilège de s'assembler régulièrement. Il

— 1773. faudrait faire sentir que la nation française est la seule qui ait permis cet abus; qu'en Espagne, où les évêques sont plus riches qu'en France, ils n'ont aucune influence sur les affaires publiques, parce qu'ils ne font point corps et n'ont point d'assemblées; et qu'il en est de même dans les autres Etats de l'Europe, excepté chez les Velches.

Allons, courage, mon cher *Raton*; je ne fais si le cœur vous en dit comme à *Bertrand*; mais ce gourmand de *Bertrand* sent déjà de loin l'odeur des marons qui cuisent, comme M. *Guillaume* sent qu'on apprête l'oie que *Patelin* lui a promise.

Cependant, tout en croquant les marons déjà tirés, et tout en encourageant *Raton* à en tirer d'autres, *Bertrand* serait presque tenté de le gronder, de ce qu'il fait patte de velours au détestable marmiton *Alcibiade*, le vil et l'implacable ennemi des marons, des *Bertrands*, des *Ratons* et du *Raton* même qui ne devrait lui présenter la patte que pour l'égratigner. Il est vrai que le marmiton *Alcibiade* a plus la rage que le pouvoir de nuire, grâce au profond mépris dont il est couvert parmi les marmitons même; mais c'est une raison de plus pour que *Raton* ne lui laisse pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, *Raton* sert si bien les *Bertrands*, qu'il faut bien lui pardonner quelques complaisances pour les marmitons; mais les *Bertrands* se croient obligés d'avertir *Raton* que ces complaisances sont en pure perte pour lui, et pour la cause commune. Sur ce, *Bertrand* embrasse et remercie *Raton* de tout son cœur.

LETTRE XCVII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 février.

Monsieur *Bertrand* dans un très-éloquent discours parle de sa tombe ; c'est de trop bonne heure ; il m'a volé mon sujet , car je suis attaqué actuellement d'une strangurie violente , qui pourrait bien mettre fin à tous mes tours de chat , tandis que vous ferez encore long-tems vos très-beaux tours de finge.

On nous annonce que *Fréron* vient de mourir. C'est une terrible perte pour les belles lettres et pour la probité. On dit que tous les écrivains des charniers , et *Clément* à la tête , se disputent cette belle place. Elle n'en était point une , elle l'est devenue. La méchanceté l'a rendue très-lucrative. J'imagine qu'il ne serait pas mal qu'on prévînt M. le chancelier : il ne voudra pas déshonorer à ce point la littérature. Je n'ose lui en écrire , parce que je l'ai déjà importuné au sujet de cette infame édition du libraire *Valade*. Les gens en place n'aiment pas qu'on les fatigue. L'étoile du nord n'est pas de ce caractère ; vous demandez si bien et si noblement , que probablement vous ne ferez pas refusé deux fois.

Vous croyez bien que j'ai vanté à cette étoile la noblesse de votre ame et de votre procédé : j'avais bien beau jeu ; et vous savez bien encore qu'elle n'a

— pas besoin qu'on lui fasse sentir tout ce qu'il y a de
1773. grand dans une telle démarche.

Raton a un extrême besoin de savoir si *Bertrand* a reçu trois petits sacs de marons, l'un venant de la cuisine de *Marin*, l'autre des officiers de M. d'Ogny, et le troisième de la buvette de monsieur le procureur-général. On en fait cuire de nouveaux sous la braise.

Je vous avais demandé si on pourrait avoir une adresse sûre pour M. de *Condorcet*, cela était nécessaire, mais ce qui est beaucoup plus nécessaire encore c'est que ce pauvre *Raton* ne soit pas nommé. Vous ne sauriez croire à quel point ses pattes sentent le brûlé. Il est bien triste que ces deux bonnes gens ne puissent se trouver ensemble, et rire à leur aise du genre humain.

Raton.

L E T T R E X C V I I I.

1773.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de février.

RATON a donné tout ce qu'il avait de marons, et on n'en fera plus rôtir que dans une assez grande poêle, où l'on fait cuire, dit-on, des choses de plus haut goût; mais *Raton* n'a pas à présent envie de rire. Il est attaqué depuis quinze jours d'une frangurie avec la fièvre, et tous les ornemens possibles qui décorent les gens dans cet état. Il est très-affligé de l'aventure de la lettre lue si indiscretement devant mademoiselle *Raucourt*. Il faut rendre justice. Celui à qui cette malheureuse lettre était écrite, la donnait à lire, ne se souvenant plus de ce qu'elle contenait. Quand on fut à cet article fatal du pucelage, il voulut faire arrêter; mais il n'en était plus temps. Il me le manda lui-même avec candeur. Je lui ai fourni un moyen de réparer sa faute: je ne sais si la multitude de ses occupations et de ses voyages lui en aura laissé le temps.

Je suis bien embarrassé; c'est une chose respectable qu'un attachement de plus de cinquante années, qui n'a jamais été refroidi un moment. Je lui dédiais même la véritable tragédie des Lois de Minos. Il était fait, sans doute, pour être le soutien des lettres; son nom seul, et sa qualité de doyen de l'académie semblaient l'y engager. Que voulez-vous? il faut prendre

— ses amis avec leurs défauts. Ce n'est pas ainsi que je
1773. vous aime.

Bonsoir ; je crois, Dieu me pardonne , que je me
meurs véritablement. Je n'ai pas la force de répondre
à M. de *Condorcet* , mais je suis enchanté d'une lettre
charmante qu'il m'a écrite.

Raton couché dans son trou.

L E T T R E X C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 27 de février.

*B*ERTRAND a reçu tous les sacs de marons que
Raton lui a envoyés ; mais quelque plaisir qu'il ait eu
à les manger , il n'a guère en ce moment plus d'envie
de rire que *Raton*. Cette strangurie maudite l'alarme
et l'inquiète , et elle alarme avec lui tous les *Bertrands*
qui aimeraient bien mieux que *Raton* pîsât , que de
croquer tous les marons du monde. Ils ont beau
bénir la patte de *Raton* , ils ne tiennent rien , si pen-
dant ce temps *Raton* maudit sa vessie. Ils exhortent ,
ils prient , ils conjurent *Raton* de ne plus songer qu'à
pîsser , et de laisser là les marons dont l'odeur pour-
rait porter à sa vessie.

Bertrand ne fait pas précisément quels sont les
auteurs des *Trois siècles* ; mais il est sûr , et même
évident , en parcourant cette rapsodie , que plus d'un
polisson y a travaillé , quoi qu'en dise le polisson qui
a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure
des autres. *Bertrand* a entendu nommer *Clément* ,

Palissot, Linguet, l'abbé Bergier, Pompignan, le jésuite Grou, auteur d'une mauvaise traduction de Platon, 1773.
 auquel on ajoute beaucoup d'autres jésuites sans les nommer.

A l'égard de la lettre sur mademoiselle *Raucourt*, il s'en faut bien que l'histoire de la lecture soit telle que la vieille poupée l'a mandé *avec candeur* à *Raton*; mais tant que *Raton* ne pissera pas, *Bertrand* croirait être cruel de lui ôter sa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuse, et qu'il ne la coiffe à sa fantaisie. C'est sans doute par un juste jugement de DIEU, que le libraire ou voleur *Valade* a imprimé ces Lois de Minos, pour empêcher qu'elles ne fussent dédiées à la vieille poupée de *Raton*, dont il écrivait, il n'y a pas longtemps, qu'elle avait passé sa vie à lui faire des niches et des caresses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*Histoire de l'académie* ne fera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y sera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura consolé un moment de toutes les infamies qui avilissent la littérature; ce sont les éloges des anciens académiciens, par M. de *Condorcet*. Quelqu'un me demandait l'autre jour ce que je pensais de cet ouvrage; je répondis en écrivant sur le frontispice, *justice, justesse, savoir, clarté, précision, goût, élégance et noblesse*. *Bertrand* se flatte que *Raton* aura été de son avis; et sur ce, il embrasse tendrement *Raton*, et le conjure de pisser et de ne faire autre chose.

On assure que *Pompignan* est auteur, dans les *Trois siècles*, de l'article de *Raton*, que *Bertrand* n'a point lu, et, ce qui est plus plaisant, de son propre article à

— 1773. lui *Pompignan*. *Savatier* l'avait fait , et l'avait montré à *Simon le Franc*. *Simon le Franc* n'a pas été content , et a pris le parti de s'en charger.

L E T T R E C.

D E M. D E V O L T A I R E.

1 de mars.

J'AI lu en mourant le petit livre de M. de *Condorcet* ; cela est aussi bon en son genre que les éloges de *Fontenelle* ; il y a une philosophie plus noble et plus modeste , quoique hardie. M. de *Condorcet* est bien digne d'être votre ami. Le siècle avait besoin de vous deux.

Je vous supplie de vous efforcer de lire ma réponse à l'avocat *Lacroix* , dans l'affaire de M. de *Morangiés*. Je m'en trouve , par une fatalité singulière , partie au procès. Décidez si je me suis défendu en honnête homme et en homme modéré.

Je serai mort ou guéri quand les Lois de *Minos* paraîtront. J'ose croire que vous ne ferez pas mécontent de l'épître dédicatoire et du tour que j'ai pris.

Vous verrez que *Raton* y ronge quelques mailles pour *Bertrand*.

Soyez surtout bien sûr que *Raton* mourra digne de vous.

LETTRE CI.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de mars.

MON très-aimable *Bertrand*, votre lettre a bien attendri mon vieux cœur, qui pour être vieux n'en est pas plus dur. Je ne fais pas bien positivement si je suis encore en vie, mais en cas que j'existe, c'est pour vous aimer.

Le gros *Gabriel Cramer*, pendant ma maladie, a imprimé un petit recueil dans lequel vous trouverez d'abord les Lois de Minos, précédées d'une épître dédicatoire; et si la page 8 de cette épître dédicatoire ne vous plaît pas, je ferai bien attrapé.

Je fais d'ailleurs que *Raton* aime *Bertrand* depuis trente ans, et que *Bertrand* pardonnera à une liaison de plus de cinquante.

Après la pièce sont des notes que probablement on ne réimprimera pas dans Paris, tant elles contiennent de vérités. Vous trouverez dans ce recueil la seule bonne édition de l'épître à *Horace*, le discours de l'avocat *Belleguier*, des réflexions sur le panégyrique de *S^t Louis*, prononcé par l'abbé *Mauri*, lesquelles ne sont pas à l'avantage des croisades.

Le Philosophe par *du Marfais*, qui n'a jamais été imprimé jusqu'à présent, se trouve dans ce recueil.

Il ya deux lettres très-importantes de l'impératrice de Russie, sur les deux puissances.

Le principal ornement de cette collection est

— 1773. votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. On y a fourré aussi la lettre du roi de Prusse, dont l'original est conservé dans les archives de l'académie, et dont *Cramer* prétend qu'on a trouvé une copie dans les papiers de votre prédécesseur *Duclos*.

Presque toutes ces pièces sont accompagnées de remarques, dont quelques-unes sont assez curieuses.

J'oubliais de vous dire que, dans l'épître dédicatoire, M. de *la Harpe* est désigné comme le seul qui peut soutenir le théâtre français, et qui n'a éprouvé que persécutions et injustices, pour tout encouragement.

Comment m'y prendrai-je pour vous faire parvenir ce petit paquet de facéties allobroges ? elles sont de contrebande et moi aussi.

Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à cultiver mon jardin. Il faut finir comme *Candide*, j'ai assez vécu comme lui. Ma grande consolation est que vous soutenez l'honneur de nos pauvres Velches, en quoi vous ferez bien secondé par M. le marquis de *Condorcet*.

Adieu, mon philosophe très-cher, et très-nécessaire.
Adieu ; vivez long-temps.

L E T T R E C I I.

1773.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 6 d'avril.

M O N cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre à tous ceux qui en sont dignes ; ils en ont baïsé les *sacrés caractères*, et souhaitent de les *baïser long-temps* ; et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si souvent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage, que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends, avec grande impatience, le recueil dont vous me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat *Belleguier*. Je suis très-fâché que *Cramer* ait inséré dans cette collection mon dialogue de *Descartes* et de *Christine* : c'est mal connaître mes intérêts, que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue ; car je ne fais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article, dans mon *Histoire de l'académie*, où je n'aye eu occasion soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne fais si cette rapsodie paraîtra jamais ; mais, comme je suis très-résolu d'y dire la

1773.

vérité , sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues , je vous promets qu'elle ne sera pas imprimée en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié , sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout-à-fait.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serai content de la page 8 de votre épître dédicatoire des Lois de Minos. Cette page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre ; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai, *qu'à laver la tête d'un mort, ou d'un maure, on y perd sa peine*. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'académie*, qui ne vaudra pas les Lois de Minos, ne sera pas dédiée à votre *Alcibiade* ou à votre *Childebrand*, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerais, s'il vous payait ou vous obligeait ; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur *les deux puissances* ; quoiqu'à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre sur *les deux puissances*, écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore, car je suis en train de citer des maximes triviales, *tirer toute la couverture à soi*. L'intérêt de l'humanité demanderait, à la vérité, que la puissance spirituelle fût mise *nue comme la main*, mais il demanderait aussi que la puissance temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de *Catau*, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre ; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir

ce que je demande. Vous devriez bien lui représenter quel service elle rendrait à la philosophie et aux lettres, en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui se passe dans le Nord? ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle? et ne trouvez-vous pas étrange que trois ou quatre êtres, au fond du Nord, décident du malheur de cinquante ou soixante millions d'hommes qui veulent bien le souffrir? Ce phénomène-là est plus difficile à expliquer que la pesanteur ou le magnétisme.

Vous avez bien raison sur le pauvre *la Harpe*. Il y a bien long-temps que je lui ai rendu justice pour la première fois, et je suis indigné comme vous des persécutions et des injustices qu'il éprouve; mais la littérature est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été. Je ne saurais y penser sans fiel, et presque sans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me restera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc long-temps, et aimez-moi comme je vous aime.

Bertrand.

1773.

L E T T R E C I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

11 d'avril.

J'AI bien des choses à vous dire, mon cher et vrai philosophe. Je commencerai par les deux puissances. Figurez-vous que les évêques russes ne les connaissent pas, et qu'ils regardent cette opinion comme la plus grande des hérésies, tandis que, chez vous autres, la couronne elle-même reconnaît les deux puissances. A l'égard de la puissance de *Catherine*, je crois qu'elle boude *Bertrand* et *Raton*, car elle ne répond ni à l'un ni à l'autre sur la belle proposition qu'on lui avait faite d'exercer sa puissance bienfaisante. Il faut qu'elle nous ait pris tous deux pour deux velches.

Je viens à votre grand grief. Vous ne connaissez pas ma situation. Vous ne savez pas que de bonnes ames, dans le goût de *Clément* et de *Savatier*, ont fait imprimer, sous mon nom, deux gros diables de volumes farcis de toutes les impiétés et de toutes les horreurs possibles; que la chose peut aller très-loin, et qu'à mon âge il est dur d'être obligé de se justifier. Les scélérats ont mêlé leurs propres ordures à des choses indifférentes qui sont en effet de moi; et, par ce mélange assez adroit, ils font croire que tout m'appartient. Cette nouvelle façon de nuire est mise à la mode depuis quelques années par la canaille de la littérature. C'est un brigandage affreux, c'est le comble de l'opprobre. Ces malheureux-là trouvent

de la protection ; il faut bien que j'en cherche aussi. —
 Nommez-moi quelque autre qui puisse me défendre 1773.
 auprès du roi dans de pareilles circonstances ; et si
 je veux faire représenter les Lois de Minos , à qui
 m'adresserai-je ? Je me flatte que quand vous aurez
 bien pesé les termes , vous serez content.

Il est bien plus difficile que vous ne le pensez ,
 de faire venir aujourd'hui par la poste des livres
 reliés. J'ai grand'peur que mon premier paquet ne
 soit actuellement entre les mains du syndic des
 libraires , et de quelque exempt. On ne peut plus
 ouvrir son cœur à ses amis qu'en tremblant. Les
 consolations de l'absence nous sont ôtées ; on empoi-
 sonne tout ; mais , malgré cette triste situation , je vois
 qu'on est beaucoup plus malheureux en Pologne que
 chez vous. Pour moi , tout ce que je demande , c'est
 qu'on me laisse finir ma pauvre carrière sur les bords
 de mon lac , au pied du mont Jura. Ma véritable
 affliction est d'être loin de vous. Je vous embrasse
 bien tendrement , mon cher ami ; ma santé est encore
 bien chancelante.

1773.

L E T T R E C I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 d'avril.

IL faut, mon cher et grand philosophe, que je vous fasse part d'une petite anecdote. Voici ce que la personne très-singulière me mande : *J'ai reçu de lui une seconde et troisième lettre sur le même sujet ; l'éloquence n'y est pas épargnée : mais que ne plaide-t-il aussi pour les Turcs et pour les Polonais ? ... Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris, mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté ? ... J'ai envie de répondre que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles manières dans mes provinces.*

Je vous prie de me mander si on vous a écrit en effet sur ce ton. Je suis persuadé que, dans toute autre circonstance, on aurait fait ce que vous avez voulu. Votre projet était admirable ; il vous aurait fait un honneur infini, à vous et à la sainte philosophie. Vous voyez bien que ce n'est pas vous qu'on refuse, et que ce n'est pas aux philosophes qu'on s'en prend ; au contraire, ce sont les ennemis de la philosophie que l'on veut punir de leurs manœuvres. J'avais eu la même idée que vous, il y a long-temps. Je consultai des gens au fait, qui craignirent même de me répondre. Je craindrais aussi de vous écrire, si la pureté de vos intentions et des miennes ne me rassurait contre le danger que courent aujourd'hui toutes les lettres. On ne verra jamais dans notre commerce que l'amour du bien public, et des sentimens
qui

qui doivent plaire à tous les honnêtes gens. Ce sont-là les vrais marons de *Bertrand* et de *Raton*.

1773.

Je vous ai mandé, mon cher et respectable ami, qu'il était très-difficile actuellement de vous faire parvenir le petit recueil où se trouve le très-ingénieux dialogue de *Christine* et de *Descartes*. On y a mis des lettres de la personne qui veut qu'on enseigne les belles manières chez elle. Ces lettres ont alarmé des gens qui ont de fort mauvaises manières. Je trouverai pourtant un moyen de vous faire parvenir ce petit proselit; mais songez que j'ai l'honneur de l'être moi-même, et de plus très-malade, très-embarrassé, très-persecuté, mais vous aimant de tout mon cœur, et autant que je vous révère.

L E T T R E C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 20 d'avril.

M O N cher et ancien ami, mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous, c'est au contraire parce que je l'étais trop douloureusement. Je croyais faire bien mon devoir de vous aimer; mais jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment combien vous êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à madame *Denis* pour savoir de vos nouvelles, elle ne m'en a point encore donné; mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. M

1773. le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très-faible; conservez-vous, mon cher maître; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux fots et aux fripons un meilleur tour que de vivre, et de vous bien porter. Ne m'écrivez point; quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueraient; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'académie, aux *Tartufe* et *Laurent* près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle défense de M. de *Morangiés*, et je l'ai lue avec plaisir; mais laissez là tous les *Morangiés* du monde, et portez-vous bien. Dédiez les Lois de Minos à qui vous voudrez, et portez-vous bien.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de *Condorcet*: le succès en a été unanime; il y a long-temps que le sot public n'a été si juste. L'académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire.

Adieu, mon cher et illustre ami; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien: voilà tout ce que je désire de vous. J'embrasse *Raton* de tout mon cœur.

Bertrand.

L E T T R E C V I.

1773.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 27 d'avril.

M O N cher maître, mon cher ami, je répondrai à ce que vous me mandez de *Catau* :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Je doutais fort, malgré toute l'éloquence de *Bertrand*, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui se sont allés jeter, assez mal à propos, dans sa ratière. Les circonstances ne permettent peut-être pas que *Catau* leur donne la clef des champs, et *Bertrand*, tout philosophe qu'il est, est en même temps raisonnable; mais *Bertrand* pouvait au moins, et devait même s'attendre à une réponse honnête et raisonnable, et non au persiflage que vous lui transcrivez. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà sur les *Catau* et compagnie. Je ne fais de qui la philosophie a le plus à se plaindre en ce moment, ou de ses vils ennemis, ou de ses soi-disant protecteurs. Je fais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour sa devise, *ne t'attends qu'à toi seule*; bien entendu que ceux qui la persiflent n'attendront non plus d'elle que la justice et la vérité. Quoi qu'il en soit, je désirerais au moins de la personne que vous appelez *singulière*, et qui pourrait mériter un plus beau nom si elle le voulait, une réponse *quelconque*,

1773. honnête ou non, philosophique ou *impériale*, grave si elle le veut, ou plaisante si elle le peut ; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de *Tacite*, *per amicos oppressi*, qui me paraissent si bien convenir aux malheureux philosophes.

Quant à *Childebrand*, je souhaite qu'il vous soit utile, et à cette condition je vous pardonnerais de l'amadouer, je vous y exhorterais même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Mais j'ai peur que vous n'en soyez pour vos caresses, et que *Childebrand* ne se moque de vous. Il est trop vil pour oser élever sa voix, dans le pays du mensonge, en faveur du génie calomnié et persécuté.

Quoi qu'il en soit, mon cher ami, *ô et præsidium et dulce decus meum*, j'attends avec impatience le recueil pros crit que vous m'annoncez du bel esprit genevois ; j'y verrai la lettre sur les deux puissances, et je souhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puissance temporelle n'a rien à se reprocher. *Ainsi soit-il !* Mais ce que je désire bien davantage, c'est de vous savoir en meilleure santé, et de pouvoir dire aux ennemis de la philosophie qui me demanderont de vos nouvelles, *il se porte trop bien pour vous*. Adieu, mon cher maître ; conservez-vous et aimez-moi comme je vous aime.

L E T T R E C V I I.

1773.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de mai.

M O N très-cher et très-intrépide philosophe, Dieu veuille que cette fois-ci ma petite offrande arrive à votre autel. Il y a trois volumes de rapsodies, l'un pour vous, l'autre pour M. le marquis de *Condorcet*, et un troisième dans lequel M. de *la Harpe* est intéressé à la page 10.

Ce qu'il y a de meilleur assurément dans ce recueil que le gros *Cramer* s'est avisé de faire pendant ma maladie, est un certain dialogue entre l'illustre fou de la matière subtile, et la cruelle folle qui assassina *Monadelschi*.

Que vous dirai-je sur une personne plus illustre et qui n'est point folle ? elle garde sans doute ses reclus dans un pays qui fut grec autrefois, pour en faire un beau présent aux Velches, quand elle se fera recommandée avec eux. Elle a pensé, sans doute, que vous aviez pénétré ce dessein ; et je la crois très-embarrassée à vous faire réponse, d'autant plus que vous êtes à Paris, et que toutes les lettres sont ouvertes.

Vous êtes trop juste pour être mécontent des conseils honnêtes que je donne vers la page 8. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir dans quel esprit on fit les Lois de Minos, qui n'ont pas, en vérité, coûté plus de huit jours pour le travail, dans le temps qu'on proscrivait les Druides. Le détestable *Valade*

1773.

par sa friponnerie, et un autre homme par ses vers encore plus détestables, ont empêché la promulgation de ces Lois sur le théâtre. On est exposé à mille contre-temps quand on est loin de Paris. Je n'avais pas besoin de ces nouvelles anicroches pour être fâché de mourir sans vous embrasser. La vie est pleine de misères, on le fait bien; mais peu de gens savent qu'une des plus grandes est de mourir loin de ses amis. Je ne reçois aucune des visites qu'on me fait, mais j'aurais voulu vous en faire une. Je suis réduit à vous embrasser de loin, et c'est avec tous les sentimens que je vous ai voués.

L E T T R E C V I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 13 de mai, je ne voudrais pas dater du 14.

JE me hâte, mon cher et illustre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable. M. le duc d'*Albe*, un des plus grands seigneurs d'Espagne, homme de beaucoup d'esprit, et le même qui a été ambassadeur en France, sous le nom de duc d'*Huescar*, vient de m'envoyer vingt louis pour votre statue. La lettre qu'il m'écrivit à ce sujet est pleine des choses les plus honnêtes pour vous. *Condamné*, me dit-il, à cultiver en secret ma raison, je saisirai avec transport cette occasion de donner un témoignage public de ma gratitude et de mon admiration au grand-homme qui le premier m'en a montré le chemin.

M. le chevalier de *Magallon*, qui est ici chargé des affaires d'Espagne, m'a mandé, en m'envoyant la souscription de M. le duc d'*Albe*, que cet amateur éclairé des lettres et de la philosophie me priait d'être auprès de vous l'interprète de tous ses sentimens. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remerciement à M. le duc d'*Albe*, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponse, d'une traduction espagnole de *Salluste*, faite par l'infant don *Gabriel*, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui est, à ce que disent les Espagnols, très-bien écrite. On dit ce jeune prince fort instruit et passionné pour les lettres. Elles ont grand besoin de trouver quelques princes qui les aiment ; il s'en faut bien que tous pensent ainsi.

Votre *Childebrand* (car je ne puis me résoudre à lui donner un autre nom) n'en agit pas à votre égard comme M. le duc d'*Albe*, qui aurait mieux mérité que lui la dédicace des Lois de Minos. Il a demandé à *le Kain* (le fait n'est que trop vrai, et M. d'*Argental* pourra vous l'assurer, si vous en doutez) une liste de douze tragédies, pour être jouées aux fêtes de la cour et à Fontainebleau. *Le Kain* lui a porté cette liste, dans laquelle il avait mis, comme de raison, quatre ou cinq de vos pièces, entre autres Rome sauvée et Oreste. *Childebrand* les a effacées toutes, à l'exception de l'Orphelin de la Chine, qu'il a eu la bonté de conserver : mais devinez ce qu'il a mis à la place de Rome sauvée et d'Oreste ; Catilina et Electre de *Crébillon*. Je vous laisse, mon cher maître, faire vos réflexions sur ce sujet, et je vous invite à dédier à cet amateur des lettres votre première tragédie.

1773. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remerciemens du zèle qu'il témoigne pour vous servir.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous foyez dupe à ce point, et que vous le foyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui à la cour, vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance, si vous pouviez voir à quel point il est méprisé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience, et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux ; car *interest cognosci malos*. Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il était si facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfaisante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée : *Tu quoque, Brute !* Adieu, mon cher maître ; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale et nos ama.*

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mai.

S'IL est coupable de la petite infamie dont vous me parlez, j'avoue que je suis une grande dupe; mais, vous qui parlez, vous l'auriez été tout comme moi. Si vous saviez tout ce qui s'est passé, vous seriez bien étonné. Un jeune homme n'a jamais été trahi plus indignement par sa maîtresse. On dit que c'est l'usage du pays. Comme il y a environ trente ans que j'y ai renoncé, il m'est pardonnable d'en avoir oublié la langue. Je devais me souvenir que, dans ce jargon, *je vous aime*, signifiait *je vous hais*, et que, *je vous servirai*, voulait dire positivement *je vous perdrai*.

Il se peut encore que l'on ait été choqué des conseils qui, au fond, ne sont que des reproches.

Il se peut aussi qu'un certain histrion ait fait ce qu'on impute à un autre, car il y a bien des histrions. Quand on est à cent lieues de Paris, il est difficile de prévoir et de parer les effets des petites cabales, des petites intrigues, des petites méchancetés qu'on y ourdit sans cesse pour s'amuser.

Le seul fruit que je tirerai de ma duperie sera de n'avoir plus aucune espérance; mais on dit que c'est le sort des damnés.

Il faut, mon cher philosophe, que je me sois trompé en tout; car j'ai cru que ces conseils, assez délicatement apprêtés, auraient dû vous plaire, attendu

1773. qu'un conseil qui n'a pas été suivi est un reproche, et que c'était au fond lui dire à lui-même ce que vous dites de lui.

Je dois vous faire à vous-même un reproche que vous méritez, c'est que vous traitez de déserteur le martyr de la philosophie. *Bertrand* doit employer *Raton*, mais il ne faut pas qu'il lui morde les doigts.

Au bout du compte, je suis sensible, et je vous avouerai que la perfidie dont vous m'instruisez m'afflige beaucoup, parce qu'elle tient à des choses que je suis obligé de taire, et qui pèsent sur le cœur.

Je m'aperçois que ma lettre est une énigme ; mais vous en déchiffrez la plus grande partie. Soyez bien sûr que le mot de l'énigme est mon sincère attachement pour vous, et mon dégoût pour tout ce qui n'est que vanité, faux air, affectation de protéger, plaisir secret d'humilier et de nuire, orgueil et mauvaise foi. Je vois qu'actuellement nous ne devons être contents ni des Esclavons ni des Velches, et qu'il faut se rejeter du côté des Ibères. J'écrirai donc en Ibérie ; mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'arranger pour l'autre monde, et de ne pas laisser périr ma colonie, quand il faudra la quitter.

Jugez de toutes mes tribulations par celle que je vais vous confier, qui est assurément la plus petite de toutes.

Ma colonie avait fourni des montres garnies de diamans pour le mariage de monsieur le dauphin ; elles n'ont point été payées, et cela retombe sur moi. Il me paraît qu'en Espagne on est plus généreux. Ce que j'éprouve des beaux messieurs de Paris, en ce genre, est inconcevable. Ces beaux messieurs ont bien

raison de détester la philosophie qui les condamne
et qui les méprise. 1773.

Adieu; je ne vous dis pas la vingtième partie des choses que je voudrais vous dire; mais, encore une fois, que *Bertrand* ne gronde point *Raton*; que *Bertrand* au contraire encourage *Raton* à s'endurcir les pattes sur la cendre chaude; que plusieurs *Bertrands* et plusieurs *Ratons* fassent un petit bataillon carré, bien ferré et bien uni.

L E T T R E C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 20 de mai.

C E que vous m'avez mandé, mon cher ami, est très-vrai, et beaucoup plus fort qu'on ne vous l'avait dit. Ces conseils et ces souhaits ont été regardés comme une injure. Il vaudrait beaucoup mieux se corriger que de se fâcher. Il arrive fort souvent que ce qui devrait faire du bien ne produit que du mal. Que vous dirai-je, mon cher philosophe?

Monfieur l'abbé et monfieur fon valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement les lettres et son jardin, et surtout l'amitié d'un cœur auffi bon que le vôtre, et d'un esprit auffi éclairé.

Je ris des folies des hommes et des miennes.

1773.

A propos de folies , on m'a mandé que la moitié de Paris croyait fermement que , ouï le rapport de M. de *Lalande* , une comète passerait aujourd'hui , 20 de mai , au bord de notre globule , et le mettrait en miettes. Il y a bien long - temps que les hommes font ce qu'ils peuvent pour le détruire , et ils n'ont pu en venir à bout. Je vous avoue que je soupçonne un peu de ridicule dans l'idée de *Newton* , que la comète de 1680 avait acquis , en passant à un demi-diamètre du soleil , un embrasement deux mille fois plus fort que celui du fer ardent.

Il me semble d'ailleurs que messieurs de Paris jugent de toutes choses comme de la prétendue comète que M. de *Lalande* n'a point annoncée.

Je vous prie , quand vous le verrez , de lui faire mes très-sincères complimens sur le gain de son procès contre l'ami *Cogé*. Ce *Cogé* n'a pas fait grand bien , à ce que je vois , au *pecus* de l'université.

Je suis toujours bien malade : j'égaie mes maux par les sottises du genre-humain. Je vous aime et vous révère.

Mon cher ami , mon cher philosophe , vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté ; mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connaissez aussi celui de son maître ; donc il faut cultiver son jardin et se taire.

LETTRE CXI.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de juin.

JE suis tenté, mon très-cher philosophe, de croire, avec messieurs de l'antiquité, qu'il y a des jours, des mois et des années malheureux. Mon étoile est en effet très-désastreuse cette année. Je ne fais pas ce que sont devenus les quatre exemplaires que je vous annonçais ; mais j'ai reçu un ordre, en forme de conseil, de ne plus en envoyer par la voie que j'avais choisie, et qui seule me restait.

Mon étoile s'est encore chargée de la singulière ingratitude d'un homme de qui je devais attendre de bons offices ; il m'avait tout promis, et vous savez ce qu'il m'a tenu. Vous ne savez pas tout, je ne puis dire tout. Mon étoile est devenue une comète qui annonce un peu ma destruction. S'il est vrai qu'une comète puisse incendier la terre, je serai sûrement un des premiers brûlés.

Le maraud qui s'est avisé de vous écrire, est un fripon de normand, formé autrefois par l'abbé *Desfontaines*, autre normand. Je ne fais qui des deux était le plus impudent, je crois pourtant que c'était l'abbé *Desfontaines*, parce qu'il était prêtre. J'ai eu la bêtise de lui faire des aumônes très-considérables, dont j'ai même les reçus. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à *Nonotte*, qui voulait me vendre son

1773. libelle deux mille écus. Voilà comme la basse littérature est faite. Le malheureux dont vous me parlez vend du baume dans les pays étrangers , et m'arrache de l'argent par toutes sortes de moyens.

Pour les vendeurs ou vendeuses d'orviétan , qui tantôt vous préviennent , et tantôt font les difficiles , il est bien clair qu'ils ne valent pas mieux que nos fripons subalternes. Que faire à cela ? encore une fois , se cacher dans un antre , et cultiver les laitues qui croissent dans son hermitage. Tous ces fléaux du genre-humain mourront comme nous ; c'est une petite consolation.

Je n'aime point du tout *Ovide de Ponto* , mais j'estime assez *Chéréas*. J'estime encore plus ceux qui daignent instruire les hommes et leur plaire ; c'est votre lot. Celui de *Raton* est d'aimer *Bertrand* de tout son cœur.

L E T T R E C X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 de juin.

IL me mande , mon cher ami , que c'est un malentendu et un mensonge infame , débité par un histrion. Il y a d'ailleurs , dans cette affaire , de petits secrets très-intéressans pour ce pauvre vieillard qui vous aime de tout son cœur.

Je vous ai déjà dit que je devais me taire , et je me tais.

La grande femme est très-irritée contre certains prisonniers qui ont dit d'elle des choses affreuses. 1773.
Ils sont courageux , mais ils ne sont pas discrets. Voilà tout ce qu'elle me fait entendre sur cette affaire qui aurait fait un honneur infini à la philosophie et à vous.

Le jugement de ce pauvre *Morangiès* me paraît une de ces contradictions dont le monde est plein. S'il n'était pas suborneur de témoins , pourquoi le mettre en prison ? Si les juges sont assez romanesques pour croire qu'il a reçu les cent mille écus , pourquoi ne l'ont-ils pas condamné comme calomniateur , et comme ayant voulu faire pendre ceux dont il a volé l'argent ? Le feu et l'eau , dont les comètes nous menacent , ne sont pas plus contradictoires.

Encore une fois , il faut cultiver son jardin. Ce monde est un chaos d'absurdités et d'horreurs , j'en ai des preuves. Je tâche au moins de ne me point contredire dans ma manière de penser. Soyez sûr que je ne me contredirai jamais dans ma tendre amitié pour vous , et dans ma vénération pour vos grands talens et pour votre caractère ferme et inébranlable.

Mes complimens , je vous en prie , à ceux qui se souviennent de moi dans l'académie. J'espère trouver un moyen d'envoyer des Crétois.

1773.

L E T T R E C X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

x6 de juin.

MAIS pourtant, mon cher philosophe, vous m'avouerez que je dois être un peu embarrassé, et que vous ne devez point l'être du tout. Vous conviendrez que je suis dans une position gênante. Je cultive mon jardin, mais le fils de mon maître maçon, devenu évêque, a voulu m'en chasser. *Jean-Jacques*, décrété de prise de corps, est tranquille à Paris, en qualité de charlatan étranger, et moi je suis dans le pays où il devrait être. Quatre ou cinq abbés m'ont maudit dans leurs livres, pour avoir des bénéfices; et ces malédictions, portées aux oreilles de l'arrière petit-fils d'*Henri IV*, ont été un peu funestes au chantre d'*Henri IV*. Mes pensions, qu'on ne me paye point, et dont je ne me soucie guère, en font une preuve. J'abrège la kyrielle, pour ne vous pas ennuyer.

Je supporte assez gaiement toutes ces tribulations attachées à mon métier; mais je vous avoue qu'il faudrait plus de force que je n'en ai pour être insensible à la trahison d'une amitié de plus de cinquante années, dans le temps même qu'on me témoignait la confiance la plus intime. On nie fortement cette trahison. Je n'ai point le mot de cette énigme. Puis-je faire autre chose que de mettre toutes mes angoisses aux pieds de mon crucifix?

On

On dit qu'il y a dans l'Inde une caste toujours persécutée par les autres ; c'est apparemment la caste des philosophes. 1773.

Vous avez sans doute le livre posthume d'*Helvétius*, que M. le prince *Gallitzin* vient de faire imprimer en Hollande. Cela ressemble un peu au *Testament* de *Jean Meslier*, qui débute par dire naïvement qu'il n'a voulu être brûlé qu'après sa mort. Ce livre m'a paru du fatras, et j'en suis bien fâché. Il faut faire de grands efforts pour le lire, mais il y a de beaux éclairs.

Que vous dirai-je ? cela m'a semblé audacieux, curieux en certains endroits, et en général ennuyeux. Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie. Si les gens en place ont le temps et la patience de lire cet ouvrage, ils ne nous pardonneront jamais. Nous sommes comme les apôtres, suivis par le petit nombre, et persécutés par le grand. Vous voyez qu'on arrive au même but par des chemins contraires.

Bonsoir, mon cher ami ; soutez *puffillum gregem*. Je ne suis plus de ce monde ; je m'en vas, ou je m'en vais. Restez long-temps pour instruire ceux qui en sont dignes, et pour faire rougir tant de fripons persécuteurs de la vérité, à laquelle ils rendent hommage au fond de leur cœur.

A propos, *Helvétius* cite un nommé *Robinet* comme auteur du *Système de la nature*, page 161 ; du moins il attribue à *Robinet* des paroles qui ne se trouvent que dans ce *Système*, à l'article *Déistes*. Ce *Robinet* est encore du fatras. Je ne connais que *Spinoza* qui ait bien raisonné, mais personne ne le

1773.

peut lire. Ce n'est point par de la métaphysique qu'on détrompera les hommes ; il faut prouver la vérité par les faits. Nous avons quantité de bons livres en ce genre depuis environ trente ans : ils font nécessairement beaucoup de bien. Le progrès de la raison est rapide dans nos cantons ; mais dans votre pays, et dans l'Espagne, et dans l'Italie, les gens vous répondent : Nous avons cent mille écus de rentes et des honneurs, nous ne voulons pas les perdre pour vous faire plaisir : nous sommes de votre avis ; mais nous vous ferons brûler à la première occasion, pour vous apprendre à dire votre avis.

Adieu , encore une fois , mon cher ami.

L E T T R E C X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 de juillet.

VOICI , mon cher et grand philosophe , ma réponse à l'abbé philosophe.

N'êtes-vous pas bien content de ces petits mots d'*Helvétius* , tome I , page 107 ?

„ Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne ; celle de la religion papiste étonnera „ bien davantage la postérité.

Et page 102 : „ Pourquoi faire de DIEU un tyran „ oriental ? pourquoi mettre ainsi le nom de la „ Divinité au bas du portrait du diable ? ce sont les „ méchans qui peignent DIEU méchant. Qu'est-ce „ que leur dévotion ? un voile à leurs crimes. „

C'est dommage que ce ne soit pas un bon livre ;
 mais il y a de très-bonnes choses : c'est une arme 1773.
 qui tiendra son rang dans l'arsenal où nous avons
 déjà tant de canons qui menacent le fanatisme. Il
 est vrai que les ennemis ont aussi leurs armes : elles
 sont d'une autre espèce , elles ont tué le chevalier
 de *la Barre* , elles ont blessé à mort *Helvétius* ;
 mais le sang de nos martyrs fait des prosélytes. Le
 troupeau des sages grossit à la fourdine.

Bonsoir , mon sage ; bonsoir , mon cher *Bertrand* ;
 il ne me reste plus qu'un doigt pour tirer les marons
 du feu , mais il est à votre service.

L E T T R E C X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

14 de juillet.

JE trouve une occasion , mon cher ami , de vous
 faire parvenir , s'il est possible , trois exemplaires
 d'un petit recueil dont un de vos petits ouvrages
 fait tout l'ornement. Il me semble que nous n'en
 avons point donné à M. *Saurin* , à qui je dois cet
 hommage plus qu'à personne.

Il n'y a plus de correspondance , plus de con-
 fiance , plus de consolation ; tout est perdu ; nous
 sommes entre les mains des barbares. Je vous ai écrit
 deux lettres concernant l'œuvre posthume d'*Helvétius* ,
 imprimée par les soins du prince *Gallitzin*. Je tremble
 qu'elles ne vous soient pas parvenues. Les *curiosi*

— 1773. font en grand nombre ; ils furent les précurseurs des inquisiteurs , comme vous savez.

Catau a bien autre chose à faire qu'à nous répondre. Je me flatte pourtant que les bruits qui courent ne sont pas vrais , et qu'elle n'ira point passer le carnaval à Venise avec *Diderot*.

Il faut cultiver les lettres ou son jardin.

A propos , plus j'y pense , et plus j'ose trouver que le calcul de la densité des planètes , la comète deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge , l'élasticité d'une matière déliée qui serait la cause de la gravitation , la création expliquée en rendant l'espace solide , et le commentaire sur l'*Apocalypse* , sont à peu-près de même espèce. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Ne m'oubliez pas , je vous en prie , auprès de M. de *Condorcet* et de vos autres amis qui soutiennent tout doucement la bonne cause.

L E T T R E C X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

24 de juillet.

*R*ATON sera toujours prêt à tirer les marons du feu pour le déjeuner des *Bertrands*. *Raton* ne craint point de brûler ses pattes. Le temps approche où il n'aura bientôt ni pieds ni pattes; il faut qu'il s'en serve jusqu'au dernier moment pour l'édification du prochain. Donnez donc, mon cher ami, cette lettre à *Marmontel-Bertrand*, second du nom. Il faut absolument que j'aye la correspondance du bienheureux abbé *Sabatier*. En attendant, priez DIEU pour moi.

Le vieux Raton.

L E T T R E C X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

26 de juillet.

*L'*OEUVRE posthume de ce pauvre *Helvétius*, ou plutôt de ce riche *Helvétius*, est-elle, ou est-il parvenu jusqu'à vous, mon très-cher philosophe? *M.* le prince *Gallitzin*, qui en est l'éditeur, veut le dédier à la sublime *Catau*. Il est bon de la mettre en commerce avec les morts; car elle ne répond point

1773. aux vivans. Je m'imagine que les impératrices n'aiment pas plus les conseils que les généraux d'armée et les gouverneurs de province ne les aiment.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici.

Quoi qu'il en soit, on sera fort étonné, si on lit ce livre, de voir le papisme traité de religion abominable qui ne peut se soutenir que par des bourreaux, le despotisme traité à peu-près comme le papisme, et le tout dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre.

Je ne fais plus comment faire pour vous envoyer de ces petits recueils dont le principal mérite est dans le dialogue de *René* et de *Christine*. Les commis à la douane des pensées sont impitoyables.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de l'éloquent M. *Thomas*, que je préfère sans contredit à *Thomas* d'Aquin, et surtout à *Thomas Didyme*, comme je vous préfère à tous les charlatans qui réussissent dans les cours, et qui même réussissent pour un temps auprès d'un public ignorant et sans goût.

Adieu, mon cher philosophe; consolons-nous tous deux du siècle.

LETTRE CXVIII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'auguste.

Je crois, mon cher et illustre *Bertrand*, qu'il faudra bientôt vous pourvoir d'un autre *Raton*. Vous n'en trouverez guère dont les pattes vous soient plus dévouées et plus faites pour être conduites par votre génie.

J'ai reçu M. de *Saint-Remi* avec la cordialité d'un frère rose-croix. Il est encore chez moi. Je jouis de sa conversation, dans les intervalles de mes souffrances; quelquefois même je soupe avec lui, ou je fais semblant de souper.

Vous savez sans doute quelle foule de princes et de princesses de Savoie et de Lorraine est venue à Lausanne et à Genève, les uns pour *Tiffot*, les autres pour se promener. Les évêques, ne sachant que faire dans leurs diocèses, y viennent aussi. L'évêque de Noyon loge à Lausanne dans une maison que j'avais achetée, et que j'ai revendue; il y donne à souper aux ministres du saint évangile et aux dames. (*)

On fait actuellement à la Haie une seconde édition de l'ouvrage posthume d'*Helvétius*. Elle est dédiée à l'impératrice de toutes les Russies; cela est curieux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

(*) Voyez des vers de M. de *Voltaire* à cette occasion, dans une lettre à M. d'*Argental* du 19 de juillet 1773, tome onzième de la Correspondance générale.

1773.

L E T T R E C X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

1 d'octobre.

MON cher et grand philosophe , il faut mourir en servant la raison et la vertu , et en les vengeant des abbés *Sabatier*. Je me flatte que si ce petit ouvrage peut parvenir à l'évêque protecteur d'un *Sabatier* , il connaîtra du moins le personnage , et il est bien nécessaire que ce coquin soit connu. Faites passer , je vous prie , un exemplaire à M. *Saurin* , et mettez les autres dans d'aussi bonnes mains. Si vous jugez que le petit écrit puisse faire du bien , on vous en fera tenir dans l'occasion.

Il y a de très-honnêtes athées , d'accord ; mais un *Sabatier* , ennemi de Dieu et des hommes , ne doit point être ménagé. *Raton* tire hardiment les marons du feu en cette occasion. *Raton* recommande ses pattes à son cher et illustre *Bertrand* , qu'il aimera tendrement jusqu'au dernier moment de sa vie.

LETTRE CXX.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de novembre.

MON cher philosophe, aussi intrépide que circonspect, et qui avez grande raison d'être l'un et l'autre, voici une petite assiette de marons que *Raton* envoie à son *Bertrand*. Je les avais adressés à M. de *Condorcet*; mais je crois qu'il est toujours à la campagne, et je vous les fais parvenir en droiture. Ces marons sont comme les livres de mon libraire *Caille*, ils ne valent rien qui vaille; mais il est juste que je vous fasse lire ma satire contre M. de *Guibert*, qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie, et, ce qui n'est pas moins rare, un homme très-aimable. Je m'intéresse à son Connétable de Bourbon, d'autant plus que ce grand-homme passa par Ferney en se réfugiant chez les Espagnols. Tous les jésuites aujourd'hui, qui ne sont pas de si grands-hommes, veulent se réfugier en Silésie et dans la Prusse polonoise, chez le révérend père *Frédéric*. Riez donc, et riez bien fort.

La dédicace d'une église catholique a été faite, comme vous savez, à Berlin. Je ne fais si les foci-niens en obtiendront une.

Ne croyez-vous pas lire les *Mille et une nuits*, quand vous voyez combien de millions *Catherine II* donne aux princesses de *Darmstadt* et au comte *Panin*? où prend-elle tant d'argent, après quatre ans d'une

1773. guerre si vive et si dispendieuse , tandis que mon-
sieur l'abbé *Terrai* ne me paye pas , après dix ans
de paix , un pauvre petit argent qu'il m'avait pris
chez M. *Magon*

Mon cher philosophe, vous seriez actuellement
aussi riche que M. *Necker*, si vous aviez été en Russie.
C'était à la cour de France de récompenser digne-
ment votre noble défintéressement ; mais vous en
êtes dédommagé par les bontés de l'abbé *Sabatier* :
c'est toujours quelque chose.

Je ne fais où est *Diderot* ; il était tombé malade
à Duisbourg , en partant de la Haie pour aller chez
l'impératrice des *Mille et une nuits*.

Nous avons actuellement à Ferney l'ancien empe-
reur *Schouvalof* ; c'est un des hommes les plus polis
et les plus aimables que j'aye jamais vus. Tout ce
que je vois de russes , me persuade toujours qu'*Attila*
était un homme charmant , et que la sœur d'*Honorius*
fit très-bien de partir en poste pour aller l'épouser.
Si malheureusement elle ne s'était pas fait faire en
chemin un enfant par un de ses valets de chambre ,
nous pourrions avoir aujourd'hui de la race d'*Attila*
sur quelque trône de l'Europe , et peut-être sur la
chaire de *S^t Pierre*.

Bonsoir , mon très-cher et très-illustre *Bertrand*.

Le vieux malingre Raton.

L E T T R E C X X I.

1773.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 de décembre.

VOTRE lettre, mon cher philosophe, vaut beaucoup mieux que ma Tactique. Nous en avons bien ri, madame Denis et moi. Raton avale sans aucune répugnance la pilule que lui présente Bertrand. Ce n'est point une pilule, c'est une dragée du bon feseur; et sur le champ nous fefons venir les deux tomes, pour lire au plus vite la page 101; c'est du moins une consolation. Il y a certaines petites ingrattitudes, certains petits caprices, certaines niches qu'il faut favoir supporter en silence, surtout lorsqu'on a quatre-vingts ans; et lorsqu'on n'a pas vécu toujours tranquille, il faut tâcher au moins de mourir tranquille.

J'écris à M. de Condorcet, et je le supplie de vouloir bien m'envoyer son *Fontaine*; car en vérité je trouve qu'il est le seul qui écrive comme vous, qui employe toujours le mot propre, et qui ait toujours le style de son sujet.

Madame Necker dit qu'elle craint que le roi de Prusse ne soit mécontent de ce que je le donne au diable; et à qui donc veut-elle que je le donne? et puis, s'il vous plaît, peut-on donner quelqu'un au diable plus honnêtement?

J'ai un autre scrupule que je vous prie de me lever. Je ne fais si j'ai reçu une lettre de M. le

— chevalier de *Châtellux*, et je ne fais si je lui ai répondu.
 1773. Je n'ai pas un grand ordre dans mes paperasses. Si j'avais manqué de répondre à M. de *Châtellux*, je ferais bien fâché contre moi; c'est un des hommes que j'estime le plus. J'aime à voir un brave officier qui ne croit pas que son métier soit absolument le plus propre à faire la *félicité publique*. J'apprends que son ouvrage n'est pas aussi connu à Paris qu'il devrait l'être. Je pense en faveur la raison, c'est qu'il est au-dessus de son siècle.

A propos, je ne vous ai pas envoyé une copie correcte de ma petite *Tactique*; mais qu'importe? J'ai envie de l'envoyer à votre *Rominagrobis*, pour voir s'il se fâchera que je l'envoie où il doit aller. Il n'a rien fait de si plaisant en sa vie que de se déclarer général des jésuites. Il faudrait, pour lui répondre, que le pape se déclarât huguenot. Je ne désespère pas de voir cette facétie, et celle que vous proposez entre *Diderot* et *Catau*.

Adieu, mon très-cher secrétaire perpétuel, qui vivrez perpétuellement.

LETTRE CXXII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

VRAIMENT *Raton* s'est brûlé les pattes jusqu'aux os. L'auteur de la page 101 dit précisément les mêmes choses que moi, et il les répète encore à la page 105. Cher *Bertrand*, ayez pitié de *Raton*; vous sentez qu'il est dans une position critique. Il a tant tiré de marons du feu, que les maîtres des marons, dont il a plus d'une fois gâté le souper, ont juré de l'exterminer à la première occasion; et il n'y a point de chat que ces drôles-là ne se promettent de prendre, fût-il réfugié dans la cuisine ou dans le grenier. Il faut donc absolument que *Raton* fasse patte de velours.

Je trouve la manière dont on traite *la Harpe* bien injuste et bien dure. Il a du génie, et il est, à mon gré, le seul qui pourrait soutenir le théâtre tragique.

J'ai supplié M. le marquis de *Condorcet* de vouloir bien m'envoyer l'*Eloge de Fontaine*, en cas que ma demande ne soit pas indiscrete. M. de *Condorcet* me paraît bien au-dessus de tous ceux dont il fait l'éloge.

N'est-ce pas vous, mon illustre *Bertrand*, qui m'avez adressé M. *Delisle*, capitaine de dragons; en ce cas, il faut que je vous en remercie, car il a

— bien de l'esprit , bien du goût , et il est de plus un
1773. des meilleurs cacouacs que nous ayons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopédie* va paraître à Genève.

On y imprime in-4° un *Corneille*, avec un commentaire de *Raton*. Ce commentaire est plus ample de moitié. On se prosterne devant les belles tirades, à qui on doit d'autant plus de respect que ce sont des beautés dont on n'avait pas d'idée dans notre langue ; mais on donne des coups de griffe épouvantables à tout le reste. On ne doit de respect qu'à ce qui est beau. C'est se moquer du monde que de dire : Admirez des sottises , parce que l'auteur a fait autrefois de bonnes choses.

Je vous embrasse bien tendrement.

Miaau.

LE T T R E C X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 12 de février.

— I L y a long-temps , mon cher et illustre maître ,
1774. que je n'ai entendu parler de vous , et que , de mon côté , je ne vous ai donné signe de vie. Je veux pourtant vous dire un mot , mais un mot seulement , et ce mot est que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé ; tant mieux pour moi , et tant pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade , mais on m'a depuis rassuré. Sophonisbe n'a pas vécu aussi

long-temps que les chefs-d'œuvre de Régulus et d'Orphanis. Qu'on dise à présent que le parterre n'est pas connaisseur. A propos d'Orphanis, avez-vous lu le terrible extrait que *la Harpe* vient d'en faire dans le *Mercur*? Ce jeune homme est bien digne, par ses talens, son bon goût et son courage, de l'intérêt que vous prenez à lui; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien semée d'épines et de chausse-trapes par ses ennemis. Je suis vraiment affligé de le voir sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès du contrôleur général, qui se ferait un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme qui trouve tant de portes fermées, et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de *Sémiramis-Catau*? Il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabouts, il ne faut pas persiffler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette *Sémiramis* m'avait mandé que les prisonniers français, faits à Cracovie, étaient très-bien traités. M. de *Choisy*, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que *Sémiramis* est bien mal obéie, et *Catau* bien mal instruite. Adieu, mon cher maître; je vous aime plus que toutes les *Sémiramis*, et même que toutes les *Catau*. Dites-moi un mot de votre fanté, et songez au pauvre *la Harpe*. Mes respects à madame *Denis*.

1774.

L E T T R E C X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

25 de février.

MON très-cher philosophe, la nature donne furieusement sur les doigts, à la fin de chaque hiver, aux vieilles pattes de *Raton*. Il a reçu ces jours-ci un avertissement très-sérieux; c'est une des raisons péremptoires qui l'ont empêché de vous écrire; et, si après cette raison, il pouvait en exister encore une, la voici: M. le marquis de *Condorcet* m'avait averti qu'il ne voulait plus recevoir de lettres par les bons offices d'un homme qui était soupçonné de les ouvrir, soupçonné d'être espion, soupçonné d'être, d'être, &c. On s'est trop aperçu enfin que cette défiance de M. de *Condorcet* était très-fondée. Il n'était pas étonnant que *Raton* eût les pattes un peu brûlées, puisqu'il marchait depuis si long-temps sur des charbons ardents. Quel homme je vous avais recommandé! quel présent je vous aurais fait! j'en tremble encore... Mes lettres fort inutiles ont été lues par des personnes qui... Voilà autant de points que *Beaumarchais* en reproche à madame *Goezmann*. Toute cette algèbre vous développera l'inconnue; et cette inconnue est que nous sommes très-connus. Je n'en suis pas moins occupé de vous plaire. *Κε μετὰ τὸν μὲν θάνατον. aliquid de tuo amico videbis quod ejus memoriam menti tuæ revocabit.*

Où diable ce jeune homme, qui porte le nom de
l'instrument

l'instrument d'un roi juif, a-t-il pêché que j'étais fort gracieusement traité par milord grand trésorier ? 1774.

Tutto al contrario l'hisleria converte. Amice, je ne compte ni sur aucun fatrape, ni sur aucun monarque de l'Orient, non plus que vous ne comptez sur les puissances du Nord.

Si vous voyez M. de *Rocheport*, je vous demande en grâce de lui dire les raisons qui me forcent à ne lui point écrire. Je ne lui en suis pas moins attaché ; et je lui demande en grâce, à lui et à madame sa femme, de passer par chez nous, quand ils iront voir leur mère.

Ma consolation serait de vous revoir encore dans ma chaumière, auprès de Lyon, vous et monsieur de *Condorcet* ; mais ni vous ni lui n'avez de mère dans le Gévaudan.

La mort de ce pauvre *la Condamine*, qui croyait avoir exactement mesuré un arc du méridien, m'avertit qu'il faut que je fasse mon paquet. Je suis un peu sourd comme lui, et de plus aveugle. Les cinq sens dénichent l'un après l'autre ; et puis reste zéro.

De tous les ouvrages dont on régale le public, le seul qui m'ait plu est le quaterne de *Beaumarchais*. Quel homme ! il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchanté ; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances.

Je ne vous dis rien de votre *Childebrand*. J'espère que vous me pardonneriez d'avoir respecté un ancien attachement. Je m'enveloppe, autant que je le puis,

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. O

— du manteau de la philosophie ; mais ce manteau est
 1774. si étriqué, si percé de trous, que la bise y entre de
 tous les côtés. Adieu, mon très-cher philosophe,
 dont le manteau est d'un bien meilleur drap que le
 mien. Vivant ou mourant, *tuus sum*

Raton.

LE T T R E C X X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 26 de février.

J E viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaisir, une suite de l'*Histoire de l'Inde*, avec quelques douceurs pour *Nonotte* et confors. J'avais déjà la première partie, et je voudrais bien avoir la seconde ; je me recommande bien vivement à l'auteur.

Tandis qu'il s'égaie aux dépens des *Nonotte* et des *Patouillet*, il ne fait peut-être pas ce qui se passe au sujet de la canaille dont ils faisaient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les souverains et par le pape, cherche à se réunir, et ne désespère pas d'y réussir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, sous un autre nom ; et j'ai appris, avec douleur, que l'archevêque de Toulouse, qui, comme je le lui ai cent fois entendu dire à lui-même, n'aime ni n'estime ces marauds, et les connaît bien pour ce qu'ils sont, est à la tête de ce beau projet, parce qu'il en espère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou

l'archevêché de Paris. Heureusement le pape y est, jusqu'à présent, fort opposé, et le roi d'Espagne encore plus; et il faut espérer que le roi de France trouvera des serviteurs fidèles, qui lui feront sentir que cette vermine ne lui pardonnera jamais de l'avoir écrasée, et ne se croira pas dédommée par le consentement qu'il pourrait donner à leur nouvelle existence; et qu'ainsi il y aurait le plus grand risque pour lui à les laisser ressusciter, sous quelque forme que ce puisse être.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils soient susceptibles de bénéfices. On recevra, dans cette communauté, d'autres prêtres que les ex-jésuites, et même ces prêtres seuls auront l'administration des biens. De plus, l'étude de la théologie sera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les séminaires; mais ils serviront de pépinière pour donner des maîtres aux collèges de provinces, sans néanmoins être membres de l'université.

Vous sentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord, les bénéfices dont ils sont susceptibles, leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir évêques; nouveau moyen de pouvoir qui manquait à la société défunte. Les

— 1774. prêtres séculiers, prétendus administrateurs des biens, seront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur ; et d'ailleurs ces prêtres, choisis par l'archevêque de Paris, feront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à représenter qu'il est absurde d'interdire à une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande fera raisonnable. Ils représenteront de même qu'étant destinés à peupler les collèges de provinces, il est impossible qu'ils y fussent, en n'ayant qu'une seule maison dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs) ; et ils obtiendront de même fort aisément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il est clair que ces maraudeurs ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un souffle de vie, qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré, quand je vois la protection que le roi de Prusse accorde à cette canaille, et qui servira peut-être d'exemple à d'autres souverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre souffrir des jésuites en pays protestant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un sujet bien intéressant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les *Morangiés* et les *la Beaumelle*. Vous allez dire que je fais encore le *Bertrand*, et que j'ai toujours recours à *Raton* ; mais songez donc que *Bertrand* a les ongles coupés. Ce que je désire et que j'attends de vous, serait l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un

bon français, attaché au roi et à l'Etat. Vous pouvez répandre à pleines mains, sur ce projet, l'odieux et le ridicule dont vous savez si bien faire usage. Vous pouvez faire voir qu'il est dangereux pour l'Etat, pour l'Eglise, pour le pape et pour le roi, que les jésuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels, s'ils le peuvent. Ce sont les *Broglie*, si bien faits pour *brouiller* tout, qui, malgré leur disgrâce, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet; mais j'espère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'*Aiguillon* et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être universel. On dit que votre *Catau* conserve aussi les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse.

1774.

L E T T R E C X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 de mars.

OUI, vraiment, M. *Bertrand*, ce que vous dites là m'amuserait fort; mais croyez-vous que j'aye encore des pattes? pensez-vous que ces marons puissent se tirer gaiement? Si on n'amuse pas les Velches, on ne tient rien. Voyez *Beaumarchais*, il a fait rire dans une affaire sérieuse, et il a eu tout le monde pour lui. Je suis d'ailleurs pieusement occupé d'un ouvrage plus universel. Vous ne me proposez que de battre un parti de housards, quand il faut combattre des armées entières. N'importe; il

— n'y a rien que le pauvre *Raton* ne fasse pour son cher
1774. *Bertrand*.

Je m'arrête, je songe ; et , après avoir rêvé , je crois que ce n'est pas ici le domaine du comique et du ridicule. Tout velches que sont les Velches , il y a parmi eux des gens raisonnables , et c'est à eux qu'il faut parler sans plaifanterie et sans humeur. Je vais voir quelle tournure on peut donner à cette affaire , et je vous en rendrai compte. Il faudra , s'il vous plaît , que vous m'aidiez un peu ; *nihil sine Theſeo*.

Vous n'aurez qu'à m'envoyer vos instructions chez M. *Bacon* , substitut de monsieur le procureur général , place royale ; elles me parviendront sûrement. Il serait plus convenable que nous viſſions ; mais il est plus plaissant que *Jean-Jacques* soit chez moi , et que je sois chez lui.

Je me fers aujourd'hui de mon ancienne adresse. Ayez la bonté de me dire si vous avez reçu le fatras de l'Inde , que j'envoie par le même canal avec cette lettre.

On me mande de Rome que M. *Tanucci* n'a point encore rendu Bénévent à *S^t Pierre* ; et je n'entends point dire qu'il soit en possession d'Avignon. Toutes les affaires sont longues , surtout quand il s'agit de rendre.

Catau n'est point du tout embarrassée du nouveau mari qui se présente dans la province d'Orenbourg. Elle m'a écrit une lettre assez plaissante sur cette apparition. Elle passe sa vie avec *Diderot* ; elle en est enchantée. Je crois pourtant qu'il va revenir , et que vous avez très-bien fait de ne point passer dix ans dans un climat si dur , avec votre santé délicate. Je

vous aime mieux à Paris que par-tout ailleurs. Adieu, mon très-cher maître ; ne m'oubliez pas auprès de votre ami M. de *Condorcet*. 1774.

Encore un mot. Je ne suis point surpris de ce que vous me mandez d'un archevêque qui a fait mourir de chagrin ce pauvre abbé *Audra*.

Encore un autre mot. Voici l'esquisse de la lettre que vous demandez ; tâchez de me la renvoyer contre-signée, et voyez si on en peut faire quelque chose.

Et puis un autre mot. Vous n'aurez point l'Inde cet ordinaire.

Pour dernier mot, écrivez-moi par M. *Bacon*.

LETTRE CXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de mars.

RATON s'était trop pressé de servir *Bertrand*, et par conséquent il craint de l'avoir très-mal servi. Les typographes suisses ont plus mal servi encore, en donnant douze cents lieues carrées à l'empire de *Russie*, au lieu de douze cents mille. S'il n'y avait que cette faute, un zéro la corrigerait ; mais il trouve que la feuille, intitulée *Demande de l'extinction absolue*, &c., est une pièce beaucoup plus importante et plus décisive que tout ce qu'on pourrait écrire sur cette matière. Il faudrait que cette feuille fût entre les mains de tout le monde.

Raton est très-affligé qu'on débite dans Paris un

1774. Taureau qui pourrait lui érafler ses vieilles pattes , et lui donner de terribles coups de cornes. Ces bœufs-là se mettent , depuis quelque temps , à frapper à droite et à gauche ; les *Ratons* ne peuvent plus trouver de trous pour se cacher. Une strangurie , qui m'avait voulu tuer l'année passée , est revenue cette année ; elle me tient au col , mais c'est à celui de la vessie : cela m'avertit de faire mon paquet , et de déloger incessamment.

Je suis tendrement attaché aux deux secrétaires , et je serai très-fâché de partir sans les avoir embrassés.

L E T T R E C X X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 22 de mars.

*P*ULCHRE , *benè , rectè*. *Bertrand* a reçu trois ou quatre paquets de marons , qu'il a trouvés cuits très à propos et très-croquans ; mais il reste encore sous la cendre de très-friands marons à tirer , que *Bertrand* recommande à la patte de *Raton*. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine mal-fesante , comme l'appelait , il y a quatre ou cinq ans , le roi de Prusse dans les lettres qu'il écrivait à *Bertrand* , ce même roi qui depuis . . . , et qui ne protège aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des souverains plus sages que lui. Le projet actuel , comme *Bertrand* l'a dit à *Raton* , c'est d'établir une communauté de prêtres , destinée à l'instruction de la jeunesse , qui , tout prêtres qu'ils seront ,

ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourront être *associés* ou du moins *affiliés* à cette communauté (car on ne s'explique pas clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires; car tout ce qu'ils désirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée, qui deviendra bientôt porte cochère. Il faut que *Raton* insiste sur ce danger, sur celui qui en résulterait pour l'Etat, où ces marauds mettraient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'Aiguillon, qu'ils feront repentir, s'ils le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres? que fera-t-elle de mieux que les universités, et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir; il faudrait rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite qui sont sans fortune, et qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à ce travail, s'ils y trouvaient une existence honnête, &c. Voilà, mon cher *Raton*, de bons marons de Lyon

1774. à cuire, sans compter ceux que *Raton* trouvera de lui-même dans sa poche. *Bertrand* lui recommande avec instance cette nouvelle fournée. Peut-être même pourrait-il essayer un maron qui vaudrait mieux que tous les autres, c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anticitoyens par état; mais ce maron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de *Raton*: et, sur ce, *Bertrand* baise bien tendrement les chères pattes de *Raton*.

L E T T R E C X X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

15 de juin.

MON cher maître, le petit discours patriotique de M. *Chambon* a réussi chez tous les étrangers; c'est le premier éloge vrai que j'ai jamais lu. Si *Louis XV* pouvait revivre, il le signerait; mais il l'a signé, puisqu'il dit précisément la même chose dans son testament.

Je vois que vous êtes mécontent de ces mots: *Ce que Louis XV a établi, et ce qu'il a détruit, mérite notre reconnaissance*: mais ce qu'il a établi, c'est l'école militaire; ce qu'il a détruit, c'est la faction intolérable des jésuites; j'ose y ajouter la faction de MM. *Crépin*, *Quatresous*, *Quatrehommes*, *Gilet*, *Poirau*, qui firent la guerre de la fronde, et leurs successeurs qui ont fait la guerre aux beaux arts et à la raison. Ce n'est

pas à vous de prendre le parti des éternels ennemis de ces arts et de cette raison, dont vous êtes le soutien. 1774.

Le feu roi ne voulait et ne pouvait vouloir que le bien, mais il s'y prenait mal. Son successeur semble inspiré par *Marc-Aurèle* ; il veut le bien et il le fait. S'il continue, il verra son apothéose avant l'âge où les badauds font majeurs.

Je suis fâché de mourir avant d'avoir vu les prémices du beau règne dont vous allez jouir. Je sens que je n'en ai que jusqu'à la chute des feuilles.

J'emploie mes derniers jours à faire réformer, si je puis, la plus grande injustice que l'ancien parlement ait jamais faite : si j'y réussissais, je mourrais content. La seule chose dont *Raton* soit très-mécontent, c'est de partir sans avoir embrassé son cher *Bertrand*.

L E T T R E C X X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

17 d'auguste.

MON très-cher *Bertrand*, le discours de M. *Suard* est hardi, mais sage ; il peut faire beaucoup de bien et nul mal.

S'il n'y avait pas, dans la *Lettre d'un théologien à Sabatier*, une douzaine de traits sanglans et terribles, contre des gens puissans qui vont se venger, l'auteur de cette lettre, qui est assurément *Pascal* second du nom, ferait le bienfaiteur de tous les honnêtes gens ; mais voilà une guerre affreuse déclarée.

— 1774. Si vous saviez ce qu'on entreprenait, ce qu'on demandait, ce qu'on était près d'obtenir, vous seriez fâché comme moi qu'on ait fait paraître, si mal à propos, un si excellent et si funeste ouvrage.

Vous savez qu'un nommé *Chirol*, autrefois domestique de *Cramer*, a reçu le manuscrit de Paris, qu'il l'a fait imprimer à Genève, qu'il a employé mon orthographe : il fait pourtant, aussi bien que vous, que je ne l'ai pas fait ; il l'avoue hautement, et il le dira juridiquement.

Les circonstances où cet admirable écrit paraît, me mettent dans la nécessité de publier combien je suis incapable d'atteindre à ce genre d'éloquence. J'attends de la probité et de la candeur de l'auteur, qu'il fera au moins comme *Chirol*, et qu'il ne me laissera pas accuser publiquement d'avoir rendu un si dangereux service à la raison. Il faut avoir cent mille hommes à ses ordres, pour faire de tels écrits.

Coré et Dathan, ne faites pas de moi le bouc émissaire ; vous ne ferez pas engloutis, mais ne perdez pas un innocent.

Il est bien étonnant qu'un gueux comme *Sabotier* devienne le prétexte d'une persécution ou d'une révolution entière dans l'opinion des hommes.

L E T T R E C X X X I.

1774.

D E M. D E V O L T A I R E.

27 d'auguste.

LA femme du frère de feu *Damilaville*, m'écrit, de *Laanderneau* en Basse-Bretagne, une lettre lamentable. Ils prétendent qu'on persécute en eux le philosophe qui est mort entre vos bras; ils disent que, depuis sa mort, on a toujours cherché à les dépouiller d'un emploi qui les faisait vivre, et qu'on vient enfin de le leur ôter. Ils imaginent que M. *Turgot* peut donner à ce frère de *Damilaville* une place de sous-commisnaire de la marine. Ils paraissent réduits à la dernière misère, et ils ont des enfans.

C'est à mon cher *Bertrand* et à M. de *Condorcet* à voir s'ils peuvent obtenir cette place de sous-commisnaire pour le frère d'un de leurs *Ratons*. Je ne connais point ce nouveau martyr, et je me trouve dans une situation qui me rend bien inutile aux fidèles et à moi-même. Je ne parle point cette fois-ci de la *Lettre du théologien*, qu'on attribue à l'abbé du *Vernet*, et que je n'impute à personne.

J'ai vu dans ma retraite un grand vicaire de *Toulouse*, qui m'a paru très-instruit et très-bien intentionné. Il dit que nos ennemis sont plus acharnés que jamais. *Dans la tempête adorez l'écho*, disait *Pythagore*; et vous savez que cela veut dire, tenez-vous à la campagne loin des méchans; mais aussi il est bien triste d'être loin de ses amis.

1774.

L E T T R E C X X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 10 de septembre.

MON cher philosophe, *Cramer* s'est avisé d'imprimer séparément cette petite diatribe qui était destinée à une nouvelle édition assez curieuse des Questions sur l'Encyclopédie, je vous l'envoie.

J'avais minuté deux lettres pour vous et pour M. de *Condorcet*, mais je ne vous les envoie point, parce que le roi de Prusse est en Silésie. Vous me direz, quel rapport y a-t-il entre vos deux lettres, la Silésie et le roi de Prusse? vous le verrez quand vous les recevrez. Il s'agit d'une bonne œuvre. Puissé-je vivre assez long-temps pour la voir accomplie! (*)

(*) C'était la révision du procès des jeunes gens d'Abbeville. M. de *Voltaire* espérait que le roi de Prusse, protecteur du jeune d'*Etallonde*, qu'il avait pris à son service, pourrait favoriser cette entreprise, et l'appuyer de son crédit.

L E T T R E C X X X I I I .

1774.

D E M. D E V O L T A I R E .

28 de septembre.

O^H, *Bertrands ! Bertrands !* Raton a été près (je crois) de mourir de douleur et de vieillesse dans sa gouttière, à cent lieues de vous. Ne dites point qu'on ne m'attribuait pas à Compiègne la *Lettre du théologien* ; on avait l'injustice de me l'imputer. Sans M. le chancelier qui, dans tous les temps, a eu pour moi une extrême bienveillance, j'étais perdu, grâce à un prêtre de cour. D'ailleurs l'abbé de *Voisenon*, mon ami depuis quarante ans, très-injustement outragé dans cet ouvrage, puisqu'il n'a jamais rimé d'ordures, m'a mis dans la douloureuse nécessité de me justifier auprès de lui. Enfin, pour achever mon malheur, on avait envoyé ce fatal écrit de Paris à Genève ; c'était assurément trop prodiguer son éloquence contre un malheureux comme *Sabotier*.

J'ai vu à Ferney un grand vicaire de Toulouse, qui m'a dit que son archevêque avait chassé ce *Sabotier* parce qu'il volait dans les poches, et que sa langue, sa plume et ses mains sont également criminelles. Voilà donc nos ennemis.

Quoique je miaule toujours un peu contre vous, je vous confie une affaire plus intéressante, et je la mets sous votre protection.

Je ne crois pas que vous soyez pour le nouveau plus que pour l'ancien ; mais j'ai des neveux dans

1774. le nouveau , qui frémissent encore , comme vous et moi , qu'on ait fait couper le poing et la langue , élevé un grand bûcher de deux voies de bois , à un petit-fils d'un lieutenant général , âgé de 18 ans , et au fils d'un président , âgé de 17 , le tout pour n'avoir pas salué une procession de capucins , et pour avoir récité l'ode de *Piron* , à qui , par parenthèse , le feu roi faisait une pension de douze cents livres sur sa cassette pour cette ode.

Le chevalier de *la Barre* subit son horrible supplice en personne , et le fils du président d'*Etallonde* fut exécuté en effigie sous les yeux de son père , qui demanda aussitôt pour lui la confiscation du bien que le jeune homme tenait de sa mère. Il garda ce bien , et n'a jamais assisté son fils. Il y a de belles ames.

Ce martyr alla se faire soldat à Vésel.

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Le roi de Prusse lui a donné une sous-lieutenance , et me l'a envoyé au mois d'avril dernier. Vous saurez que ce jeune homme est le plus sage , le plus doux , le plus circonspect que j'aye jamais vu ; ce qui prouve qu'il ne faut jamais couper la langue et le poing aux enfans , ni leur donner la question ordinaire et extraordinaire , ni les brûler à petit feu , parce qu'après tout ils peuvent se corriger.

Je voulais d'abord lui faire obtenir sa grâce par la protection du feu roi , et même de madame *du Barri* ; le roi mourut au mois de mai , et madame *du Barri* alla au Pont-aux-Dames.

Je m'adressai au commencement du mois d'auguste (que les barbares nomment août) à M. le chancelier

de

de *Maupéou* qui me promet la grâce , qui arrangea tout pour favoriser pleinement d'*Etallonde* ; et aussitôt il est parti pour Roncherolles. 1774.

Comme je vais partir bientôt pour l'autre monde , je vous lègue d'*Etallonde* , mais sous le plus grand secret ; parce que , si vous parlez , on me déterrera pour me brûler avec lui.

Pouvez-vous faire réussir cette affaire , et secourir l'humanité contre les cannibales ? la philosophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a faits la superstition ? Je vous enverrai le précis de ce que demande le jeune d'*Etallonde*. Cette bonne œuvre est au-dessus de celle que je vous proposais pour le frère de *Protagoras-Damilaville*.

Je vais écrire au roi de Prusse. Il m'avait donné permission de dire qu'on lui ferait plaisir de rendre justice à son officier. Je vais lui écrire que c'est vous qui êtes le protecteur de cet infortuné , et que je le supplie de vous adresser un certificat signé et scellé de lui , qui dépose de la sagesse et de la bonne conduite de d'*Etallonde*. S'il vous envoie ce certificat , l'un des deux *Bertrands* est en droit de le montrer au ministre des affaires étrangères , et de le presser de faire plaisir à un monarque dont quelque jour on pourrait avoir besoin. M. *Turgot* vous appuiera de tout son pouvoir , et M. de *Miroménil* ne refusera pas de condescendre aux volontés de deux ministres qui demanderont la chose du monde la plus juste , et même la plus honorable , l'expiation du crime abominable des *Pilates* d'Abbeville.

Bertrands , *Bertrands* , cette négociation est digne de vous et de votre courage.

Corresp. de d'Alembert , &c. Tome II. P

—
1774. Voilà mon digne philosophe que je vous écrivais. Vous attendrez *mollia fandi tempora*. Je garderai chez moi l'officier du roi de Prusse, et je vous le résignerai par mon testament.

Je viens de lire le chef-d'œuvre de M. *Turgot*, du 13 de septembre; il me semble que voilà de nouveaux cioux et une nouvelle terre.

Vivez, instruisez, faites du bien; ceci est pour vous et pour M. de *Condorcet*.

LETTRE CXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 d'octobre.

MON cher et grand philosophe, je vous ai légué d'*Etallonde*, comme je ne fais quel grec donna en mourant sa fille à marier à je ne fais quel autre grec. Il s'agit de voir si on peut obtenir en France la grâce d'un brave officier prussien, accusé d'avoir chanté, à l'âge de seize ans, une vieille chanson de corps de garde, et d'avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, connu par cette seule ode à la cour, et récompensé par une pension du roi de douze cents livres sur la cassette. Certainement le poing coupé, la langue arrachée, la torture ordinaire et extraordinaire, la roue et le bûcher n'étaient pas en raison directe du crime.

J'avais supplié le roi de Prusse de vous envoyer ou un passe-port pour d'*Etallonde*, dit *Morival*, ou une

attestation de son général , qui servira de ce qu'elle pourra. Il me mande qu'il vous l'envoie , et peut-être avez-vous déjà reçu cette pancarte. Vous en ferez , après la Saint-Martin , l'usage que votre bienfaisance et votre sagesse vous conseilleront ; rien ne presse. Ce jeune homme reste toujours chez moi , et madame *Denis* le gardera , si je meurs avant que son affaire soit consommée.

Le roi de Prusse me dit qu'il charge son ministre de recommander d'*Etallonde* au garde des sceaux. Madame la duchesse d'*Enville* a déjà disposé M. de *Miroménil* à être favorable à d'*Etallonde*. Nous avons , dans l'ancien parlement et dans le nouveau , des hommes sages et justes , qui m'ont donné parole de faire réparer , autant qu'il sera en eux , l'arrêt des cannibales qui d'un trait de plume ont assassiné *la Barre* en personne , et d'*Etallonde* en peinture ; arrêt qui , par parenthèse , ne passa que de deux voix. (*)

Il reste à voir s'il faut , ou qu'il fasse juger son procès , ou qu'il demande des lettres honteuses de grâce. Je suis absolument pour la révision , parce que j'ai vu les charges : une grâce n'est que l'aveu d'un crime. Il serait bien beau à la philosophie de forcer l'ancienne magistrature à expier ses atrocités , ou d'obtenir de la pauvre nouvelle compagnie une réparation solennelle des infamies punissables de l'autre tripot. Ce problème des deux corps est aussi digne d'être résolu par vous que le problème des trois corps.

Nous en parlerons dans quelque temps. Je recommande aux deux *Bertrands* cette bonne œuvre ; *Raton* mourant n'est plus bon à rien.

(*) J'avais cru et j'avais dit de cinq.

— Ne voyez-vous pas quelquefois M. d'Argental ?
 1774. il connaît cette affaire, il a un grand zèle.

Tout cela n'est pas trop académique, mais cela est humain et digne de vous. Ce n'est plus *Damilaville minor* dont je vous parle, j'espère qu'il ne vous importunera plus.

Adieu, digne homme.

N. B. Un fils du comte de *Romanzof* vient de faire des vers français, dont quelques-uns sont encore plus étonnans que ceux du comte de *Schouvalof*. C'est un dialogue entre DIEU et le révérend père *Hayet*, auteur du *Journal chrétien*. DIEU lui recommande la tolérance, *Hayet* lui répond :

Ciel ! que viens-je d'entendre ! Ah ! ah ! je le vois bien
 Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Tout n'est pas de cette force.

L E T T R E C X X X V .

1774.

D E M. D E V O L T A I R E .

7 de novembre.

M O N digne philosophe, aussi humain que sage, je viens encore de recevoir une lettre du roi de Prusse sur l'affaire de ce jeune homme. *J'ai chargé*, dit-il, *le ministre que j'ai en France, d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour.* Et moi, j'y compte beaucoup, et encore plus sur votre humanité et sur votre sagesse.

Vous savez bien qu'il ne fera pas à propos qu'une certaine compagnie sache que c'est vous qui protégez un infortuné, livré à la fureur des hypocrites et des fanatiques. Je ne saurais trop vous répéter combien ce jeune homme mérite vos bontés. Il apprend à force son métier d'ingénieur; il est parvenu en très-peu de temps à lever des plans, et à dessiner parfaitement. Il se rendra très-utile dans le service où il est. Rien ne presse encore pour son affaire; il faut voir auparavant à quel parlement il devra s'adresser. Mon avis est toujours qu'il demande à faire juger son procès. Je n'aime point qu'on demande grâce quand on doit demander justice. Je m'en rapporterai à votre opinion et à celle de M. le marquis de *Condorcet*. C'est à des philosophes tels que vous deux à détruire l'œuvre infernale du fanatisme, et à venger l'humanité, sans vous compromettre.

Si nous ne réussissons pas, je me flatte que le roi de

— 1774. Prusse n'en fera que plus déterminé à favoriser un bon fujet, et qu'il l'avancera d'autant plus qu'il sera secrètement offensé du peu d'égard qu'on aura eu pour sa recommandation.

Le ministère d'ailleurs paraît trop sage pour refuser à un roi, tel que celui de Prusse, une petite satisfaction qui n'intéresse en rien la politique.

Il est vrai, mon cher ami, que M. le maréchal de *Richelieu* ne m'a point payé depuis cinq ans la rente qu'il me doit; mais je n'impute cette négligence qu'à ses grandes affaires, et non pas à un manque de bonne volonté. Cinquante ans d'intimité sont une chose si respectable, que je ne crois pas devoir me plaindre. Je me flatte que lui et d'autres grands seigneurs, entre les mains de qui j'avais mis ma fortune, ne me laisseront pas mourir sans me mettre en état d'achever ce que j'ai commencé pour ce jeune homme si malheureux.

J'ai lu les mémoires de madame de *Saint-Vincent* et du major. Il me paraît clair qu'on a fait de faux billets. Cette affaire est très-grave pour madame de *Saint-Vincent*, et très-triste pour M. de *Richelieu*.

Adieu, mon cher ami; les pattes toutes brûlées et toutes retirées du pauvre *Raton* embrassent les mains des heureux *Bertrands*.

LETTRE CXXXVI.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 de novembre.

MESSEIERS les deux *Ajax*, qui combattez pour la raison et pour l'humanité, voici le fait.

Je vous écrivis, au commencement du mois, une lettre très-intéressante pour des cœurs comme les vôtres, et dans laquelle je vous priais hardiment de vous adresser à M. *Turgot*, parce qu'il est juste et humain.

Un M. *Bacon*, ci-devant substitut du ci-devant procureur général, M. de *Fleuri*, était en possession de se charger de toutes mes lettres, que je lui envoyais sous l'enveloppe de monsieur le procureur général, et qu'il fesait passer fidèlement à leurs adresses. Ma lettre arriva tout juste dans le temps du voyage de M. de *Fleuri* à Maubeuge. Elle est probablement sous le scellé avec ses autres papiers. Voici, autant qu'il m'en souvient, ce qu'elle contenait à peu-près.

Je vous disais que le jeune gentilhomme d'Abbeville, nommé d'*Etallonde*, ayant été condamné, à l'âge d'environ seize ans, avec le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, au supplice de la langue arrachée avec des tenailles, de la main coupée, et du reste du corps jeté vivant dans le feu, comme accusé d'avoir mis son chapeau devant des capucins pendant la pluie, d'avoir chanté une mauvaise chanson, faite il y a cent ans, et d'avoir récité

— à deux autres jeunes gens l'*Ode à Priape* de *Piron*,
 1774. pour laquelle ce *Piron* avait obtenu une pension de douze cents francs sur la cassette ; que ce jeune d'*Etallonde*, dis-je, avait prévenu, par une prompte fuite, l'exécution de sa sentence ; que mourant de faim, il s'était fait soldat à Vésel dans les troupes du roi de Prusse ; qu'en ayant été informé par un officier prussien qui vint chez moi, et ayant su que c'était un enfant de très-bonnes mœurs, et qui remplissait tous ses tristes devoirs, je pris la liberté d'en instruire le roi son maître, qui voulut bien le faire officier sur le champ.

Je vous disais que le roi de Prusse avait eu la bonté de me l'envoyer, et de lui accorder un congé beaucoup plus long qu'il ne les donne ordinairement.

Je vous certifiâis qu'il étudiait chez moi les mathématiques, qu'il apprenait les fortifications, qu'il levait déjà des plans avec une facilité et une propreté singulière ; que sa sagesse, sa circonspection, son assiduité au travail, et son extrême politesse, lui avaient gagné les cœurs de tous ceux qui sont à Ferney, et le nombre n'en est pas petit.

Je vous avouais avec douleur que son père, président d'Abbeville, avait obtenu la confiscation du bien que cet enfant avait de sa mère, et ne lui en faisait pas la plus légère part.

Je vous parlais du dessein de cet infortuné si estimable, d'obtenir en France sa réhabilitation, moins pour jouir de son bien, qui est très-peu de chose, que pour se laver d'un arrêt que le sot peuple appelle un opprobre, et qui n'est un opprobre que pour ses juges.

Je vous disais que j'avais une partie de la procédure, mais qu'il fallait que je l'eusse toute entière; que cette abominable affaire n'avait été que l'effet d'une tracasserie de province, entre un dévot d'Abbeville et madame de *Brou*, abbesse de Villancourt, près d'Abbeville, tante de M. le chevalier de *la Barre*. 1774.

Je répondais que d'*Etallonde* n'était point chargé dans la partie du procès criminel qui m'a été remise.

Je vous exposais mon idée d'obtenir des lettres d'attribution au parlement de Paris, pour juger, en premier et dernier ressort, ce procès aussi exécrable que ridicule. Je pensais et je pense qu'il vaut mieux purger la contumace au parlement, que de demander des lettres de grâce, parce que grâce suppose crime, et que certainement ce jeune homme d'un rare mérite, brave officier, et de mœurs irréprochables, n'a point commis de crime.

Enfin, je vous priais d'implorer pour lui la protection de M. *Turgot*, dans un moment de loisir, s'il peut en avoir; mais je ne pouvais ni ne voulais rien hasarder avant d'avoir vu toute la procédure que j'attends avec quelque impatience.

Voilà donc ce que je vous mandais, et probablement ce que vous n'avez pas reçu. Si ma lettre a été faïcie dans les papiers de M. *Joli de Fleuri*, je ne vois pas qu'il y ait un grand risque. On saura seulement que M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet*, ont pitié d'un infortuné innocent. On verra qu'il faut proportionner les peines aux délits, et qu'il y a eu parmi nous des hommes beaucoup plus absurdes et beaucoup plus cruels que les cannibales.

Plus je fais mon examen de conscience, et moins

— je me souviens d'avoir mis dans ma lettre un seul
 1774. trait qui pût compromettre personne. J'espère que celle-ci fera plus heureuse.

Je supplie M. d'*Alembert* de garder l'attestation que le roi de Prusse lui a envoyée en faveur de d'*Etallonde*, dit *Morival*, officier dans le régiment d'*Eickmann*, à Vél. Je le supplie de ne point faire agir le ministre du roi de Prusse, avant que nous sachions quelle route nous devons tenir. Mais ce qui est très-essentiel, et ce qui est bien dans le caractère de M. d'*Alembert*, c'est qu'il employe toute la supériorité de son esprit à rendre cette affaire aussi intéressante pour le roi de Prusse qu'elle l'est pour nous. Il faut que ce prince y mette son honneur. Dès qu'il a fait une démarche, il ne doit pas reculer. Il a assez affligé l'humanité; il faut qu'il la console. Il avait pris d'abord la chose un peu légèrement et en roi; je veux qu'il la consume en philosophe et en homme sensible, d'une manière ou d'une autre. Je lui écris dans cette idée. Monsieur d'*Alembert* fera beaucoup mieux et beaucoup plus que moi.

Raton met ses vieilles petites pattes entre les mains habiles des deux *Bertrands*; il remet tout à leur généreuse amitié.

LETTRE CXXXVII.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de décembre.

LE vieux malade a reçu une lettre du 1 de décembre de M. *Bertrand*, le secrétaire des sciences, et une du 3 de décembre de l'autre secrétaire. Il n'importe à qui des deux *Bertrands* bienfaisans le *Raton* aux pattes rouffies écrive. Tout ira bien, encore une fois, et rien ne presse. Il faut laisser passer le froid mortel que nous éprouvons. Nous sommes entourés de neiges et de glaces, et persécutés d'un vent du nord qui nous met en Sibérie. Nous ne nous occupons, au coin du feu, qu'à rendre grâce aux deux sages et généreux *Bertrands* : mais voyez ce que c'est que de nous ! voyez, mon très-cher sage, dans quelle prodigieuse erreur vous êtes tombé ; dans quel tome des *Mille et une nuits* avez-vous pris que je paraïs avoir envie d'employer dans cette affaire le crédit d'un de nos académiciens ? il faudrait que la tête m'eût tourné, pour que j'eusse une telle envie. Je vous ai mandé que je devais respecter une ancienne liaison et d'anciens bons offices ; mais certainement il n'a jamais été ni dans ma pensée ni au bout de ma plume, que j'eusse dessein de me servir de lui dans notre affaire. Je me flatte qu'avec votre secours, et celui de l'autre *Bertrand*, elle réussira d'une manière ou d'autre. Nous ne mettrons dans la confidence que les personnes qui y sont déjà. Nous ne compromettrons qui que ce

1774. puisse être. On ne rejettera sûrement pas la demande d'un grand prince. Madame la duchesse d'*Enville* nous appuiera de toute la chaleur qu'elle met dans sa profession de faire du bien.

J'ignore lequel des deux *Bertrands* a le bonheur d'être lié avec elle. Peut-être ont-ils tous deux cet avantage, tant mieux. Il faut que tous les honnêtes gens se tiennent bien ferrés par la main. Ce que j'aime de madame la duchesse d'*Enville*, c'est qu'elle a un peu d'enthousiasme dans sa vertu courageuse. Je suis comme cet autre qui disait, à ce qu'on prétend, qu'il n'aimait pas les tièdes, et qu'il les vomissait de sa bouche. L'expression n'est ni noble ni juste, mais cela lui arrive souvent.

La personne qui veut bien avoir la bonté de vous faire parvenir la lettre de *Raton*, a bien autre chose à faire qu'à la lire. Il a un furieux fardeau à porter, mais il le portera toujours heureusement, ou je me trompe fort.

Philosophiez, réjouissez-vous, aimez-moi comme je vous aime.

Raton.

LETTRE CXXXVIII.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de janvier.

LE jeune écolier qui vous adresse ce chiffon, mon cher philosophe, craint beaucoup de vous ennuyer. Cependant il y a dans ce fatras une petite pointe de vérité et de philosophie, qui pourra obtenir votre indulgence pour mon jeune étourdi.

Il se fert d'abord de la permission que lui a donnée M. de *Rosni-Colbert-Turgot*, de lui adresser de petits paquets pour vous et pour M. de *Condorcet*.

N. B. Je crois avoir découvert les manœuvres infernales dont se sert un dévot pour perdre madame l'abbesse de Villancourt, le chevalier de la Barre et d'*Etallonde*. Si je vis encore fix mois, nous verrons beau jeu.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de février.

UN secrétaire de l'académie devrait bien avoir ses ports francs. Je suis persuadé, mon cher et vrai philosophe, qu'il vous en coûte par an, en lettres inutiles, beaucoup plus que votre secrétariat ne vous

— 1775. rapporte. Cependant il faut que je vous mande, par la poste, que je suis très-en peine d'un ministre à qui j'ai adressé quatre paquets de rogatons pour vous, parmi lesquels rogatons il y a quelques marons de *Raton* pour les *Bertrands*.

Je m'aperçois, par une lettre de M. de *Condorcet*, que ni vous ni lui n'avez reçu aucun de ces rogatons académiques. Cependant la première chose qu'avait faite le ministre, était de me dire : Envoyez-moi tous les marons pour les *Bertrands*, et je les leur ferai tenir. Je vois que vous ne tenez rien, et que vous n'avez pas perdu grand'chose.

Dites donc à M. de *Condorcet* qu'il aille à l'office, et qu'il se fasse rendre son plat et le vôtre ; car lorsque je brûle mes pattes pour vous, je veux du moins que vous mangiez un peu de mon plat.

Je ne doute pas que vous n'ayez écrit à *Luc* beaucoup de bien de mon jeune homme que vous ne connaissiez pas, et que vous aimeriez si vous le connaissiez ; car il est devenu un très-bon géomètre praticien, et c'est assurément tout ce qu'il faut dans son métier. On n'ouvre point une tranchée, on ne bat point en brèche avec des *xx*. Le maréchal de *Vauban* n'aurait pas résolu le problème des trois corps, mais *Euler* conduirait peut-être fort mal un siège.

Ut ut est, je ne quitte pas prise ; j'écris lettre sur lettre à son maître *Luc*. Je ne démordrai de mon entreprise qu'en mourant. Vous me direz que je mourrai bientôt : cela est vrai ; donc il faut se hâter ; cela est conséquent.

Raton vous embrasse bien vivement, bien tendrement, du fond de son trou et du milieu de ses neiges.

L E T T R E C X L.

1775.

D E M. D E V O L T A I R E.

26 de février.

CHER seigneur et maître, cher *Bertrand*, il y a long-temps que je n'ai pu vous dire combien je vous aime, combien je vous suis obligé d'avoir écrit en faveur de mon jeune homme. J'ai été très-malade, je le suis encore, et je crois que je pourrai bientôt laisser une place vacante dans l'académie que vous rendez si respectable. On dit que vous avez élogié l'abbé de *Saint-Pierre* : c'est l'expression des *Gazettes de Berne*, ma voisine. On dit que le prédicateur est fort au-dessus de son saint, et que votre discours est charmant. Vraiment je le crois bien. Vraiment vous avez ressuscité notre académie; elle était morte sans vous. Voilà bientôt, ce me semble, le temps de se passer des docteurs de sorbonne, qui ne sont pas faits pour juger de la prose et des vers.

Croyez-vous que ce fût aussi le temps de donner, pour sujet des prix, non des éloges, dans lesquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par-là ne passeront jamais à la postérité; mais des discours tels que vous en savez faire, des jugemens sur les grands-hommes, à la manière de *Plutarque*? Rien ne ferait, ce me semble, plus instructif; rien ne formerait plus le jugement et le goût de nos jeunes écrivains.

1775. Je vous envoie la seconde édition de *Don Pèdre* que je reçois dans le moment. Je vous prie de jeter un coup d'œil sur la note qui est à la fin de la *Tactique*. Elle ne corrigera personne sur la rage de faire la guerre ; mais pourrons-nous corriger les monstres qui affaiblissent gravement l'innocence en temps de paix ?

Le pauvre *Raton* vous embrasse comme il peut avec ses misérables pattes.

L E T T R E C X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 d'avril.

Raton à MM. Bertrands.

RATON a reçu la petite histoire de *Jean-Vincent-Antoine*, et remercie MM. *Bertrands*.

Mais *Raton* est désespéré qu'on lui impute, pour la troisième fois, depuis si peu de temps, des marons qu'il n'a jamais tirés du feu, et qui peuvent causer de terribles indigestions.

La dernière aventure du chevalier de *Morton* et du comte de *Tressan* est aussi ridicule que dangereuse. Il est bien indécent que ce chevalier de *Morton* veuille se cacher visiblement sous la fourrure du vieux *Raton*. Il est bien mal informé, quand il parle des petits soupers d'*Epicure-Stanislas* qui ne soupa jamais, et qui empêcha long-temps ses commensaux de souper.

Il est bien extraordinaire que le comte de *Tressan* ait attribué cette pièce à *Raton*, et lui ait répondu en conséquence avec des notes. 1775.

Le grand référendaire, dont *Raton* a un besoin extrême dans le moment présent, doit réprover cette brochure, et être très-piqué contre l'auteur indiscret. Les pastophores vont s'assembler, et tout est à craindre. Cette faillie, très-mal placée dans le temps où nous sommes, peut surtout faire un tort irréparable au jeune homme à qui MM. *Bertrands* s'intéressent. *Raton* est très-affligé, et a grande raison de l'être.

On aurait bien dû empêcher M. de *Tressan* de faire une si dangereuse équipée. On est obligé de suspendre tout dans l'affaire de notre jeune ingénieur, devenu aide de camp du roi son maître. Il faut se taire pendant quelque temps; mais surtout il est absolument nécessaire de rendre justice à *Raton*, et de ne lui point imputer un ouvrage si mal conçu, si mal rimé, dans lequel il y a quelques beaux vers, à la vérité, mais qui sont absolument hors de saison, et qui ne peuvent que gâter des affaires très-sérieuses.

Raton prie instamment MM. *Bertrands* de détourner de lui un calice si amer; ses vieilles pattes sont assez brûlées. Ils sont conjurés de ne pas faire brûler le reste de son maigre corps. Sa nièce est très-mal, et lui aussi; il faut qu'il meure en paix.

1775.

L E T T R E C X L I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

1 de mai.

A messieurs les deux secrétaires.

JE comptais envoyer aujourd'hui à l'un des *Bertrands* l'ouvrage très-utile sur le commerce des blés. Je ne conçois pas pourquoi on ne m'a pas envoyé encore l'imprimé.

L'un des *Bertrands* me mande qu'on ne fait point ce que c'est que ce *Jean-Vincent-Antoine*. Cependant j'ai reçu un mémoire concernant *Jean-Vincent-Antoine Ganganelli*, écrit de la même main, et envoyé sous le même contre-seing que l'écrit sur la liberté du commerce des blés. Mais certainement on ne fera nul usage de l'histoire de *Jean-Vincent-Antoine*.

On se confie entièrement au zèle généreux des *Bertrands*, au sujet de l'officier prussien. D'*Ornoi* s'obstine, pour disculper sa compagnie, à vouloir des lettres de grâce, que ce brave officier rejette avec horreur. Il manquerait d'ailleurs essentiellement au roi son maître, et il se déshonorerait s'il allait faire entériner à genoux ces lettres de grâce par ses bourreaux, en portant l'habit uniforme des vainqueurs de Rosbac. La seule idée d'une telle infamie fait bondir le cœur. Il ne veut absolument qu'un mot de consultation. Trois avocats de Paris ne peuvent refuser ce mot en 1775, après que huit avocats ont

signé, en 1766, la même chose que nous demandons.

1775.

Voilà l'unique point sur lequel nous insistons. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non, de la part de ces avocats. S'ils refusent, il n'y aura autre chose à faire qu'à nous renvoyer le mémoire à consulter. On pourra en adresser un autre au roi très-chrétien en personne, ou s'en tenir uniquement à ce qu'on doit espérer du roi son maître.

Voilà tout ce qu'on peut dire sur cette exécration affaire.

A l'égard de celle du chevalier de *Morton* et du comte de *Tressan*, elle est très-ridicule et très-dangereuse dans les circonstances présentes. Monsieur de *Condorcet* est très-instamment supplié d'imposer silence, s'il le peut, à ceux qui exposent ainsi les fidèles à la persécution. On met *Raton* dans la cruelle nécessité de montrer publiquement que ce *Morton* est absurde, et ne sait pas la langue française. Il en faudra venir nécessairement à ce scandale, pour peu que la malheureuse épître de ce *Morton* soit connue. En vérité, cette disparate est la chose la plus désespérante. Il ferait affreux d'immoler son ami à la démangeaison d'imprimer des vers.

M. de *Tressan* n'a-t-il pas dû sentir que cet imprimé ne pouvait faire qu'un effet affreux ?

Voici la lettre qu'on écrit au maître de ce malheureux officier persécuté par le bœuf-tigre.

L'article *Monopole* sera envoyé le 3 de mai.

1775.

L E T T R E C X L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

7 de juillet.

Vous n'avez probablement point reçu , mon cher philosophe , une lettre que je vous avais écrite il y a près d'un mois , sous l'enveloppe de M. de *Vaines*. Je vous priais de dire un petit mot au roi de Prusse au sujet de M. d'*Etallonde de Morival*. Ce monarque vient de combler nos vœux et de surpasser nos espérances. Il appelle M. de *Morival* auprès de lui , il le fait son ingénieur et capitaine , il lui donne une pension. Cela vaut mieux , ce me semble , que d'aller se mettre à genoux à Paris devant Messieurs , et de leur avouer qu'on est un impie qui vient faire enterrer sa grâce.

Le roi de Prusse , en faisant cette belle action , m'écrit la lettre la plus touchante et la plus philosophique.

Je vous envoie la requête au roi très-chrétien , par laquelle M. de *Morival* ne lui demande rien.

L E T T R E C X L I V .

1775.

D E M. D E V O L T A I R E .

17 de juillet.

MON cher ami, mon cher philosophe, je suis bien affligé. Votre lettre du 11 de juillet me pétrifie. Vous me dites qu'il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Je vois que mes paquets envoyés à M. de *Vaines* n'ont point été rendus à leurs adresses. Il y en avait un pour vous, et un autre pour M. de *Condorcet*.

Vous avez bien voulu vous intéresser tous deux au jeune homme qui a été si long-temps victime. Je vous mandais que son maître l'appelaît auprès de lui, l'honorait d'une place distinguée, et lui donnait une pension. Le paquet contenait surtout une espèce de requête à un autre maître, dans laquelle il ne demandait rien. Il se contentait de démontrer la vérité, et d'essayer de faire rougir ses persécuteurs.

Il vaut mieux, sans doute, ne rien demander que de solliciter sa grâce quand on n'est point coupable; mais peut-être que cette requête un peu fière ne serait pas bien reçue dans le moment présent. Elle est plus faite pour être lue par des hommes éclairés et justes que par des gens de robe; et peut-être même ne faudrait-il pas qu'elle fût connue des gens d'Eglise: c'est un petit monument secret qui doit rester dans vos archives, ou je suis bien trompé.

M. *Turgot* est le seul homme d'Etat à qui on ait

1775. osé en envoyer un exemplaire. Il n'aura pas le temps de le lire ; les édits qu'il prépare pour le bonheur de la nation , ne doivent pas lui laisser de temps pour les affaires particulières.

Je vous demande en grâce de vous informer chez M. de *Vaines* des paquets que je lui ai envoyés pour vous , depuis plus d'un mois. Vous ne sauriez croire combien j'en suis inquiet ; cela tire à conséquence.

J'ignore si M. de *Condorcet* est à Paris ou en Picardie. Probablement mes lettres ne lui sont pas parvenues plus qu'à vous. Je me trouve dans le même cas avec M. d'*Argental*. Me voilà comme un pestiféré à qui toute communication est interdite.

Luc me paraît changé en bien. Madame *Denis* est condamnée à un triste régime , et moi à mourir bientôt.

DEO consecratori est de la basse latinité. On dit que *Jérôme* s'est servi le premier de ce mot. Vous pourriez charger M. *Melon* de ce jeton. Nous ferons bien mal les honneurs de Ferney à M. *Melon* et à son anglais , mais ce sera de bon cœur. Le nom de *Melon* m'est cher , c'est une race de philosophes.

Je vous embrasse tendrement , mon illustre ami. Tirez - moi d'inquiétude. Je ne fais plus où est *Mords-les*.

L E T T R E C X L V.

1775.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 de juillet.

Vous ferez assurément une très-bonne action , mon cher philosophe , d'écrire au roi de Prusse , et de lui donner cent coups d'encensoir , qui seront cent coups d'étrivières pour les assassins de nos deux jeunes gens. Soyez sûr que l'homme en question sera encouragé par vos éloges ; il les regardera comme les récompenses de la vertu , et il s'efforcera d'être vertueux , surtout quand il ne lui en coûtera rien , ou que du moins il n'en coûtera que très-peu de chose. Il mettra sa gloire à réparer les crimes des fanatiques , et à faire voir qu'on est plus humain dans le pays des Vandales que dans celui des Velches.

Le mémoire de d'*Etallonde* est trop extra-judiciaire pour l'envoyer à tout le conseil ; d'ailleurs on ne fera jamais rien pour lui en France , et il peut faire une fortune honnête en Prusse. Il la fera , si vous fortifiez le roi son maître dans ses bons desseins. Il est comme *Alexandre* qui se fait tout pour être loué dans Athènes. Soyez persuadé que ce sera à vous que mon pauvre jeune homme devra son bien-être. Je le ferai partir pour Potsdam , dès que vous aurez écrit.

Je viens de lire *Le bon sens*. Il y a plus que du bon sens dans ce livre ; il est terrible. S'il sort de la boutique du *Système de la nature* , l'auteur s'est bien perfectionné. Je ne fais si de tels ouvrages conviennent

— dans le moment présent, et s'ils ne donneront pas
1775. lieu à nos ennemis de dire : Voilà les fruits du nouveau ministère.

Votre bon sens, mon cher ami, tire très-habilement son épingle du jeu. Vous avez raison de ne jamais vous compromettre. Il faut aussi que les deux *Bertrands* prennent toujours pitié des pattes de *Raton*. Il faut qu'on laisse mourir le vieux *Raton* en paix. Il y a une chose qu'il préférerait à cette paix, ce serait de vous embrasser avant de quitter ce monde.

L E T T R E C X L V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce mardi, 15 d'auguste.

J'E ne fais, mon cher et illustre maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que samedi au soir, 12, votre lettre du 29. J'ai écrit dès le lendemain au roi de Prusse une lettre telle que vous pouvez la désirer, et cette lettre a dû partir par le courier d'hier. Je souhaite à cet honnête et intéressant jeune homme tout le succès et le bonheur qu'il mérite, et je n'oublierai rien pour entretenir son auguste protecteur dans les sentimens de bonté qu'il a pour lui. Voilà ce que j'ai fait à votre prière et à sa considération, et dont je vous donne avis sans délai par le courier le plus prochain, afin que vous preniez vos mesures en conséquence. Etes-vous content de moi? c'est au moins bien sûrement mon intention.

Vous l'êtes fans doute de ce que M. de la *Harpe* vient de remporter , pour la quatrième fois , le prix d'éloquence , et pour la quatrième fois encore le prix de poësie , et pour la seconde fois les deux prix dans le même jour , et de plus encore le premier accessit en vers. Le voilà comblé de gloire et ses ennemis de rage ; aussi ne s'endorment-ils pas , et ils lui fuscitent , en ce même moment , une affaire désagréable pour un article du *Mercur*e , où sa faute , s'il en a fait une , est bien légère , mais fera bien grosse par l'envie et par la haine.

Je pense comme vous sur ce *Bon sens* qui me paraît un bien plus terrible livre que le *Système de la nature*. Si on abrégéait encore ce livre (ce qu'on pourrait aisément , fans y faire tort) , et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous , et de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières , je ne fais comment s'en trouverait la cuisine du clergé , qui dans ce moment ferait bien des sottises , si quelques évêques raisonnables ne l'empêchaient. Adieu , mon cher maître ; vous avez peut-être actuellement à Ferney madame la duchesse de *Châtillon* et M. le comte d'*Anlezy* , à qui j'ai donné pour vous une lettre dont ils n'auront pas besoin quand vous les connaîtrez. Nous attendons mille bonnes choses des ministres vertueux qui entourent le trône , et nous espérons de n'être pas trompés. *Vale iterum.*

1775.

L E T T R E C X L V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 18 d'auguste.

M. *François de Neuschâteau*, que je ne connaissais pas, vint hier chez moi, mon cher et illustre ami. Il me parut indigné de cette infamie que l'ombre de *la Beaumelle*, menée par le squelette de *Fréron*, vient de publier contre la *Henriade*; et il me dit qu'il avait fait un mémoire où il rendait plainte contre cette atrocité que je ne connais que par ce qu'il m'en a dit; car je fais justice de ces rapsodies, en n'en lisant jamais aucune. Il m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de l'autoriser à poursuivre cette canaille morte et vivante, et m'a prié de vous en écrire aussi. J'ai fort applaudi à l'honnêteté et au zèle de ce jeune homme, et je lui ai répondu de votre reconnaissance, et de celle de tous les gens de lettres, dignes de porter ce nom. Il ferait temps, ce me semble, qu'on fît justice de pareils maraudeurs. A quoi servirait-il d'avoir tant d'honnêtes gens dans le ministère, si les gredins triomphaient encore? M. de *Neuschâteau* attend, mon cher maître, une lettre de vous qui l'encourage, et dont il est bien digne. Je désire beaucoup et la publication et le succès du mémoire qu'il prépare, et j'espère que les Velches même, tout velches qu'ils sont, y applaudiront pour le moins autant qu'à l'opéra comique. Adieu,

mon cher et illustre maître; je vous embrasse, et vous
souhaite autant de santé et d'années que vous avez 1775.
de gloire. *Bertrand l'aîné.*

L E T T R E C X L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

24 d'août.

MON cher ami, mon cher soutien de la raison et du bon goût, mon cher philosophe, mon cher *Bertrand*, le vieux *Raton*, quoique n'en pouvant plus, a reçu de son mieux M. d'*Anlezy* et madame la duchesse de *Châtillon*. Il a fait son compliment à votre aide de camp *la Harpe*, sur les deux batailles qu'il vient de gagner. Il lève toujours les mains au Seigneur pour le succès de la bonne cause; mais il n'est pas heureux à la guerre. Il vient de perdre le procès de douze mille agriculteurs nécessaires à l'Etat, contre vingt moines inutiles au monde. Le parlement de Besançon a condamné aux dépens et à la servitude douze mille sujets du roi, qui ne voulaient dépendre que de lui, et non d'un couvent de moines. Nous verrons comment M. *Turgot* et M. de *Malesherbes* jugeront ce jugement de Besançon. Cette aventure m'attriste. Il faut passer toute sa vie à combattre; mais je ne combattrai point *Fréron*; il ne faut pas attaquer à la fois toutes les puissances.

Si vous voyez M. de *Neufchâteau*, dites-lui, je vous en prie, combien je suis touché de son amitié courageuse; mais détournez-le du dessein d'intenter

— 1775. un procès qui serait très-ridicule. Il se peut très-bien que *Fréron* et *la Beaumelle* aient fait une *Henriade* meilleure que la mienne; rien n'est plus aisé. Il n'y a pas moyen de présenter requête au conseil pour obtenir qu'on préfère ma *Henriade* à celle de *Fréron*: cette démarche ferait d'ailleurs contre les principes de M. *Turgot* qui donne toute liberté aux marchands de livres comme aux marchands de blé.

Considérez encore, s'il vous plaît, que la loi du talion est en vigueur dans la république des lettres. Je me suis tant moqué de l'ami *Fréron*, qu'il est bien juste qu'il me le rende. Si M. de *Neuschâteau* veut prendre mon parti, et combattre en ma faveur en champ clos, dans le *Mercur*e ou dans quelque autre des mille et un journaux qui paraissent toutes les semaines, cela pourra faire un très-grand effet sur l'esprit de trois ou quatre lecteurs déintéressés, et je lui en témoignerai ma juste reconnaissance.

Je renvoie, ces jours-ci, au roi de Prusse son capitaine ingénieur, et je crois lui faire un très-bon présent. Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de la bonté que vous avez eue de recommander ce jeune homme; c'est une de vos bonnes actions. Le roi de Prusse cherchera toujours à mériter votre suffrage, et toutes les fois qu'il agira en prince généreux et bienfaisant, c'est à vous qu'on en aura l'obligation.

La Harpe me succédera bientôt dans votre académie. J'ai eu une nourrice qui disait à mon âge: Les *De profundis* me battent les fesses.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CXLIX.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

Vous devez être surchargé continuellement de lettres, mon cher et grand maître. Je n'augmenterai pas long-temps le fardeau. J'ai reçu, il y a quelque temps, un petit avertissement de la nature qui m'a dit : *Dispone domi tuæ, cras enim morieris.*

M. d'Argental m'a envoyé de petits billets charmans de mademoiselle d'*Espinasse*. Je ne me sens pas la tête encore assez forte pour oser la remercier de la part qu'elle a daigné prendre à ma petite province. Vous lui parlerez bien mieux que je ne lui écrirais. Dites-lui, je vous en prie, combien je suis pénétré de ses bontés. Je ne veux pas mourir ingrat.

D'*Etallonde* est actuellement à Potsdam ; le roi l'a très-bien accueilli, très-bien traité, très-encouragé, et lui a dit qu'il aurait soin de sa fortune. Le jeune homme s'est conduit et a parlé avec la plus grande prudence. Il réussira beaucoup, ou je suis fort trompé. Cela fait voir qu'il ne faut pas tant se presser de couper le poing et la langue à un enfant, de lui donner la question ordinaire et extraordinaire, et de le jeter tout vivant dans un bûcher composé d'une corde de bois et d'une grande charrette de fagots ; car on ne fait jamais ce qu'un enfant deviendra. Un homme qui est aujourd'hui un ministre d'Etat cher à la France, et qui passe pour un des meilleurs généraux de l'Europe,

1775. — commença par être camarade du père *Adam* dans la ville de Dole; et le prince *Eugène*, à dix-sept ans, s'enivrait avec *Dancourt*, et couchait avec le reste de la famille.

Vous savez que le roi de Prusse vient d'essuyer un terrible accès de goutte aux quatre membres, c'est actuellement la mode des grands-hommes. (*)

Le roi établit donc à l'académie des sciences un prix pour du salpêtre. J'avais, en vérité, gagné ce prix; car j'avais équipé pour ma part un vaisseau qui amenait du salpêtre du Bengale en France. Notre salpêtre a été fondu par l'eau de la mer qui est entrée dans le vaisseau, et je n'aurai point le prix. Je ne m'étonne point que les Chinois aient inventé la poudre quinze cents ans avant nous; leur terre est pleine d'un salpêtre excellent, et nous ne savons encore que gratter des caves.

On dit que des bonzes ont voulu depuis peu faire du mal aux disciples de *Confucius*, et que le jeune empereur *Kam-hi* (**) a tout apaisé avec une sagesse au-dessus de son âge: cela donne envie de vivre encore quelque temps; cependant il faut bien s'aller rejoindre à l'Etre des êtres.

Raton embrasse avec révérence les deux *Bertrands* de ses deux petites pattes moitié grillées, moitié desséchées.

(*) M. Turgot.

(**) Louis XVI.

L E T T R E C L.

1776.

D E M. D E V O L T A I R E.

6 de février.

JE vous avertis, illustre secrétaire de notre académie, que M. *Poncet*, l'un des plus célèbres sculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buste en marbre. Il s'est, en passant, essayé sur moi pour arriver jusqu'à vous par degrés. Ce n'est pas un simple artiste qui copie la nature; c'est un homme de génie qui donne la vie et la parole.

Prêtez-lui votre visage pour quelques heures, et conservez votre amitié pour votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère, V.

L E T T R E C L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de février.

NOTRE maître à tous, notre grand *Bertrand*, vous abandonnez votre vieux *Raton*, depuis que vous êtes secrétaire du clergé, sous le nom de secrétaire de l'académie. Je ne suis plus l'heureux *Raton* à qui vous fesiez quelquefois tirer les marons du feu. Je ne tire que les marons de mon petit pays de Gex; et, dans cette aventure, j'ai plus brûlé les griffes des fermiers

1776. généraux que je n'ai brûlé mes pattes. Il est bien doux d'avoir délivré ma nouvelle petite patrie de la rapacité de soixante et dix-huit alguazils qui n'étaient que soixante et dix-huit voleurs de grand chemin, au nom du roi.

Vous souvenez-vous de celui qui disait à *Jacques-Auguste de Thou* : *Je travaille comme un diable, pour avoir quelque part dans votre histoire ?* Je pourrais vous en dire autant, puisque vous vous amusez quelquefois à faire passer vos confrères à la postérité.

A propos de postérité, je vous avertis, mon cher philosophe, que vous aurez bientôt un sculpteur de Rome, qui vient exprès à Paris pour faire votre statue en marbre. Je lui ai donné une lettre pour vous, et je vous prévins que je ne vous trompe pas dans cette lettre, quand je vous dis qu'il donne la vie et la parole.

Il aurait aussi une grande envie de sculpter monfieur *Turgot* : *Consule Fabricio, dignumque numismate vultum.*

M. *Turgot* succédera-t-il dans notre académie à M. le duc de *Saint-Aignan*, qui était, je pense, son beau-frère ? et si vous ne choisissez pas M. *Turgot*, prendrez-vous M. de *la Harpe* ? il nous faut un homme qui ose penser, soit ministre, soit poète tragique.

Je ne peux pas vous dire au juste quand ma place sera vacante ; mais je vous confie qu'il y a quelques fanatiques d'un tripot remis en honneur, qui feront tout ce qu'ils pourront pour me rendre les mêmes honneurs qu'ils ont rendus au chevalier de *la Barre* et à d'*Etallonde*. Un misérable libraire, nommé *Bardin*, s'est avisé d'annoncer une édition en quarante volumes,

sous

sous mon nom. Il ne se contente pas de m'étouffer sous ce tas énorme de sottises qu'il m'attribue, il veut encore me faire brûler avec elles. Le scélérat m'impute hardiment tous les ouvrages de milord *Bolingbroke*, le Catéchumène de M. de *Bordes*, académicien de Lyon, le Dîner de *Boulainvilliers*, des extraits de *Bou langer* et de *Fréret*, et cent autres abominations de cette force. Ce procédé est punissable; mais que faire à un libraire qui demeure dans une république où tout le monde est ouvertement socinien, excepté ceux qui sont anabaptistes ou moraves? Figurez-vous, mon cher ami, qu'il n'y a pas actuellement un chrétien de Genève à Berne: cela fait frémir. Il n'y a pas long-temps que les polissons, qu'on nomme ministres ou pasteurs, ont présenté une requête aux polissons de je ne fais quel conseil de Genève, pour obtenir une augmentation de leur pension, et une diminution du nombre de leurs prêches, attendu, disaient-ils, que personne ne venait plus les entendre. Nous n'avons plus de défenseurs de la religion que dans la forbonne et dans la grand'chambre; mais aussi il ne faut pas que ces messieurs persécutent ceux que le libraire *Bardin* calomnie si indignement. Je ne plaisante point; je sens combien il est dangereux d'être accusé, et combien il est ridicule de se justifier. Je sens aussi qu'il serait bien triste, à mon âge de quatre-vingt deux ans, de chercher une nouvelle patrie comme d'*Etallonde*. J'aime fort la vérité, mais je n'aime point du tout le martyre.

Je vous embrasse très-tendrement; consolez-moi, je vous prie, si cela peut vous amuser quelques minutes.

1776.

L E T T R E C L I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

16 de mars.

M O N cher philosophe , il me paraît démontré par convenance , plus justice , moins bavarderie et ennui , plus intérêt du corps , divisé par véritable esprit et véritable éloquence , qu'il faut absolument que M. de *Condorcet* soit des nôtres , sans quoi notre académie fera un jour aussi méprisée que la forbonne. Nous avons été si touchés sur notre frontière de Suisse , des remontrances de votre parlement de Paris , que nous en avons fait aussi dans notre province ; je vous les envoie. Ces pauvretés amusent un moment ; mais moi je vous relis toujours , et je vous aime de même. V.

Je reçois dans ce moment une lettre de votre digne ami , M. de *Condorcet* , du 10 mars. Voici le fiècle de *Marc-Aurèle* , ou je suis bien trompé.

Mais que dites-vous de *messieurs* ?

L E T T R E C L I I I .

1776.

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 25 de mars.

*B*ERTRAND plaint très-sincèrement *Raton* de se croire obligé de se taire au sujet de *Rossinante-Childebrand*; pour *Bertrand* qui n'a jamais vu *Childebrand-Adonis*, qui ne l'a jamais cru *Mars*, mais tout au plus *Mercur*, il ne peut que se réjouir, avec tous les honnêtes *Bertrands*, de voir *Childebrand* dans l'opprobre qu'il mérite.

Chabanon passe sa vie à dire des injures de l'académie, et à désirer d'en être. Il réussirait mieux avec moins d'injures et plus de bons ouvrages.

J'ai lu la lettre de *Raton* à *Cormoran*; cette lettre est charmante, et *Bertrand* en fera l'usage que *Raton* désire. Il aurait pu l'augmenter d'un article intéressant; c'est que *messieurs* se proposaient, il y a peu de temps, de faire revivre, par leurs arrêts, les principes si raisonnables de la sorbonne, au sujet de l'intérêt de l'argent: c'était à l'occasion d'une affaire où ils voulaient faire regarder M. *Turgot* comme *fauteur de l'usure*. Vous jugez du succès qu'aurait eu cette adroite imputation. Heureusement on leur a imposé silence sur cette affaire, et on leur a épargné le ridicule dont ils allaient se couvrir.

Le rêve de *Bailly* sur ce peuple ancien, qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence, me paraît un des plus creux qu'on ait jamais eus; mais

— 1776. cela est bon à faire des phrasés, comme d'autres idées creuses que nous connaissons, et qui font dire qu'on est *sublime*. J'aime mieux dire avec *Boileau*, en philosophie comme en poésie : *Rien n'est beau que le vrai*.

Ce *Poncet* est venu chez moi avec une lettre de vous. Je lui ai demandé quels étaient les italiens, si jaloux d'avoir ma figure, qui désiraient que je me soumise encore à l'ennui de la faire modeler. Il m'a dit que c'était un *secret*. J'en ai conclu que ce grand sculpteur était encore un plus grand hableur, et je l'ai remercié de sa bonne volonté, en lui disant qu'un sculpteur célèbre de ce pays-ci venait de faire mon buste, et qu'il pouvait le copier s'il le voulait. Adieu, mon cher et illustre maître, je crois que *la Harpe* va enfin être de l'académie ; nous en avons grand besoin. Ce n'est pas que nous manquions de postulans pour s'enrôler, mais ils ne sont pas de taille. *Vale et me ama.*

L E T T R E C L I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

12 d'avril.

Vous vous moquez toujours du poëte ignorant
Qui de tant de héros a choisi Childebrand.

Mais ce *Childebrand* a été vingt ans *Adonis* ; il a été *Mars*. Je lui ai eu , dans deux occasions de ma vie , les plus grandes obligations. Je dois donc me taire. Je souffre un peu de la disgrâce qu'il éprouve , car il me doit de l'argent ; seconde raison pour me taire. Je lui avais conseillé de ménager des gens de lettres qui sont écoutés dans Paris ; ce conseil lui a déplu , troisième raison pour me taire.

Vous savez , mon très-cher philosophe , que *Chabanon* a la plus grande envie d'être des nôtres ; mais , comme les octogénaires de notre tripot ne sont pas encore morts , ni moi non plus , j'attends pour vous en parler que ma place soit vacante.

Je devrais me taire encore sur un homme qui m'a fait du mal , et qui vous a fait un très-petit bien ; mais il faut que je vous en parle. J'apprends qu'il y a quelques copies dans Paris d'une lettre que je lui ai écrite ; ces copies sont toutes défigurées , et c'est ce qui arrive fort souvent. Je me crois obligé , en conscience , de vous envoyer une copie très-fidelle , où il n'y a pas un mot de changé , afin que , dans l'occasion ,

— mon cher *Bertrand* puisse rendre à *Raton* la justice
1776. qui lui est due.

Je vous prie, quand vous serez de loisir, de me mander si vous croyez que les brachmanes aient autrefois reçu une astronomie complète d'un peuple qui n'existe plus. *M. Bailly*, votre confrère, me paraît fort attaché à cette opinion; il a beaucoup d'esprit et de sagacité; son livre est un roman céleste. Pour l'anneau de *Saturne*, cela passe mes forces.

Ce qui ne passe pas ma portée, c'est de sentir une partie de votre mérite, de le révéler de loin, ce qui me fâche beaucoup, et de vous aimer de tout mon cœur, ce qui fait ma consolation.

Vous ne m'avez point mandé si ce sculpteur, nommé *Poncet* ou *Poncetti*, avait obtenu de vous la permission de faire votre buste. Son ambition était de sculpter *M. Turgot* et vous.

L E T T R E C L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 d'avril.

MON cher ami, on me mande que mademoiselle d'*Espinasse* est très-dangereusement malade. J'en suis très-affligé, car je la connais mieux que personne, puisque je la connais par l'estime et par l'amitié que vous avez pour elle. Je vous prie, si vous avez le temps d'écrire un mot, de vouloir bien m'informer au plus vite du retour de sa santé.

Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher philosophe. V.

L E T T R E C L V I.

1776.

D E M. D E V O L T A I R E.

10 de juin.

C'EST pour le coup, mon cher ami, que la philosophie vous a été bien nécessaire. Je n'ai appris que tard, et par d'autres que par vous, la perte que vous avez faite. Voilà toute votre vie changée. Il sera bien difficile que vous vous accoutumiez à une telle privation. On dit que le logement que vous habitez peut-être déjà, est triste. Je crains pour votre santé. Le courage sert à combattre, mais il ne sert pas toujours à rendre heureux.

Je ne vous parle point, dans votre perte particulière, de la perte générale que nous avons faite d'un ministre digne de vous aimer, et qui n'était pas assez connu chez les velches de Paris. Ce sont à la fois deux grands malheurs auxquels j'espère que vous résisterez.

Je n'ai point de nouvelles de M. de *Condorcet*. On le dit non-seulement affligé, mais en colère. Lorsque vous aurez arrangé toutes vos affaires, et fini votre déménagement; lorsque vous aurez un moment de loisir, mandez-moi, je vous prie, s'il y a quelque chose à craindre pour cette malheureuse philosophie qui est toujours menacée. Ah, que nous avons à souffrir de la nature, de la fortune, des méchans et des fots ! Je quitterai bientôt ce malheureux monde, et ce sera avec le regret de n'avoir pu vivre avec vous. Ménagez votre existence le plus long-temps que vous

1776. pourrez. Vous êtes aimé et considéré, c'est la plus grande des ressources. Il est vrai qu'elle ne tient pas lieu d'une amie intime ; mais elle est au-dessus de tout le reste.

Adieu, mon vrai philosophe ; souvenez-vous quelquefois d'un pauvre vieillard mourant qui vous est aussi tendrement dévoué qu'aucun de vos amis de Paris.

L E T T R E C L V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

Ce 24 de juin.

J E ne vous ai point appris mon malheur, mon très-cher et très-digne maître ; d'abord parce que je n'avais pas la force d'écrire, et ensuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie, que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon ame sont dans le vide, et l'abyme de douleur où je suis me paraît sans fond. J'essaie de me secouer et de me distraire, mais jusqu'à présent sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge que j'ai lu à la réception de *la Harpe*, et dans lequel il y avait plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il aurait intéressée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre ame
 fera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des
 autres chagrins que je partage avec vous, mais qui,
 en ce moment, sont étouffés par une douleur plus vive
 et plus pénétrante. Conservez - vous, et aimez tou-
 jours *tuum ex animo*. 1776.

L E T T R E C L V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 26 de juillet.

S E C R E T A I R E du bon goût plus que de l'académie,
 mon cher philosophe, mon cher ami, à mon secours.
 Lisez mon factum contre notre ennemi monsieur *le*
Tourneur. Faites-le lire à M. *Marmontel* et à M. de
la Harpe, qui y sont intéressés. Voyez si vous pourrez,
 et si vous osez m'écrire une lettre ostensible, un
 mot de votre secrétairerie, en réponse de ma requête.

Je suis un peu indigné contre ce *le Tourneur*; mais
 il faut retenir sa colère, quand on plaide devant ses
 juges. On veut nous faire trop anglais, et je plaide
 pour la France. J'ai dit exactement la vérité; c'est ce
 qui fait que je m'adresse à vous.

Je vous crois actuellement très-occupé des prix, mais
 je vous demande un demi-quart d'heure d'audience.
 Je suis bien malheureux de vous la demander de cent
 lieues loin. Conservez-moi un peu d'amitié; elle est la
 consolation des derniers jours de ma vie. Je ne fais
 si la vôtre est heureuse; la mienne serait moins déplo-
 rable, si je pouvais vous embrasser.

1776.

L E T T R E C L I X .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 4 d'auguste.

J'AI lu hier à l'académie, mon cher et illustre confrère, l'excellent ouvrage que vous m'avez adressé pour elle. Elle l'a écouté avec le plaisir que lui fait toujours ce qui vient de vous. Vos réflexions sur *Shakespeare* nous ont paru si intéressantes pour la littérature en général, et pour la littérature française en particulier, si utiles surtout au maintien du bon goût, que nous sommes persuadés que le public en entendrait la lecture avec la plus grande satisfaction, dans la séance du 25 de ce mois, où les prix doivent être distribués. Mais, comme nous ne pouvons disposer ainsi de votre ouvrage sans votre agrément, la compagnie m'a chargé de vous le demander, et je m'acquitte, avec empressement, d'une commission qui m'est si agréable. Vous sentez cependant, mon cher et illustre confrère, que cet écrit, dans l'état où il est, aurait besoin de quelques légers changemens, sinon pour être imprimé, au moins pour être lu dans une assemblée publique. Il est indispensable de taire le nom du traducteur que vous attaquez, et de mettre seulement à la place le nom général de *traducteurs*; car ils sont en effet au nombre de trois. Il serait convenable encore, même en ne nommant point ces traducteurs, de supprimer tout ce qui pourrait avoir l'air de personnalité offensante. Il serait nécessaire

enfin de retrancher, dans les citations de *Shakespeare*, quelques traits un peu trop libres pour être hasardés dans une pareille lecture. L'académie désire donc, mon cher et illustre confrère, ou que vous nous autorisiez à faire ces corrections, dans lesquelles nous mettrons à la fois toute la sobriété et toute la prudence possible, ou, ce qui serait mieux encore, que vous fîssiez vous-même ces légers changemens, l'ouvrage ne pouvant que gagner de toute manière à être revu et corrigé par vous. J'attends incessamment votre réponse à ce sujet, et vous renouvelle, du fond de mon cœur, les assurances bien vives du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis, depuis tant d'années, mon cher et illustre confrère,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT,
*secrétaire perpétuel de l'académie
française, au louvre.*

P. S. Après vous avoir parlé au nom de l'académie, permettez-moi, mon cher maître, de vous parler pour mon compte, et seulement entre vous et moi. Votre ouvrage, excellent en lui-même, me paraît plus excellent encore pour être lu dans une assemblée publique de l'académie, comme une réclamation, au moins indirecte, de cette compagnie, contre le mauvais goût qu'une certaine classe de littérateurs s'efforce d'accréditer. Je m'attends bien que vous donnerez votre consentement à cette lecture, et que vous m'écrirez une lettre honnête pour l'académie. Vous pourriez, au lieu des grossièretés (inlifibles publiquement) que vous citez de *Shakespeare*,

— y substituer quelques autres passages ridicules et
 1776. lisibles, qui ne vous manqueront pas. Vous pourriez
 même ajouter à votre diatribe tout ce qui peut con-
 tribuer à la rendre piquante, quoiqu'elle le soit déjà
 beaucoup. Par malheur, le temps nous presse un
 peu ; car notre assemblée publique est d'aujourd'hui
 en trois semaines, et il serait bon que votre diatribe
 corrigée me parvînt avant le lundi, 19 de ce mois.
 Pour abrégér le temps, envoyez-moi, si vous voulez,
 vos additions, en cas que vous en ayez à faire, et je
 me chargerai des retranchemens qui ne sont pas
 difficiles, et qui ne feront rien perdre à l'ouvrage.
 Au reste, si vous consentez à la lecture publique,
 comme je l'espère, il sera bon que l'ouvrage ne soit
 pas imprimé avant le 25, qui sera le jour de cette
 lecture.

Réponse, mon cher maître, sur tous ces points,
 et la plus prompte qu'il sera possible. Je vous embrasse
 tendrement.

L E T T R E C L X.

1776.

D E M. D E V O L T A I R E.

10 d'auguste.

MON très-cher grand-homme , premièrement , je vous supplie de présenter mes remercîmens et mes profonds respects à l'académie.

Souffrez à présent que je vous dise que vous ne pouvez trop vous dissiper , et que ma guerre contre l'Angleterre vous amusera. Ceci devient sérieux. *Le Tourneur* seul a fait toute la préface , dans laquelle il nous insulte avec toute l'insolence d'un pédant qui régente des écoliers. Voyez , mon cher ami , le ton de *le Tourneur* , qui est aussi ennuyeux que l'auteur de *l'Année sainte* , et qui est beaucoup plus impertinent. J'ai été inondé de lettres de Paris ; tous les honnêtes gens sont irrités contre cet homme ; plusieurs ont retiré leurs souscriptions. Il faudrait mettre au pilori du Parnasse un faquin qui nous donne , d'un ton de maître , des *Gilles* anglais pour mettre à la place des *Corneille* et des *Racine* , et qui nous traite comme tout le monde doit le traiter.

Ayez donc la bonté de ne point prononcer son vilain nom. A l'égard des turpitudes qu'il est nécessaire de faire connaître au public , et de ces gros mots de la canaille anglaise qu'on ne doit pas faire entendre au louvre , serait-il mal de s'arrêter à ces petits défilés , de passer le mot en lisant , et de faire désirer au public qu'on le prononçât , afin de laisser

1776. voir le divin *Shakespeare* dans toute son horreur, et dans son incroyable bassesse? Si c'est vous qui daignez lire, vous saurez bien vous tirer de cet embarras qui, après tout, est assez piquant. *Fils de p.....* est dans *Molière*. Quand vous le trouverez dans les additions que je vous envoie, il ne vous en coûtera pas beaucoup de le supprimer; mais conservez, je vous en supplie, l'endroit où je demande justice à la reine; je combats pour la nation. Je ressemble à M. Roux de Marseille, qui fit la guerre aux Anglais, en 1756, en son propre et privé nom. Donnez-moi permission d'aller en course; cela s'appelle, je crois, des lettres de marque.

J'ignore si la séance commencera ou finira par cette bagatelle. Je souhaiterais qu'elle fût lue au début, et qu'on pelotât en attendant partie.

Adieu; je me console de ma triste existence, en vous fournissant un moment pour vous amuser. Je me recommande à tous mes confrères qui voudront bien se ressouvenir de moi, et soutenir un français contre quelques velches.

L E T T R E C L X I.

1776.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 d'auguste.

J E sens bien, mon cher ami, que je n'ai pas assez travaillé ma déclaration de guerre à l'Angleterre ; elle ne peut réussir que par votre art, très-peu connu, de faire valoir le médiocre, et d'escamoter le mauvais par un mot heureusement substitué à un autre, par une phrase heureusement accourcie, par une expression sous-entendue, enfin par tous les secrets que vous avez.

Tout le plaisant de l'affaire consiste assurément dans le contraste des morceaux admirables de *Corneille* et de *Racine*, avec les termes du bordel et de la halle que le divin *Shakespeare* met continuellement dans la bouche de ses héros et de ses héroïnes. Je suis toujours persuadé que, quand vous avertirez l'académie qu'on ne peut pas prononcer au louvre ce que *Shakespeare* prononçait si familièrement devant la reine *Elisabeth*, l'auditeur qui vous saura bon gré de votre retenue, laissera aller son imagination beaucoup au-delà des infamies anglaises qui resteront sur le bout de votre langue.

Le grand point, mon cher philosophe, est d'inspirer à la nation le dégoût et l'horreur qu'elle doit avoir pour *Gilles-le Tourneur*, préconiseur de *Gilles-Shakespeare*, de retirer nos jeunes gens de l'abominable boubier où ils se précipitent, de conserver un

1776. peu notre honneur, s'il nous en reste. Je remets tout entre vos mains. Soyez aujourd'hui mon *Raton* ; coupez , taillez , rognez , surtout effacez. Mais je vous conjure de laisser subsister mon invocation à la reine et à nos princesses. Il faut les engager à prendre notre parti. Je dois surtout prendre la reine pour ma protectrice, puisqu'elle a daigné renoncer à *le Kain*, pendant un mois, en ma faveur. Elle aime le théâtre tragique ; elle distingue le bon du mauvais, comme si elle *mangeait du beurre et du miel* ; elle fera le soutien du bon goût.

Je vous prierai de me renvoyer la diatribe, quand vous aurez daigné la lire et l'embellir. J'y retravaillerai encore ; j'ai des matériaux, et je vous la renverrai par M. de *Vaines*. Je crois que c'est au libraire de l'académie d'imprimer ce petit morceau. Il augmentera le nombre de mes ennemis ; mais je dois mourir en combattant, quand vous êtes mon général.

LETTRE

L E T T R E C L X I I .

1776.

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 20 d'auguste.

Vos ordres seront exécutés, mon cher et illustre maître ; je vous lirai , à l'assemblée de dimanche prochain , et je vous lirai de mon mieux , quoique vos ouvrages n'aient pas besoin d'être aidés par le lecteur. Je regarde ce jour comme un jour de bataille , où il faut tâcher de n'être pas vaincus comme à Crécy et à Poitiers , et où le sous-lieutenant *Bertrand* secondera , de ses faibles pattes , les griffes du feld-maréchal *Raton*. *Bertrand* est seulement bien fâché qu'on ait été obligé de couper quelques-unes de ces griffes , par révérence pour les dames ; mais l'imprimeur les rétablira , et *Raton* est prié de les aiguïser encore. Au reste , *Bertrand* ne pense pas qu'en laissant , comme de raison , subsister ces griffes , la grave académie puisse s'en charger , même à l'impression. Il vaudrait mieux imprimer l'ouvrage sans retranchemens , en se contentant d'avertir qu'on en a retranché à la lecture publique , par respect pour l'assemblée et pour le louvre , ce que le divin *Shakespeare* prononçait si familièrement devant la reine *Elisabeth*. Enfin , mon cher maître , voilà la bataille engagée , et le signal donné. Il faut que *Shakespeare* ou *Racine* demeure sur la place. Il faut faire voir à ces tristes et insolens Anglais que nos gens de lettres savent mieux se battre contre eux que nos soldats et nos généraux.

Corresp. de d'Alembert , &c. Tome II. S

— 1776. Malheureusement il y a, parmi ces gens de lettres, bien des déser-teurs et des faux-frères; mais les déser-teurs seront pris et pendus. Ce qui me fâche, c'est que la graisse de ces pendus ne fera bonne à rien; car ils sont bien secs et bien maigres. Adieu, mon cher et illustre ami; je crierai dimanche, en allant à la charge: Vive *Saint-Denis-Voltaire*, et meure *George-Shakespeare*.

L E T T R E C L X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 d'auguste.

M. le marquis de *Villevieille* a dû, mon cher et illustre maître, partir pour Ferney hier de grand matin. Il se proposait de crever quelques chevaux de poste, pour avoir le plaisir de vous rendre compte le premier de votre succès. Il a été tel que vous pou-viez le désirer. Vos réflexions ont fait très-grand plaisir, et ont été fort applaudies. Les citations de *Shakespeare*, la *Chronique de Metz*, le roi *Borboduc*, &c. ont fort diverti l'assemblée. On m'en a fait répéter plusieurs endroits, et les gens de goût ont surtout écouté la fin avec beaucoup d'intérêt. Je n'ai pas besoin de vous dire que les anglais qui étaient là, sont sortis mécontents, et même quelques français qui ne se contentent pas d'être battus par eux sur terre et sur mer, et qui voudraient encore que nous le fussions sur le théâtre. Ils ressemblent à la femme du

médecin malgré lui, *je veux qu'il me batte, moi*; mais heureusement tous vos auditeurs n'étaient pas comme cette femme et comme eux. Je vous ai lu avec tout l'intérêt de l'amitié, et tout le zèle que donne la bonne cause; j'ajoute même avec l'intérêt de ma petite vanité; car j'avais fort à cœur de ne pas voir rater ce canon, lorsque je m'étais chargé d'y mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchemens qu'il a fallu faire, pour ne pas trop scandaliser les dévots et les dames; mais ce que j'avais pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort contribué, comme je l'espérais, au gain complet de la bataille. Je vais faire mettre au net l'ouvrage tel que je l'ai lu, afin de vous le renvoyer comme vous le désirez. Vous y ferez les additions que vous jugerez à propos; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire de retrancher les ordures de *Shakespeare*, si vous voulez que l'académie fasse imprimer l'ouvrage par son libraire; et peut-être l'ouvrage y perdra-t-il quelque chose. Au reste, donnez-moi là-dessus vos ordres; et quoique l'académie doive entrer en vacances le 1 de septembre, je prendrai mes mesures auparavant pour que cette impression puisse se faire de son aveu. Adieu, mon cher maître; je suis très-flatté que vous m'ayez choisi pour sonner la charge sous vos ordres, et en vérité assez content de la manière dont je m'en suis acquitté. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

1776.

1776.

L E T T R E C L X I V .

D É M. D E V O L T A I R E .

3 de septembre.

M O N général, mes troupes ne peuvent actuellement recevoir leurs ordres immédiatement de vous. J'ai changé un peu mon ordre de bataille, et on imprime actuellement la campagne que j'ai faite sans vous. Je suis toujours émerveillé qu'une nation, qui a produit des génies pleins de goût, et même de délicatesse, aussi-bien que des philosophes dignes de vous, veuille encore tirer vanité de cet abominable *Shakespeare*, qui n'est, en vérité, qu'un *Gilles* de village, et qui n'a pas écrit deux lignes honnêtes. Il y a, dans cet acharnement de mauvais goût, une fureur nationale dont il est difficile de rendre raison.

Je vois que M. de *la Harpe* fait la guerre, de son côté, avec beaucoup de succès, contre messieurs les feseurs de drames en prose. Il rend en cela un très-grand service à la saine littérature, et je l'exhorte à ne jamais mettre les armes bas. Mais quel sera le brave chevalier qui nous délivrera des monstres chimériques dont on accable la physique. Je vois des folies pires que celles de la matière subtile, et de la matière rameuse, pires que les imaginations de *Cyrano* de Bergerac et de M. *Oufle*, se débiter avec le plus grand succès, et marcher le front levé. Je vois les auteurs de ces extravagances aller à la fortune et à la gloire, comme s'ils avaient raison. Chaque

genre a donc son *Shakespeare*; et on n'aura pas même la liberté de fiffler ce qui est fiffable. Prions DIEU 1776. pour la résurrection du sens commun. *Raton* se met, tant qu'il peut, sous la patte de son cher et digne *Bertrand*. *Raton* n'en peut plus; il est bien malade, il fera place bientôt à un nouveau quarantième.

L E T T R E C L X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 1 d'octobre.

SI vous désirez, mon cher maître, des nouvelles littéraires, j'en ai d'intéressantes à vous apprendre. *Moureau*, à qui j'ai donné votre lettre à l'académie, comme vous m'en aviez chargé, l'a imprimée sur le champ, ne doutant point qu'on ne lui accordât la permission de la vendre. Monsieur le garde des sceaux a refusé cette permission; *quod erat primum*.

Nous avions demandé au roi, notre protecteur, quinze cents livres par an pour augmenter nos prix, et exciter l'émulation des jeunes gens. Le roi nous a refusé cette somme, *quod erat secundum*. On dit que les dévots de Versailles lui ont persuadé que votre morceau sur *Shakespeare* était injurieux à la religion, quoiqu'on ait retranché soigneusement à la lecture publique tous les passages indécens du tragique anglais; *quod erat tertium*. Et, sur ce, je vous embrasse tendrement, en gémissant avec vous du crédit des hypocrites calomniateurs; *quod erat quartum*. Et je suis

— fâché qu'ils nous empêchent d'apprendre aux gens
1776. de lettres que le roi défire de les encourager; *quod erat quintum.*

L E T T R E C L X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 d'octobre.

LÉ vieux *Raton*, le malheureux *Raton* est tout ébaubi d'avoir cette fois-ci brûlé ses pattes dans une occasion si honnête. Il n'y entend rien; il soupçonne que monsieur le traducteur ne sachant comment se défendre, aura dit au hasard à l'homme dont il dépend : Monseigneur, il y a là de l'hérésie, du déisme, de l'athéisme, car il y en a par-tout. On l'aura cru sur sa parole, sans lire l'ouvrage; car on ne lit point.

Je vois bien que ni vous ni vos amis vous n'avez reçu les exemplaires que je vous avais envoyés. Je ne fais plus comment faire; toute voie m'est interdite. La mauvaise volonté est plus forte que jamais. Je meurs désagréablement, mais je mourrai en vous aimant, mon très-cher philosophe. J'aurai vu mourir la littérature en France; vivez pour la ressusciter.

J'avais projeté une seconde lettre plus intéressante que la première, mais il ne m'appartient de faire aucun projet.

Je vous embrasse douloureusement.

LETTRE CLXVII.

1776.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 d'octobre.

IL faut que *Bertrand* rassure un peu *Raton*, qui ne fera pas absolument brûlé, mais seulement pendu par la clémence des juges. On a levé apparemment la défense de rien dire contre le théâtre anglais, et contre *Shakespeare*; car je vis, il y a quelques jours, la lettre exposée en vente aux Tuileries. Mais il n'est pas moins vrai que l'imbécille calomnie a persuadé à Versailles que cette lettre était un ouvrage impie, et qu'en conséquence on nous a refusé l'augmentation des prix que nous demandions, pour avoir une occasion (qui ne se présentera pas sitôt) de remercier et de louer le ministère présent, qui apparemment ne s'en soucie guère. Grand bien lui fasse! En attendant, je vais pousser, comme je pourrai, le temps avec l'épaule, jusqu'au printemps où j'irai revoir votre ancien disciple, qui m'a écrit deux lettres charmantes sur la perte que j'ai faite, et qui mérite bien que j'aie l'en remercier. Je suis à la veille de faire une autre perte qui m'est bien sensible, celle de madame *Geoffrin*, et d'autant plus sensible que madame de la *Ferté-Imbault* sa fille, qui joue la dévotion, mais qui ne joue pas la fottise, a écarté du lit de sa mère tout ce qu'on appelle philosophes, et qui n'ont pas plus d'envie que de besoin de parler de religion à sa mère en l'état où elle est. On peut dire

— 1776. de la philosophie ce que *Despréaux* disait de DIEU, en entendant déraisonner deux fots athées : *Vous avez là de fots ennemis*. Mais ces ennemis sont aussi méchans que fots, et aussi dangereux par leurs calomnies que méprisables par leur imbécillité. Que le ciel nous assiste et les confonde ! mais le ciel n'en fera rien ; et je ferai comme l'abbé *Terrasson* faisait, à ce qu'il disait, de la Providence, *je m'en passerai* ; et je vous exhorte, mon cher *Raton*, à vous en passer aussi, et surtout à ne pas nous priver de votre seconde lettre, dussions-nous être condamnés à ne plus couronner de mauvaise prose et de mauvais vers. Adieu ; je baise bien tendrement vos pattes, et je les exhorte à ne se laisser ni brûler ni engourdir.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'octobre.

RATON n'a plus ni pattes, ni griffes, ni barbe, ni dents. Le pauvre *Raton* est plus malingre que jamais ; il est presque dans l'état d'un contrôleur général. C'est assez là le cas, comme vous dites, de se passer de la Providence. Madame *Geoffrin* est réellement une perte. Je ne crois pas qu'elle soit de mon âge, mais la mort consulte rarement les extraits baptistères.

Si je suis encore en vie, mon cher philosophe, à votre retour de Berlin, n'oubliez pas, je vous en prie, votre vieux *Raton*.

Votre doyen m'avait vanté un livre intitulé *les Erreurs et la vérité*; je l'ai fait venir pour mon malheur. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot. Comment un tel ouvrage a-t-il pu réussir auprès de monsieur le doyen? vous me le direz. Dites-moi aussi, je vous prie, quel est le chrétien qui a fait trois volumes de lettres à moi adressées sous le nom de trois juifs; tâchez de vous en informer. Je viendrai à lui, quand j'aurai achevé d'étriller *Shakespeare*. Je suis comme *Beaumarchais*: *A vous M. Marin*, à vous *M. Baculard*. Dieu merci, pour me consoler, j'ai lu *Pascal-Condorcet*. Cela doit tenir lieu d'une bibliothèque entière. Rien n'est plus propre à instruire ceux qui veulent penser, à fortifier ceux qui pensent, et à raffermir ceux qui chancellent. On avait un grand besoin de cet ouvrage.

Adieu, mon cher ami; si vous m'écrivez, n'oubliez pas de me dire des nouvelles de la santé de monsieur le contrôleur général de qui dépend, à ce que je crois, la faveur de vos quinze cents francs, pour encourager la jeunesse. Dites-moi aussi quelque chose de M. de *Maurepas*. Je suis honteux de paraître encore m'intéresser un peu à ce qui se passe dans le monde.

Je ne vous demande plus des nouvelles de la santé de M. de *Clugny*, attendu qu'il est mort; mais je vous prie de me dire le nom d'un ancien recteur du collège du Plessis, auteur des trois volumes de lettres sous le nom de quelques juifs. Cet homme est un des plus mauvais chrétiens, et des plus insolens qui soient dans l'Eglise de DIEU.

Vous savez que les troupes du docteur *Franklin* ont

— 1776. été battues par celles du roi d'Angleterre. Hélas ! on bat les philosophes par-tout. La raison et la liberté sont mal reçues dans ce monde. Allons ; courage , mon très-cher philosophe.

L E T T R E C L X I X .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 5 de novembre.

L E triste *Bertrand* au malingre *Raton* , salut. *Raton* , tout malingre qu'il est , fera très-bien de continuer à égratigner *Gilles-Shakespeare* , quoique les coups de patte qu'il lui a donnés aient fait couper les vivres à la *jeunesse studieuse* , *studiosæ juventuti*. Il faut qu'au moins la philosophie et la raison fassent justice dans leur petit domaine , puisqu'elles sont battues à la Nouvelle Yorck ; mais on aura beau faire , cette chienne de philosophie fera , comme le prince d'*Orange* , souvent battue et jamais défaite.

Quand *Gilles-Shakespeare* aura été dûment étrillé , *Raton* fera très-chattement d'en venir aux lettres des juifs portugais , qui ne valent pas les *Lettres portugaises* , même pour de pauvres diables éreintés comme *Raton* et *Bertrand*. Le secrétaire de ces juifs est un pauvre chrétien , nommé *Guenée* , ci-devant professeur au collège du Pleffis , et aujourd'hui balayeur ou sacristain de la chapelle de Versailles. On dit que ses lettres lui ont valu quelques *pour-boire* du cardinal de la Roche-Aymon , un des plus dignes prélats qui soient

dans l'Eglise de DIEU, et à qui il ne manque rien que de savoir lire et écrire. On assure que ce saint *Ambroise* qui, par humilité, a oublié d'apprendre l'orthographe (ce qui nous a empêché de lui donner un de nos fauteuils dont il avait grande envie, et nous fort peu); on assure donc que ce *Chrysostôme* non lettré a représenté au gouvernement que, choisir pour ministre des finances un homme qui ne va pas à la messe, est un crime qui tient de la *bestialité*: on lui a répondu que sa remontrance tenait de la *bêtise*, et on l'a renvoyé dire la messe, et *Guenée* la servir.

Bertrand reçoit journellement de l'ancien disciple de *Raton* de la prose charmante, et des vers qui ne valent pas tout-à-fait sa prose. Il me mande qu'il m'attend à Berlin l'année prochaine; et *Bertrand* ira très-volontiers faire avec lui de la prose, et même des vers sur tout ce qui se passe, depuis la Nouvelle Yorck jusqu'au Kamshatka. En attendant, *Bertrand* finit ici sa prose à *Raton*, et l'exhorte à faire main-basse, en vers et en prose, sur les fots dont ce meilleur des mondes fourmille.

1776.

L E T T R E C L X X .

D E M . D E V O L T A I R E .

8 de novembre.

VOUS ne vous vantez pas des faveurs de votre maîtresse, mais elle s'en vante. Le roi de Prusse, mon cher philosophe, m'a envoyé la belle épître qu'il vous a adressée. Je suis, malgré vous, le confident de vos amours; c'est le seul rôle que je puisse jouer à mon âge. Ce redoublement de coquetterie entre vous et *Frédéric*, me fait juger que vous l'irez voir au printemps, comme vous me l'avez mandé. J'espère, si je suis en vie, que Ferney sera une de vos auberges dans votre voyage; mais je ne vous réponds pas que ma vieille et frêle machine puisse durer jusqu'au printemps. Qui sera notre secrétaire pendant votre absence? Il eût été bien nécessaire que M. de *Condorcet* fût des nôtres. Je me flatte que, si je meurs cet hiver, j'aurai le plaisir de le voir remplir ma place. Je veux même croire que la noble liberté avec laquelle il a écrit, ne lui fermerait pas la porte de l'académie.

Raton vous prie encore une fois de lui faire savoir le nom de ce docte janséniste qui a fait imprimer, chez *Moutard*, trois scientifiques volumes contre lui, sous le nom de six juifs. Il me traite comme *Antiochus*, il me donne six *Machabées* à combattre. M. de la *Harpe*, qui a fait un petit extrait, ou plutôt qui a donné une simple notice de son livre, doit savoir le nom de l'auteur. Parlez-en, je vous en

prie , à M. de *la Harpe*. Il est bon de savoir à qui l'on a à faire. 1776.

Je suis fâché que M. de *Vaines* quitte sa place ; c'est une très-belle action , si elle est absolument volontaire ; mais elle me paraît triste pour la littérature. Restez-nous fidelle , mon cher ami :

*Cum tu inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi sapias , et adhuc sublimia cures.*

Souvenez-vous , au printemps , que Ferney est sur votre route. *Raton* vous embrasse bien tendrement de ses pauvres pattes.

LETTRE CLXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de novembre.

MON très-cher philosophe , on m'engage à vous prier de faire donner à M. l'abbé d'*Espagnac* la charge de panégyriste de *S^t Louis* , pour l'année prochaine. Si vous le pouvez , vous ferez une bonne action dont je vous ferai très-obligé. S'il est vrai que vous soyez déjà engagé avec un autre concurrent , je retiens place pour l'année suivante. Ce jeune abbé d'*Espagnac* a eu les honneurs d'accesfit à l'apothéose du maréchal de *Catinat*. Il a beaucoup d'esprit , il est né éloquent ; car , à mon avis , il faut naître éloquent comme naître poète. Son père est un homme d'un rare mérite ; il est de plus neveu d'un conseiller

— de grand'chambre , qui rabat quelquefois les coups
1776. que le fanatisme porte à cette philosophie tant persécutée.

Raton joue actuellement avec la souris nommée *Guenée* , mais ses pattes sont bien faibles. Je ne fais si ce combat du chat et du rat d'église pourra amuser les spectateurs. Le parti du rat est bien fort ; il est toujours prêt à étrangler *Raton* , et on viendrait le prendre dans sa chatière , si on ne disait pas quelquefois que ce n'est pas la peine , et que *Raton* est mort , ou autant vaut.

J'ai lu les deux lettres bien étonnantes que vous avez reçues d'un grand roi , plus étonnant encore. Le petit billet du marquis de *Condorcet* à M. de la *Harpe* rend la philosophie bien respectable ; je ne fais point de plus belle époque pour elle. En vérité , il n'y a rien au-dessus de la considération dont vous jouissez ; c'est-là ce qui doit faire frémir le fanatisme : il est écrasé sous votre char de triomphe.

Une autre gloire pour la philosophie , c'est que M. de *Condorcet* paraît tranquille dans les révolutions ministérielles. Je voudrais bien savoir de vous ce qu'il fait et ce qu'il pense.

Je voudrais bien encore que M. de *Vaines* restât en place. Je voudrais bien aussi que vous me mandassiez votre avis sur tout cela , si vous avez un moment de loisir. Les pattes de *Raton* se raniment un moment pour vous embrasser le plus tendrement du monde.

LETTRE CLXXII.

1776.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 23 de novembre.

Nos lettres, mon cher maître, se sont croisées sans doute. Vous avez dû recevoir, peut-être le même jour que vous m'avez écrit, celle où je vous apprenais le nom du pauvre chrétien devenu juif, qui voudrait vous faire circoncire bien plus que le prépuce, s'il en était le maître. Je vous ai dit qu'il se nomme *Guenée*, ci-devant professeur de basses classes dans un collège de Paris, et aujourd'hui sous-facristain de je ne sais quelle chapelle à Versailles. Je vous apprenais aussi, dans ma lettre, les nouvelles galanteries du roi de Prusse, et les vers qu'il m'a adressés. Mon projet est bien en effet de l'aller voir au printemps prochain, et de passer l'été avec lui. En allant ou en revenant, j'irai vous embrasser. M. de *Condorcet* a lu, à la rentrée de la Saint-Martin, un éloge charmant du père *le Seur*, un des deux minimes commentateurs de *Newton*, et ami de notre pauvre père *Jacquier*. Vous savez le triste état où est madame *Geoffrin* depuis trois mois. Sa fille, madame de *la Ferté-Imbault*, vendue à la cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi

— de Prusse , mais qui est une pièce rare pour l'infolence et la bêtise. Croiriez-vous que je ne fais quelle canaille vient de faire imprimer une comédie intitulée *le Bureau d'esprit* , où cette pauvre femme mourante est fort dénigrée , à la vérité si platement que cela ne se peut lire ? On m'assure que cette rhapsodie se trouve chez votre protégé *Moureau* , sur le quai de Gêvres. Ces libraires vendent de tout pour gagner de l'argent. Oh , que de canailles , grandes et petites , dans ce meilleur des mondes possibles ! Ce que j'ai trouvé de plus fâcheux , c'est qu'il fait un temps du diable , et qu'il faut attendre six mois les beaux jours pour vous aller voir. Adieu , mon cher , et illustre , et ancien ami ; je vous embrasse *corde et animo*.

LETTRE CLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

C'EST à votre lettre du 30 de novembre , mon très-cher philosophe , que je réponds aujourd'hui , et nous ne nous croiserons plus. Je vous remercie de votre bonne volonté pour l'apprenti prêtre et apprenti évêque d'*Esspagnac*. J'ai quelque lieu d'espérer qu'un jour il sera un prélat assez philosophe. Vous pouvez lui confier *S^t Louis* pour l'année 1778. Je crois qu'il a trop d'esprit pour justifier les croisades devant l'académie. Il me semble qu'il avait parlé de la philosophie de *Catinal* avec effusion de cœur.

Luc

Luc est un singulier corps. Profitez de l'extrême
envie qu'il a de vous plaire. Il serait homme à faire
comme *Hume*, si on avait le malheur de le perdre. 1776.

Le secrétaire juif, nommé *Guenée*, n'est pas sans esprit et sans connaissances ; mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. Il sera mordu de même. Heureusement un prêtre de la rue Saint-Jacques, desservant d'une chapelle à Versailles, qui se fait secrétaire des Juifs, ressemble assez à l'aumônier *Poussatin* du comte de *Grammont*. Tout cela fera rire le petit nombre de lecteurs qui peut s'amuser de ces sottises.

Savez-vous bien que nos ennemis sont déchaînés contre nous, d'un bout de l'univers à l'autre. Connaissiez-vous le jésuite *Ko*, résidant actuellement à Pékin ? c'est un petit chinois, enfant trouvé, que les jésuites amenèrent, il y a environ vingt-cinq ans, à Paris. Il a de l'esprit ; il parle français mieux que chinois, et il est plus fanatique que tous les missionnaires ensemble. Il prétend qu'il a vu beaucoup de philosophes à Paris, et dit qu'il ne les aime, ni ne les estime, ni ne les craint ; et où dit-il cela ? dans un gros livre dédié à monseigneur *Bertin*. Il paraît persuadé que *Noé* est le fondateur de la Chine. Tout cela est plus dangereux qu'on ne pense. Son livre, imprimé à Paris chez *Nyon*, ne peut être connu de mon grand poète *Kien-long*, empereur de la Chine ; et il est difficile de l'en instruire. Les jésuites qu'il a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens ; ils aiment à travailler de leur métier. Il ne faut que deux ou trois têtes chaudes pour troubler tout un empire. Il serait

— assez plaisant d'empêcher ces marauds - là de faire
 1776. du mal à la Chine. On pourrait y parvenir par le
 moyen de la cour de Pétersbourg ; mais commen-
 çons par songer à Paris.

Raton se jette en mourant entre les bras de
Bertrand.

LETTRE CLXXIV.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 28 de décembre.

VOTRE protégé d'*Espagnac* , mon cher et illustre maître , m'a bien l'air d'attendre au moins l'année 1778 pour débiter devant notre académie les sottises ordinaires sur l'atroce absurdité des croisades , et sur ce roi plus moine que roi , qui voulait donner la moitié de son corps aux *frères prêcheurs* , et l'autre aux *frères mineurs* , et qui disait à *Joinville* qu'il ne fallait répondre aux hérétiques qu'en *leur enfonçant l'épée dans le ventre jusqu'à la garde*. Il eût été digne de protéger et d'ordonner , comme a fait le roi d'Espagne , son centième petit-fils , ce qui vient de se passer à Cadix. Vous savez que l'inquisition , que le roi d'Espagne a remise en honneur et en vigueur plus que jamais , vient de faire une belle procession , plus magnifique et plus solennelle qu'elle n'avait été depuis long-temps ; que le peuple , prosterné dans les rues pendant cette belle cérémonie , criait en se frappant la poitrine : *Viva la fé di Dios* ; qu'ensuite

on a publié les bulles de *Paul IV* et de *Pie V*, ces deux marauds de papes qui ont tant fait brûler d'hérétiques, et qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'*inquisition*, sans excepter le souverain. C'est dommage qu'après cette insolence, cette canaille d'inquisiteurs n'ait pas donné les écrivains au roi d'Espagne, comme le pape les donna autrefois à notre *Henri IV*, sur le dos du cardinal du Perron, et comme les Algériens les ont données l'an passé à sa très-fidelle majesté catholique, qui leur avait déclaré la guerre, par ordre du puant récollet son confesseur. *O tempora, o mores!* Voilà, mon cher ami, le fruit des lumières que tant d'écrits ont répandues! voilà le fruit de l'expulsion de ces gueux de jésuites, remplacés par des gueux plus insolens! voilà où tant de princes en sont encore dans le siècle de la philosophie! Je crois que votre ancien disciple rira bien de tant de sottises, s'il n'en est pas encore plus indigné; et j'espère, dans quelques mois, lui entendre dire de fâcheuses vérités sur quelques-uns de ses chers confrères. En attendant, je vous recommande le prépuce de *Jacob-Ephraïm Guinée*, et même ce qui tient à son prépuce, et dont ce prêtre circoncis n'a sûrement que faire. Vous ne feriez pas mal aussi de recommander à votre ami *Kien-long*, par votre autre amie *Catherine*, le jésuite mandarin qui écrit tant de sottises. Pour moi, je commence à être las et honteux de toutes celles que j'entends dire, que je vois faire, et que j'ai le malheur de lire. Je ferais bien tenté d'en dire et d'en faire aussi quelques-unes; mais je m'abstiens d'être lu, de peur d'être brûlé. Savez-vous bien que je craindrais pour vous, si vous étiez à

— 1776. Collioure au lieu d'être à Ferney , que la sainte-hermandad ne vous fit enlever contre le droit des gens , pour vous brûler suivant toutes les règles du droit canon ? Hélas ! je ris , et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux finir par où j'aurais dû commencer , par me taire et par vous embrasser avec douleur et tendresse.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

— 1777. **M**ON très-cher philosophe , il y a dans ma petite colonie un homme qui a passé vingt ans en Espagne , et qui m'assure que la cavalcade de la sainte inquisition est une cérémonie qui se pratique tous les ans , pour vendre au peuple la bulle de la cruzade , moyennant laquelle on obtient le droit de manger gras les vendredis et samedis de l'année , et trois jours de la semaine en carême. Cela est consolant ; mais si M. *Benavidès* ou *Olavidès* , qui est un philosophe très-instruit et très-aimable , est dans les prisons de l'inquisition , avec l'agrément de sa majesté catholique , il sera difficile de me consoler. Il a passé , il y a long-temps , huit jours aux Délices ; cela m'attendrit pour lui : mais ne nous pressons pas de gémir , il n'y a peut-être pas un mot de vrai à tout ce qu'on nous dit.

Ce qui est très-vrai , c'est que le *Pascal* , ou plutôt

l'*Anti-Pascal*, d'un homme très-supérieur à *Pascal*, a le succès qu'il mérite auprès des gens de bien qui ont eu le bonheur de le lire ; cela ne doit pas vous décourager. Le petit nombre des élus subsistera toujours. Il est probable qu'il ne fera jamais puissant, mais il sera indestructible. Je voudrais bien savoir quel est le protecteur du bon goût et de la probité, qui a forcé MM. *Palissot* et *Clément* à augmenter le nombre des journaux. Nous avons, Dieu merci, plus de journaux que de livres ; c'est avoir plus de juges que de plaideurs.

Je suis bien malade, mon cher ami, quoique nous ayons dans notre retraite M. de *Villeveille* qui nous parle de vous et de M. de *Condorcet*. Je n'en ai plus au moment que je vous écris, et je finis parce que la tête me tourne ; mais je vous embrasse aussi tendrement que si je me portais bien.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de fevrier.

MON cher et grand philosophe, vous avez déchiré mon vieux cœur en m'apprenant que je m'étais trompé sur l'Espagne. Je l'avais crue raisonnable, mais je vois bien qu'il faut attendre encore trois ou quatre cents ans. Je présume qu'en attendant cette époque, on pourra bien être aussi sage à Versailles qu'à Buenretiro. Il faudra bien qu'un jour les honnêtes gens gagnent leur cause ; mais avant que ce

— beau jour arrive , que de dégoûts il faudra effuyer !
 1777. que de sordes persécutions , sans compter les chevaliers de *la Barre* , dont on fera des auto-da-fé de temps en temps !

On n'est point en état de lire le *Pascal-Condor*.... à Madrid ; mais il y a encore bien des gens dignes de le lire à Paris , et même en province : voilà ma consolation. Il serait bon qu'il y en eût une édition un peu plus répandue. Je me flatte qu'à la fin le journal de M. de *la Harpe* aura la faveur qu'il doit avoir ; c'est le seul de tous les journaux où l'on trouve du goût et de la raison : mais ne fera-t-on pas quelque jour justice des comètes qui forment une terre avec une échancrure du soleil , des enfans qui se font avec des molécules organiques , des Alpes et des Apennins qui s'élèvent par un coup de mer ? Je ne vois par-tout que du charlatanisme. Votre prédécesseur, l'abbé d'*Olivet* , disait toujours, quand il voyait de tels livres , cela ne fait mal à personne. Je ne suis point de son avis , cela fait grand mal ; car ces lectures rendent l'esprit faux , et donnent de l'humeur au petit nombre de ceux qui n'aiment que le vrai.

Adieu , mon cher ami ; quand vous irez voir des rois , n'oubliez pas , en passant ; le vieux chat-huant qui se meurt dans son trou au milieu des neiges.

LETTRE CLXXVII.

1777.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

VOICI, mon sage maître, la lettre ostensible, écrite à qui vous voudrez. Je me meurs de maladie et de chagrin. On n'est pas plus maître de chasser le chagrin que la fièvre. Ménagez votre santé. Dites avec *Horace* :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour moi je suis persécuté sur la fin de ma vie comme dans ma jeunesse. On dit que c'est le sort des gens de lettres. Cela est-il vrai ? Mon sort est de vous aimer tant que je vivrai.

Raton.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

JE suis bien persuadé comme vous que le *Pascal-Condor* (vous savez que le *Condor* est le plus grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beaucoup mieux que le *Pascal* janséniste, et qu'il est destiné à jouer le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. Ce qui m'enchanté, c'est qu'on a cru lui faire

— 1777. grâce en le choisissant pour secrétaire de l'académie des sciences, qui est plus heureuse qu'elle ne mérite, d'avoir un tel secrétaire. Celui-là ne parlera ni d'éclabouffures du soleil, ni de molécules organiques, ni des taupinières apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sottises, et du style ampoulé ou empoulé dont on nous les étale; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de lettres qui viennent de vous être adressées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidissement de la terre comme des idées comparables au système de la gravitation. Supplément de génie que toutes ces pauvretés; vains et ridicules efforts de quelques charlatans qui, ne pouvant ajouter à la masse des connaissances une seule idée lumineuse et vraie, croient l'enrichir de leurs idées creuses, et nous persuader de l'existence d'un peuple qui nous a tout appris, excepté son histoire et son nom. Adieu, mon cher maître. En lisant tout ce qui s'imprime aujourd'hui (qu'heureusement pour moi je ne lis guère), je pourrais dire comme *Pourceaugnac*: *Jamais je n'ai été si fôûl de sottises*. Continuez de nous en consoler en vivant, en vous portant bien, et en écrivant. *Tuus ex animo*

Bertrand.

LETTRE CLXXIX.

1777.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

*R*ATON n'a pu répondre à la lettre du 6 de mars de ce vrai philosophe *Bertrand*, au sujet de l'ancienne anecdote touchant feu *Cartouche-Fréron*. La raison de son silence est qu'il reçut, il y a un mois, un avertissement de la nature qui le somma de comparaître bientôt au tribunal devant qui ce maraud de *Fréron* étale actuellement son ânerie littéraire. Il n'est pas encore bien rétabli de son accident, et il se trouve même bien hardi, dans l'état où il est, d'oser écrire à *Bertrand*.

Les anecdotes dont il est question sont quelque chose de si bas, de si misérable, de si crasseux; c'est un ramas si dégoûtant d'aventures des halles et de sacrifices, qu'il n'y a qu'un bédau ou un crocheur qui ait pu écrire une pareille histoire. J'en ai quelque part un exemplaire que *Thiriot* le fureteur m'envoya; et, dès que je pourrai retrouver ce rogaton, je le ferai parvenir à M. de *la Harpe*. Je ne conçois pas pourquoi son journal a moins de vogue que celui de *Linguet*. Je suis persuadé qu'à la fin on préférera la raison et le bon goût à des paradoxes de forcené.

On m'a envoyé *la Philosophie de la nature*, prétendue troisième édition en six volumes; et on m'apprend

1777. que l'auteur a été condamné par le châtelet au bannissement perpétuel, et qu'il est à présent au cachot, les fers aux pieds et aux mains. On m'a envoyé aussi les noms des juges. On ne fait pas encore à quoi ils seront condamnés.

Je ne fais pas quel opéra comique divise actuellement tout Paris. Je fais seulement que je mourrai bientôt, et que je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

L E T T R E C L X X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 2 de mai.

VOUS avez cru, mon cher maître, aller voir les sombres bords, et moi j'ai un estomac qui, je crois, m'y mènera bientôt. Je viens d'écrire à votre ancien disciple que cet estomac maudit ne me permettait plus de projeter d'autres voyages que celui de l'autre monde (si autre monde y a), et que j'irais bientôt attendre sa Majesté sur les rives du Styx, en faisant néanmoins des vœux, comme de raison, pour ne l'y pas voir sitôt. J'ai autant de peine à digérer ce que je mange, que ce que je vois et ce que j'entends; et je ferai mes adieux, sans beaucoup de regret, à un monde où il se fait et se dit tant de sottises. Le pauvre *Delisle* est actuellement *aux pieds de la cour*; nous attendons son jugement qui suivra de près celui de votre *Childebrand* et de sa gueuse. Je suis quelquefois

tenté de croire à la Providence, quand je vois le fort de *Cartouche-Fréron*, et de *Mandrin-Childebrand*; 1777. mais je change d'avis quand je vais à la garde-robe. Quelque chose qu'elle fasse, je lui pardonnerai, mon cher et illustre ami, tant qu'elle vous conservera. Nous avons ici le comte de *Falkenstein*; je ne fais s'il viendra à nos académies; il est déjà venu voir nos portraits, et peut-être aimera-t-il mieux nos portraits que nos personnes. Il est bien le maître, et peut-être aura-t-il raison. Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous aime mieux que tous les comtes, tous les empereurs et tous les rois, et je vous embrasse bien tendrement.

Tuus Bertrand.

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

VOTRE estomac, mon cher ami et mon cher philosophe, ne peut pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de quarante ans. Mettons l'un et l'autre, dans le même plat, vos entrailles et mes méninges, et présentons-les à la philosophie. Je meurs accablé par la nature qui m'attaque par en haut, quand elle vous lutine par le bas. Je meurs persécuté par la fortune qui s'est moquée de moi dans la fondation de ma colonie. Je meurs poursuivi par les mauvais livres qui pleuvent.

— Je meurs aboyé par les dogues qui déchirent ce
 1777. *Delisle*. Je fais qu'étant en curée, ils veulent me dévorer aussi; mais ils feront mauvaise chère. Je suis un vieux cerf plus que dix cors, et je leur donnerai de bons coups d'andouillers avant d'expirer sous leurs dents. La cervelle me tinte si prodigieusement, à l'heure que je vous écris, que l'*amanuensis* et moi ne nous entendons plus. Mon cœur est encore sain, il fera à vous jusqu'au dernier moment.

Adieu, sage, adieu; mes complimens à *Pascal-Condorcet*; il jouera un grand rôle. Adieu, cher *Bertrand*; souvenez-vous de *Raton*.

L E T T R E C L X X X I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 23 de juin.

IL y a un siècle, mon cher et illustre ami, que je ne vous ai ennuyé de mon bavardage; je suis bien sûr au moins de ne pas vous ennuyer aujourd'hui. Celui qui vous portera ma lettre, la rendra intéressante pour vous: c'est M. *Delisle*, qui a pensé être la victime du fanatisme atroce et absurde de ces plats jansénistes du châtelet, qui mériteraient bien d'y être enfermés. Il va, comme les anciens chrétiens après les persécutions, vous présenter les cicatrices des fers qu'il a portés et des coups qu'il a reçus; et il sera plus glorieux, et avec plus de raison, de vous montrer ces honorables marques de ce qu'il a souffert pour la raison, que ne l'étaient, au concile de Nicée,

ces évêques qui montraient, avec complaisance, leurs oreilles coupées *pour la foi*, et qui méritaient bien de les montrer *toutes entières*. M. Delisle joint à ses talens, à ses vertus et au mérite d'avoir été persécuté, un caractère et une douceur de mœurs qui vous le rendront encore plus cher, et qui intéressent pour lui tous ceux qui le connaissent, à moins qu'ils ne soient jansénistes.

Vous aurez déjà appris que nous avons perdu *Gresset*, si le mot de *perdu* n'est pas trop fort pour un homme qui ne difait plus que des *oremus*. Je ne fais quel successeur nous lui donnerons. Je ne connais qu'un homme qui en soit digne; mais il a des raisons pour ne pas se présenter en ce moment, et je crois qu'il fait bien. Il est bien fâcheux qu'ayant à prendre *Pascal*, nous soyons forcés de lui substituer quelque *Danchet* ou quelque *Flamen*. Heureusement l'académie vient de décider qu'attendu l'absence de plusieurs d'entre nous, l'élection ne se ferait qu'au mois de novembre, après Fontainebleau; et peut-être arrivera-t-il, dans cet intervalle de temps, quelque circonstance favorable à ce que je désire. *Multa quæ provideri non possunt, fortuito in melius cadent*. J'ai quelques raisons pour l'espérer, et je serais au comble de mes vœux, ainsi que vous.

On assure que cette canaille jésuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me paraît une superstitieuse majesté, dirigée par des prêtres et par des moines. Si le roi d'Espagne vient à mourir, je ne réponds pas que ce royaume n'imité le Portugal. Cette canaille ressemble aux vers de terre, fort aisés à couper,

— mais fort difficiles à mourir. C'en est fait de la
 1777. raison, si l'armée ennemie gagne cette grande bataille.
 Adieu, mon cher et illustre ami; je ne vous recom-
 mande pas M. *Delisle*; il est tout recommandé pour
 vous, et par sa personne, et par ses amis, et par
 ses ennemis. J'espère qu'il m'apportera de bonnes
 nouvelles de votre santé. Pour moi, je n'aurai bientôt
 plus ni tête ni estomac. Je pourrai bien ne pas tarder
 à aller joindre *Gresset*. Je ne serai guère plus seul en
 l'autre monde que je le suis en celui-ci, après la perte
 que j'ai faite, et qui m'est aussi nouvelle que le pre-
 mier jour. Adieu; conservez-vous et aimez-moi.

LETTRE CLXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'août.

NOTRE martyr ne vous reverra pas sitôt, mon cher
 et sage confesseur. Il s'en va à Paris par Strasbourg
 et par Nancy, ce qui n'est pas le plus court chemin.
 J'ai imaginé que son véritable refuge devait être à
 Sans-fouci. Il me semble que c'est à *Julien* à prendre
 soin de *Libanius*, d'autant plus que *Julien*, second du
 nom, vient de faire un petit ouvrage beaucoup plus
 fort que tous ceux de son brave prédécesseur, et qu'il
 doit être bien content d'avoir un tel officier dans
 son armée. Il faut absolument que ce soit vous,
 mon très-cher philosophe, qui lui ouvriez les portes
 de ce sanctuaire. DIEU vous a conservé pour secourir

ceux qui souffrent pour son nom et pour sa gloire. —
 J'ai actuellement avec *Julien* une petite affaire qui 1777.
 ne me permet pas de lui écrire sur d'autres objets.
 Je ne pourrai lui écrire sur M. *Delisle* que dans cinq
 ou six semaines. Je vous supplie de commencer cette
 sainte négociation. Ce n'est pas assez de fuir loin de
 MM. *Clément* et compagnie, il faut vivre à son aise.

*Nam si Libanio puer et tolerabile desit
 Hospitium ,*

Libanius ne pourra peut-être plus servir si bien la
 bonne cause. Les stoïciens, quoi qu'on en dise, ont
 des besoins comme les autres hommes.

Ayez donc la bonté, mon cher ami, de dire à
Luc que, n'ayant pu le venir voir, vous lui envoyez
 un de vos disciples. Dès que vous aurez bien voulu
 m'instruire que votre lettre sera partie, je presserai
Luc, je le conjurerai *per patrem suum Julianum, per
 omnes apostolos nostros, et per sanctum evangelium nostrum,*
 et encore plus par son propre intérêt, d'admettre
 auprès de lui un homme aimable qui lui sera néces-
 saire; car, après tout, *Luc* devient vieux, il a besoin
 d'un homme qui l'entende et qui l'amuse, qui lui
 serve quelquefois de secrétaire, de bibliothécaire.

Est-il vrai que nous serons assez heureux pour être
 renforcés par *Pascal-Condor*...? Si vous venez à bout
 de cette grande affaire, les portes de l'enfer ne prévau-
 dront plus contre nous. *Vale et miserere meî.*

1777.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 de septembre.

JE vous prie, mon véritable et cher philosophe, d'avoir pitié de votre pauvre fuisse. Votre santé est, dit-on, raffermie, quand la mienne est rongée par le temps. Je vous ai écrit pour ce *Delisle* qui me paraît un si bon enfant, et tout fait pour votre royal ami des bords de la Sprée.

Je ne fais si votre protégé est à Paris, s'il vous a vu, si vous avez écrit en sa faveur, s'il veut que j'écrive. Je n'entends parler ni de vous ni de lui.

J'ignore ce que c'est que M. *Remy*. Je ne connais point son ouvrage; mais il faut qu'il soit le philosophe le plus éloquent du royaume, puisqu'il l'a emporté sur le concurrent que vous connaissez. Comment cela s'est-il fait? a-t-on eu tort, a-t-on eu raison? cassera-t-on le jugement de l'académie? cette étrange aventure nous privera-t-elle d'un confrère dont nous avons tant de besoin? Mettez-moi, je vous en prie, au fait avant que je meure. Je ne me soucie point des querelles sur la musique, je ne songe et je ne songerai à mon agonie qu'à la bonne cause, dont il paraît qu'on ne se soucie plus guère. Chacun a pris son parti tout doucement, et je crois qu'on en restera là. Les charlatans en tout genre débiteront toujours leur orviétan; les sages en petit nombre s'en moqueront. Les fripons adroits feront leur fortune.

On

On brûlera de temps en temps quelque apôtre indifcret. Le monde ira comme il est toujours allé; mais conservez-moi votre amitié, mon très-cher philosophe. 1777.

LETTRE CLXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'octobre.

JE vous écris n'en pouvant plus, mon très-cher et très-grand philosophe. M. de *Bitaubé* l'homérique est venu à Ferney comme *Ulysse* alla voir les ombres dans l'*Odyssée*; je n'ai jamais été si ombre qu'à présent. A peine ai-je eu la force de m'entretenir avec M. de *Bitaubé* de ce qui s'est passé autrefois à Troye. Je suis encore plus étranger à tout ce qui se fait aujourd'hui à Paris. J'entre passionnément dans vos vues sur le panégyriste très-raisonnable de *Pascal*. Je ne me flatte pas de les seconder; mais je crois que nous n'avons de salut à espérer qu'en ayant pour notre confrère cet homme supérieur que je ne compare qu'à vous.

Quoiqu'il ne soit pas rare que les gens de lettres oublient leurs amis, cependant il est assez étonnant que le martyr du châtelet ait si fort oublié des gens qui ne l'ont pas mal reçu, et qui se sont empressés de le servir.

Je vous embrasse de bien loin, mon cher ami. Je ne compte plus vous embrasser de près. Ma vie n'aura été qu'une longue mort.

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. V

1777.

LETTRE CLXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de novembre.

NON, vous n'êtes plus *Bertrand*, vous êtes *Caton*; vous êtes juste et intrépide...; mais je suis très-fâché de tout ce qui se passe.

A l'égard d'un des martyrs de la raison, condamné par les petits pédans, et à peine sauvé par les grands, je me joins à vous auprès de *Julien minor* ou *major* que vous appelez mon ancien disciple. Je lui écris le plus fortement qu'il m'est possible en faveur du martyr dont j'espère de nouvelles homélies, moins longues, moins décousues, plus solides, plus neuves et plus dignes d'un homme qui sera auprès de *Julien*. La belle bibliothèque qu'a fait bâtir cet homme amoureux de toute sorte de gloire, est une belle occasion de placer *Delisle* très-avantageusement. *Julien* est en train de faire du bien. Il vient de m'accorder deux grandes bontés; l'une a été de daigner être mon sollicitateur auprès de son neveu le duc régnant de *Virtemberg*, sur lequel j'ai placé tout mon bien, et qui veut que je meure de faim, moi qui ne voulais mourir que de vieillesse.

Je m'occupe actuellement de la conversion de M. de *Villette*, à qui j'ai fait faire le meilleur marché qu'on puisse jamais conclure. Il a épousé, dans ma chaumière de Ferney, une fille qui n'a pas un sou, et dont la dot est de la vertu, de la philosophie, de

la candeur, de la sensibilité, une extrême beauté, l'air le plus noble, le tout à dix-neuf ans. Les nouveaux mariés s'occupent jour et nuit à me faire un petit philosophe. Cela me ragaillardit dans mes horribles souffrances, et cela ne m'empêche pas de vous regretter tous les jours de ma vie. Vous savez que ma plus grande consolation est de vous aimer. 1777.

L E T T R E C L X X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de décembre.

MON très-cher philosophe, j'ai lu *la Bienfaisance prouvée par les faits*. On a dit jusqu'à présent que la philosophie n'est pas sensible, vous démontrez bien le contraire. Vous et l'abbé *Morellet*, m'apprenez des choses dont on ne se doutait pas à Genève. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'exemple dans Paris de tant de générosité. Une femme de Saint-Gobin a fait plus de bien qu'aucune reine de France, et a fait ce bien avec une raison supérieure, qui n'est pas toujours le partage de ces reines. Vous rendez son nom immortel, tandis que nous avons des grands seigneurs qui aspirent aux premières charges de l'Etat, en friponnant au jeu, et en volant dans la poche.

On dit qu'il paraît un troisième éloge fait par monsieur *Thomas*. Je ne l'ai point encore. Je ferai relier ce trio respectable, et vous ferez à la tête. Je ne puis trop vous remercier, mon cher ami, de m'avoir fait

— lire le chef-d'œuvre de votre cœur. Je ne fais pas
 1777. encore si vous avez réussi auprès de *Frédéric* pour le
 martyr du châtelet. Vous avez pourtant bien pris
 votre temps; car en bâtissant une très-belle biblio-
 thèque, il a besoin d'un bibliothécaire, et *Delisle* est
 tout propre pour cet emploi. J'ai écrit à *Frédéric* dans
 cette idée, je n'ai point encore de réponse; mais sure-
 ment *Frédéric* vous répondra, car il est coquet, il veut
 vous plaire. Vous avez dans Paris une voix prépon-
 dérante, et *Alexandre* voulait plaire aux Athéniens.
 Je ne fais si c'est en donnant douze cents francs de
 pension qu'il s'écriait: *O gens d'Athènes, voyez ce qu'il*
m'en coûte pour être loué de vous!

M. de Villette a consommé son mariage dans la
 chaumière que vous avez daigné habiter quelque
 temps. C'est une belle conversion, et qui fera grand
 honneur à la philosophie, si elle dure.

Je vous embrasse de toutes mes forces, et je suis
 fâché que ce soit de si loin.

LETTRE CLXXXVIII.

1777.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 27 de décembre.

M A négociation pour M. *Delisle* n'a pas été heureuse , mon cher maître. Le roi de Prusse me répond sèchement et laconiquement qu'il n'y a point de place à Berlin qui lui convienne, et qu'il lui conseille d'aller en Hollande, où il pourra faire le métier de tant d'autres qui lui ressemblent. Je vous adoucis même les termes de sa lettre dont vous croyez bien que je n'ai pas régala le pauvre *Delisle*. Notre *Salomon* a de l'humeur , et je le crois mécontent ou malade. Sa réponse est de nature à ne pas me permettre d'insister , et vous pouvez me dire comme *Châtillon* à *Nereflan* :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Peut-être au reste M. *Delisle* n'aurait-il pas été heureux dans la place que nous voulions lui procurer. Vous savez, ainsi que moi, à quel maître il aurait eu à faire sans compter qu'il eût été pour tous les entours un grand objet de jalousie, et par conséquent de calomnie. Voyez si vous jugez à propos de faire, pour votre compte, une nouvelle tentative. On craindra plus de vous défobliger que moi, mais je doute que vous ne soyez pas éconduit, sans doute avec politesse. Je suis étonné que M. *Thomas* ne vous ait pas envoyé ce qu'il a écrit sur notre vertueuse et

— respectable amie. Je crois que, si elle revenait au
 1777. monde, et qu'elle lût ses trois éloges, son esprit serait
 content de *Thomas*, son ame de l'abbé *Morellet*, et son
 cœur de moi ; et il est bien vrai que c'est le cœur
 seul qui m'a dicté cette petite lettre.

Nous avons préféré, ne pouvant pas avoir *Pascal-Condorcet*, à *le Mière* et *Chabanon*, *Eutrope-Millot*, qui
 a du moins le mérite d'avoir écrit l'histoire en philo-
 sophie, et de ne s'être jamais souvenu qu'il était jésuite
 et prêtre. C'est moi qui suis chargé de le recevoir.
Buffon, directeur, s'en va à Montbar. Le prince *Louis*,
 chancelier, a des affaires ; c'est comme dans le cha-
 pitre des rats :

L'un dit, je n'y vas pas, je ne suis pas si sot,
 L'autre, je ne saurais.

si bien que me voilà endossé de l'oraison funèbre
 de *Greffet*. Je me tirerai de tout cela comme je
 pourrai.

On dit que vous aurez chez vous tout l'hiver M. et
 madame de *Villette*. Ce catéchumène a besoin, pour
 assurer sa conversion, de passer quelques mois dans
 votre église, et d'aller chez vous au catéchisme. Je
 désire fort que vos instructions achèvent cette cure.

Adieu, mon cher et illustre ami ; je vous embrasse
 tendrement, et suis plus que jamais *tuus ex animo*

Bertrand.

4 de janvier.

CE héros, mon cher philosophe, n'aime pas la métaphysique, et peut-être n'a-t-il pas grand tort; mais, croyez-moi, il n'aime pas davantage la géométrie: il me mande à peu-près les mêmes choses qu'à vous.

Je crois qu'il se trompe sur notre pauvre *Delisle*, et que ce serait un sujet dont il serait fort content. Il est laborieux et exact, *ad nutus aptus heriles*. Il serait assurément plus satisfait de lui que d'un petit laquais qu'il me prit autrefois pour en faire son secrétaire.

Que voulez-vous, mon cher ami? il faut prendre les rois comme ils sont, et DIEU aussi. Il est triste que *Delisle* ne puisse prétendre à rien, et que *Sabotier* et *Poliffot* aient fait une fortune; cela est capable de dégoûter les honnêtes gens. Peut-être se trouvera-t-il à Paris quelque soi-disant grand seigneur qui aura besoin d'un précepteur pour son fils. Le président de *Maisons* prit chez lui *du Marsais* sur ce qu'on disait qu'il était athée; *Delisle* qui n'est que déiste pourrait trouver pratique.

J'ai lu les trois éloges, et surtout le vôtre, avec plaisir. Il me semble que le grand *Condé* et M. de *Turenne* n'avaient eu que deux oraisons funèbres. Il est beau qu'une simple citoyenne en ait eu trois; aussi

— avait-elle fait beaucoup plus de bien qu'aucune de
1778. vos princesses, et même de vos reines. Cet exemple unique fera-t-il imité ? je ne crois pas que ce soit par sa fille.

Je ne suis ni fâché ni bien aise que le rédacteur des mémoires de *Noailles* soit des nôtres ; mais je voudrais bien mourir confrère de *Pascal-Condorcet*, ou si vous voulez, d'*Anti-Pascal*.

Je vous souhaite, comme on dit, la bonne année, et je suis bien étonné d'avoir vu finir l'année des trois sept.

J'ai donné à *Villette* la plus belle et la meilleure femme du monde. J'ose espérer qu'il en fera digne ; car après tout il a bien de l'esprit, et il est très-aimable dans la société. Vivez heureux, mon très-cher philosophe.

L E T T R E C X C.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 24 de janvier.

M O N cher et illustre confrère, vous recevrez vraisemblablement, avec cette lettre, le long *Kankan* que je viens de faire à l'académie pour la réception de l'ex-jésuite *Millot*, qui a du moins le mérite d'être tout-à-fait ex-jésuite, et dans tous les sens. J'aimerais bien mieux avoir eu à recevoir le *Pascal* dont vous me parlez, qui vaut mieux que tous les ex-jésuites ensemble ; mais j'espère que nous ne tarderons pas à faire cet acte de justice, qui devrait être déjà fait, et qui le serait déjà, si la chose ne dépendait que de nous.

Vous croyez donc que le héros dont vous me parlez n'aime ni la métaphysique ni la géométrie ; j'ai bien peur , et j'ai plus d'une raison pour le craindre , qu'il ne pousse ses haines encore plus loin , et que la philosophie ne soit guère mieux sur ses papiers. Il ne lui a pas pardonné le *Système de la nature* , dont l'auteur en effet a fait une grande sottise de réunir , outre la philosophie , les princes et les prêtres , en leur persuadant , très-mal à propos selon moi , qu'ils sont bourse et cause commune. Il y a partout des gâte-métier , et cet écrivain en est un. Je vois que vous n'avez pas eu plus de crédit que moi pour ce pauvre diable de *Delisle* ; c'était pourtant bien l'homme qu'il fallait à votre disciple. Je suis fâché qu'à force d'humeur et de mauvaise fanté qui en est la cause , il connaisse si mal ce qui peut lui convenir : ce sont ses affaires. Tout cela n'est rien , si vous continuez à vous bien porter , et surtout à m'aimer comme je vous aime.

La petite diatribe que je vous envoie a été fort applaudie à la *représentation* ; mais gare la *lecture*. J'ai bien peur d'être comme le fils de DIEU , triomphant le dimanche sur un âne , crucifié le vendredi , et enterré le samedi , pour ne pas ressusciter comme lui dans la huitaine.

Si ce rogaton ne vous ennuie pas à la mort (car c'est-là toute mon ambition) ,

Sublimi feriam sidera vertice.

Adieu , mon cher et illustre maître. Votre *Bertrand* embrasse bien tendrement les pattes de son cher et respectable *Raton*.

1778.

L E T T R E C X C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Paris le 19 de mars.

J'AIME à voir par vos vitres, mon cher maître, et surtout à voir par vos yeux. Vous êtes mon voyant. Tout mort que je suis, je compte venir aujourd'hui à l'académie. Je tâcherai de bien voir, et de faire bien voir, et de commencer dès demain à travailler sans discontinuer (*). Je veux mourir en m'éclairant avec vous, et en vous servant.

L E T T R E C X C I I *et dernière.*

D E M. D E V O L T A I R E.

Le

T R È S-AIMABLE chef de notre académie, je vous prie de m'apprendre si cette épître dédicatoire(**) n'est pas indigne d'elle et de vous, et si je pourrais espérer qu'elle fût de quelque utilité. Je voulais courir à l'académie, deux maladies cruelles me retiennent.

Mon très-cher secrétaire et maître perpétuel, je vous recommande, et à mes respectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

(*) Au nouveau *Dictionnaire* de l'académie française.

(**) De la tragédie d'Irène.

Fin des Lettres de M. de Voltaire et de M. d'Alembert.

E L O G E
DE VOLTAIRE,

PAR LE ROI DE PRUSSE,

FREDERIC LE GRAND;

*Ecrit au camp de Schatzar, lu à l'académie royale
des sciences et belles-lettres de Berlin, dans une
assemblée publique, extraordinairement convoquée
pour cet objet.*

Le 26 de novembre 1778.

E L O C E
DE VOLTAIRE

PAR M. ROBERT RUSSE

LE MOIS DE JANVIER

Le Mois de Janvier, par M. Robert Russe, est un ouvrage qui contient des anecdotes et des faits intéressants sur la vie de Voltaire. L'auteur a fait beaucoup de recherches pour rassembler ces matériaux, et il les présente avec une plume facile et agréable. On trouve dans ce livre des détails sur les habitudes, les goûts, et les relations de Voltaire avec ses contemporains. C'est un ouvrage qui mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature française.

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Vérité, ci-devant de la Raison, ci-devant de la Justice, ci-devant de la Paix, ci-devant de la Fraternité, ci-devant de l'Égalité, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Justice, ci-devant de la Paix, ci-devant de la Fraternité, ci-devant de l'Égalité.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ON a cru devoir imprimer ici ces deux éloges consacrés à la mémoire de *Voltaire* par deux de ses disciples.

L'éloge prononcé solennellement dans l'académie de Prusse, est une assez belle réparation de la tyrannie exercée à Francfort. Ce n'est pas, comme les hommes puissans sont trop tentés de le croire, que des louanges expient des injustices, et qu'ils n'aient plus rien à se reprocher lorsqu'ils ont daigné dire quelque bien de ceux qui ont été opprimés par leurs ordres. Cette contradiction coûte moins à leur amour propre que le noble aveu d'une erreur; et nous sommes fâchés que le roi de Prusse ne se soit pas élevé au-dessus de cette petiteffe commune.

Le discours de M. de *la Harpe* est un monument élevé par l'admiration et par la reconnaissance. Aucun des hommes de lettres dont *Voltaire* a été le maître et le modèle, n'a plus hérité de la justesse et de la pureté de son goût, et ne s'est montré plus digne, par ses propres ouvrages, de louer en lui l'écrivain et le poète.

318 AVERTISSEMENT, &c.

Autrefois, chaque auteur mettait bonnement à la tête de ses livres, les éloges en vers que ses amis s'étaient hâtés d'en faire d'avance; et depuis peu on a grossi les éditions de plusieurs écrivains célèbres d'un fatras de critiques, de réfutations et d'apologies. Nous sommes loin d'approuver ces petites ruses de la vanité des auteurs et de l'avarice des éditeurs; mais il n'en est pas moins vrai que les ouvrages dont un homme célèbre est l'objet, sont mieux placés dans la collection de ses œuvres, lorsque le nom de leur auteur, ou leur mérite réel, les en rend dignes, que dans les œuvres de ceux-mêmes qui les ont faits. C'est un défaut, dans un ouvrage, d'être plus recherché pour l'auteur que pour le sujet. Cela prouve ou que le sujet a été mal choisi, ou que l'auteur l'a traité avec plus de prétention que de raison ou de goût.

E L O G E

DE VOLTAIRE.

MESSIEURS,

DANS tous les siècles, surtout chez les nations les plus ingénieuses et les plus polies, les hommes d'un génie élevé et rare ont été honorés pendant leur vie, et encore plus après leur mort. On les considérait comme des phénomènes qui répandaient leur éclat sur leur patrie. Les premiers législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en société; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; les philosophes qui pénétrèrent dans les abîmes de la nature, et qui découvrirent quelques vérités; les poètes qui transmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine. On les croyait favorisés d'une inspiration particulière de la divinité. De là vint qu'on éleva des autels à *Socrate*, qu'*Hercule* passa pour un Dieu, que la Grèce honorait *Orphée*, et que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître *Homère*. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation était la plus perfectionnée, savait l'*Iliade* par cœur, et célébrait avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poème. On voit également que *Sophocle*, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande estime pour ses talens; et de plus, que la république d'Athènes le

revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde fait combien *Eschine*, *Périclès*, *Démofthène*, furent estimés ; et que *Périclès* sauva deux fois la vie à *Diagoras*, la première en le garantissant contre la fureur des sophistes, et la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Grèce avait des talens, était sûr de trouver des admirateurs et même des enthousiastes : ces puissans encouragemens développaient le génie, et donnaient à l'esprit cet effor qui l'élève, et lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'était-ce pas pour les philosophes d'apprendre que *Philippe* de Macédoine choisit *Aristote* comme le seul précepteur digne d'élever *Alexandre* ? Dans ce beau siècle, tout mérite avait sa récompense, tout talent ses honneurs. Les bons auteurs étaient distingués ; les ouvrages de *Thucydide*, de *Xénophon* se trouvaient entre les mains de tout le monde ; enfin chaque citoyen semblait participer à la célébrité de ces génies qui élevèrent alors le nom de la Grèce au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable. On y voit *Cicéron* qui, par son esprit philosophique et par son éloquence, s'éleva au comble des honneurs. *Lucrèce* ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation. *Virgile* et *Horace* furent honorés des suffrages de ce peuple-roi ; ils furent admis aux familiarités d'*Auguste*, et participèrent aux récompenses que ce tyran adroit répandait sur ceux qui célébraient ses vertus, faisaient illusion sur ses vices.

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre Occident, l'on se rappelle avec plaisir l'empressement

avec

avec lequel les *Médicis* et quelques souverains pontifes accueillirent les gens de lettres. On fait que *Pétrarque* fut couronné poète, et que la mort ravit au *Tasse* l'honneur d'être couronné dans ce même capitol où jadis avaient triomphé les vainqueurs de l'univers. *Louis XIV*, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenser ces hommes extraordinaires que la nature produisit sous son règne. Il ne se borna pas à combler de bienfaits *Bossuet*, *Fénelon*, *Racine*, *Despréaux*; il étendit sa munificence sur tous les gens de lettres, en quelque pays qu'ils fussent, pour peu que leur réputation fût parvenue jusqu'à lui.

Tel est le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui semblent ennoblir l'espèce humaine, et dont les ouvrages nous délassent et nous consolent des misères de la vie. Il est donc bien juste que nous payions aux mânes du grand-homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges et d'admiration qu'il a si bien mérité.

Nous ne nous proposons pas, Messieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de *Voltaire*. L'histoire d'un roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples; celle d'un guerrier dans ses campagnes; celle d'un homme de lettres dans l'analyse de ses ouvrages: les anecdotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de *Voltaire*, vous voudrez bien, Messieurs, vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer

qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce ferait donc déshonorer M. de *Voltaire* que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres et rien à eux-mêmes, il devait tout à la nature : il fut seul l'instrument de sa fortune et de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avaient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête; il étudia au collège de Louis-le-grand sous les pères *Porée* et *Tournemine*, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. de *Voltaire* n'était pas regardé comme un enfant ordinaire; sa verve s'était déjà fait connaître. C'est ce qui l'introduisit dans la maison de madame de *Rupelmonde* : cette dame, charmée de la vivacité d'esprit et des talens du jeune poète, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse et cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits et solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société raffinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puissent la connaître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. de *Voltaire*, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa tragédie d'*Oedipe* et quelques vers agréables de société avaient paru dans le public, lorsqu'il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le duc d'*Orléans*, alors régent de France. Un certain *la Grange*, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour

éviter d'être soupçonné, trouva le moyen de la faire passer sous le nom de M. de *Voltaire*. Le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune poète , tout innocent qu'il était , fut arrêté et conduit à la bastille , où il demeura quelques mois. Mais, comme le propre de la vérité est de se faire jour tôt ou tard, le coupable fut puni et M. de *Voltaire* justifié et relâché. Croiriez-vous , Messieurs , que ce fut à la bastille même que notre jeune poète composa les deux premiers chants de sa *Henriade* ? cependant cela est vrai : sa prison devint un Parnasse pour lui où les muses l'inspirèrent. Ce qu'il y a de certain , c'est que le second chant est demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté : faute de papier et d'encre, il en apprit les vers par cœur , et les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens et les opprobres dont il avait enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non-seulement l'accueil le plus favorable du public , mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la *Henriade* qu'il publia alors sous le nom du poème de la Ligue. Notre jeune poète , qui savait tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie. Les plus sages et les plus profonds philosophes y fleurissaient alors. Il saisit le fil avec lequel le circonfpect *Locke* s'était conduit dans le dédale de la métaphysique ; et refrénant son imagination impétueuse, il l'affujettit aux calculs laborieux de l'immortel *Newton*. Il s'appropriä si bien les découvertes de ce philosophe, et ses progrès furent tels que , dans

un abrégé, il expofa fi clairement le fyftême de ce grand-homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde.

Avant lui, M. de *Fontenelle* était l'unique philofophe qui, répandant des fleurs fur l'aridité de l'aftronomie, l'eût rendue fufceptible d'amufer le loifir du beau fexe. Les Anglais étaient flattés de trouver un français qui, non content d'admirer leurs philofophes, les traduifait dans fa langue. Tout ce qu'il y avait de plus illuftre à Londres, s'empreflait à le pofféder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation: mais, quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poëte, et il retourna en France.

Les Parisiens, éclairés par les fuffrages qu'une nation auffi favante que profonde avait donnés à notre jeune auteur, commencèrent à fe douter que dans leur fein il était né un grand-homme. Alors parurent les Lettres fur les Anglais, où l'auteur peint avec des traits forts et rapides, les mœurs, les arts, les religions et le gouvernement de cette nation. La tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre, fuccéda bientôt après, ainfi que Mariamne et une foule d'autres pièces.

Il fe trouvait alors en France une dame célèbre par fon goût pour les arts et pour les fciences. Vous devinez bien, Meffieurs, que c'eft de l'illuftre marquife du *Châtelet* dont nous voulons parler. Elle avait lu les ouvrages philofophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit fa connoiffance; le défir de s'inftuire, et l'ardeur d'approfondir le peu de vérités

qui font à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, et la rendit indissoluble. Madame *du Châtelet* abandonna tout de suite la Théodicée de *Leibnitz*, et les romans ingénieux de ce philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte et prudente de *Locke*, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère. Elle apprit assez de géométrie pour suivre *Newton* dans les calculs abstraits; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cîrey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis. Ils y composaient, chacun de son côté, des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquaient, tâchant par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvaient probablement atteindre. Là furent composées *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Catilina*, *Electre* ou *Oreste*.

M. de *Voltaire* qui se fait tout entrer dans la sphère de son activité, ne se bornait pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses tragédies. Ce fut proprement pour l'usage de la marquise *du Châtelet*, qu'il composa son *Essai* sur les mœurs et l'esprit des nations; l'*Histoire* de *Louis XIV* et l'*Histoire* de *Charles XII* avaient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, aussi varié que correct, n'échappa point à l'académie française; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenait. Il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. *Louis XV* l'honora de la charge de son gentilhomme ordinaire, et de celle d'historiographe de France qu'il avait, pour

ainsi dire , déjà remplie , en écrivant l'Histoire de *Louis XIV.*

Quoique M. de *Voltaire* fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes , il l'était pourtant davantage à l'amitié. Inséparablement lié avec madame du *Châtelet* , le brillant d'une grande cour n'offusqua pas ses yeux , au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Lunéville , bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouissaient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible , quand la mort de la marquise du *Châtelet* mit fin à cette belle union. Ce fut un coup affommant pour la sensibilité de M. de *Voltaire* , qui eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le temps qu'il faisait usage de toutes ses forces pour apaiser sa douleur , il fut appelé à la cour de Prusse. Le roi , qui l'avait vu en l'année 1740 , désirait de posséder ce génie aussi rare qu'éminent ; ce fut en 1752 qu'il vint à Berlin. Rien n'échappait à ses connaissances ; sa conversation était aussi instructive qu'agréable ; son imagination aussi brillante que variée ; son esprit aussi prompt que présent : il suppléait , par les grâces de la fiction , à la stérilité des matières ; en un mot , il faisait les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui et M. de *Maupertuis* , brouilla ces deux savans qui étaient faits pour s'aimer et non pour se haïr ; et la guerre qui survint en 1756 inspira à M. de *Voltaire* le désir de fixer son séjour en Suisse. Il se rendit à Genève , à Lausanne ; ensuite il fit l'acquisition des Délices , et enfin il s'établit à

Ferney. Son loisir se partageait entre l'étude et l'ouvrage ; il lisait et composait. Il occupait ainsi , par la fécondité de son génie , tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. de *Voltaire* , l'effervescence de son génie , la facilité de son travail , persuada à tout son voisinage qu'il n'y avait qu'à le vouloir pour être bel esprit. Ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses , qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés , furent atteints ; ils n'exprimaient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes. La ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois , qui se croyaient au moins des *Lycurques* , étaient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie ; mais aucun ne voulait obéir à celles qui subsistaient. Ces mouvemens causés par un zèle de liberté mal - entendue , donnèrent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. de *Voltaire* ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette foisdifante guerre , sur le ton que celle des rats et des grenouilles l'avait été autrefois par *Homère*. Tantôt sa plume féconde enfantait des ouvrages de théâtre , tantôt des mélanges de philosophie et d'histoire , tantôt des romans allégoriques et moraux : mais en même temps qu'il enrichissait ainsi la littérature de ses nouvelles productions , il s'appliquait à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes. Ferney était une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquit ; il la remit en culture ; non-seulement il la

repeupla , mais il y établit encore quantité de manufacturiers et d'artistes.

Ne rappelons pas , Messieurs , trop promptement les causes de notre douleur ; laissons encore M. de *Voltaire* tranquillement à Ferney , et jetons en attendant un regard plus attentif et plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'histoire rapporte que *Virgile* en mourant , peu satisfait de l'*Enéide* qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il aurait désiré , voulait la brûler. La longue vie dont jouit M. de *Voltaire* , lui permit de limer et de corriger son poëme de la Ligue , et de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la *Henriade*.

Les envieux de notre auteur lui reprochèrent que son poëme n'était qu'une imitation de l'*Enéide* ; et il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais ce ne sont pas des copies serviles. Si *Virgile* dépeint la destruction de Troie , *Voltaire* étale les horreurs de la Saint-Barthelemi ; aux amours de *Didon* et d'*Enée* on compare les amours d'*Henri IV* et de la belle *Gabrielle d'Estrées* ; à la descente d'*Enée* aux enfers , où *Achise* lui découvre la postérité qui doit naître de lui , l'on oppose le songe d'*Henri IV* , et l'avenir que *S^t Louis* dévoile en lui annonçant le destin des *Bourbons*. Si j'osais hasarder mon sentiment , j'adjugerais l'avantage de deux de ces chants au français , savoir celui de la Saint - Barthelemi et du songe d'*Henri IV*. Il n'y a que les amours de *Didon* , où il paraît que *Virgile* l'emporte sur *Voltaire* , parce que l'auteur latin intéresse et parle au cœur , et que l'auteur français n'emploie que des allégories.

Mais si l'on veut examiner ces deux poèmes de bonne foi , sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes , on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seraient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains ; comme , par exemple , les honneurs funèbres qu'*Enée* rend à son père *Anchise* , la fable des harpies , la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs affiettes , et cette prophétie qui s'accomplit ; la truie avec ses neuf petits , qui désigne le lieu d'établissement où *Enée* doit trouver la fin de ses travaux ; ses vaisseaux changés en nymphes ; un cerf tué par *Ascagne* qui occasionne la guerre des Troyens et des Rutules ; la haine que les dieux mettent dans le cœur d'*Amate* et de *Lavinie* contre cet *Enée* que *Lavinie* épouse à la fin. Ce sont peut-être ces défauts dont *Virgile* était lui-même mécontent , qui l'avaient déterminé à brûler son ouvrage ; et qui , selon le sentiment des censeurs judicieux , doivent placer l'Enéide au-dessous de la *Henriade*.

Si les difficultés vaincues font le mérite d'un auteur , il est certain que M. de *Voltaire* en trouva plus à surmonter que *Virgile*. Le sujet de la *Henriade* est la réduction de Paris due à la conversion d'*Henri IV*. Le poète n'avait donc pas la liberté de mouvoir à son gré le système merveilleux ; il était réduit à se borner aux mystères des chrétiens , bien moins féconds en images agréables et pittoresques que n'était la mythologie des gentils. Toutefois on ne saurait lire le dixième chant de la *Henriade* sans convenir que les charmes de la poésie ont le don d'ennoblir tous les sujets qu'elle traite. M. de *Voltaire*

fut le seul mécontent de son poëme ; il trouvait que son héros n'était pas exposé à d'assez grands dangers, et que par conséquent il devait intéresser moins qu'*Enée* qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de *Voltaire*, l'on conviendra qu'en quelques points il est supérieur à *Racine*, et que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre dramatique. Son *Oedipe* fut la première pièce qu'il composa ; son imagination s'était empreinte des beautés de *Sophocle* et d'*Euripide*, et sa mémoire lui rappelait sans cesse l'élégance continue et fluide de *Racine* : fort de ce double avantage, sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre. Quelques censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille *Jocaste* sentît renaître à la présence de *Philoctète* une passion presque éteinte : mais si l'on avait élagué le rôle de *Philoctète*, on n'aurait pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'*Oedipe*.

On jugea que son *Brutus* était plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui, de sang froid, condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare ; et qu'en Angleterre, un consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un dieu.

Sa *Mariamne* et un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art et la fécondité de sa plume. Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprochèrent à notre poëte

que la contexture de ses tragédies n'approchait pas du naturel et de la vraisemblance de celles de *Racine*. Voyez , disent-ils , représenter Iphigénie , Phèdre , Athalie : vous croyez assister à une action qui se développe sans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au spectacle de *Zaïre* , il faut vous faire illusion sur la vraisemblance et couler légèrement sur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le second acte est un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux *Lusignan* qui , se retrouvant dans son palais , ne fait où il est ; qui parle de ses anciens faits d'armes , comme un lieutenant colonel du régiment de Navarre , devenu gouverneur de Péronne : on ne fait pas trop comment il reconnaît ses enfans ; pour rendre sa fille chrétienne , il lui raconte qu'elle est sur la montagne où *Abraham* sacrifia , ou voulut sacrifier son fils *Isaac* au Seigneur ; il l'engage à se faire baptiser après que *Châtillon* atteste l'avoir baptisée lui-même ; et c'est-là le nœud de la pièce. Après que *Lusignan* a rempli cet acte froid et languissant , il meurt d'apoplexie sans que personne s'intéresse à son sort. Il semble , puisqu'il fallait un prêtre et un sacrement pour former cette intrigue , qu'on aurait pu substituer au baptême , la communion.

Mais quelque solides que puissent être ces remarques , on les perd de vue au cinquième acte ; l'intérêt , la pitié , la terreur , que ce grand poète a l'art d'exciter si supérieurement , entraîne l'auditeur qui , agité de passions aussi fortes , oublie de petits défauts en faveur d'aussi grandes beautés.

On conviendra donc que M. *Racine* a l'avantage

d'avoir quelque chose de plus naturel , de plus vraisemblable dans la texture de ses drames ; et qu'il règne une élégance continue , une mollesse , un fluide dans sa versification dont aucun poète n'a pu approcher depuis. D'autre part , en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. de *Voltaire* , il faut convenir qu'au cinquième acte près de *Catiline* , il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de scène en scène , d'acte en acte , et de le pousser au plus haut point à la catastrophe : c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassait tous les genres. Après s'être essayé contre *Virgile* , et l'avoir peut-être surpassé , il voulait se mesurer avec l'*Arioste* ; il composa la *Pucelle* dans le goût du *Roland furieux*. Ce poème n'est point une imitation de l'autre ; la fable , le merveilleux , les épisodes , tout y est original , tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisaient les délices de toutes les personnes de goût. L'auteur seul n'en tenait aucun compte , quoiqu'*Anacréon* , *Horace* , *Ovide* , *Tibulle* , ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé. Son esprit enfantait ces ouvrages sans peine ; cela ne le satisfaisait pas ; il croyait que , pour posséder une réputation bien méritée , il fallait l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après vous avoir fait un précis des talens du poète , passons à ceux de l'historien. L'Histoire de *Charles XII* fut la première qu'il composa ; il devint le *Quinte - Curce* de cet *Alexandre*. Les fleurs qu'il

répand sur sa matière , n'altèrent point le fonds de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs , sa fermeté dans de certaines occasions , son obstination en d'autres , sa prospérité et ses malheurs.

Après avoir éprouvé ses forces sur *Charles XII* , il essaya de hasarder l'Histoire du siècle de *Louis XIV*. Ce n'est plus le style romanesque de *Quinte-Curce* qu'il emploie : il y substitua celui de *Cicéron* qui , plaidant pour la loi *Manilia* , fait l'éloge de *Pompée*. C'est un auteur français qui relève avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle ; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples ; les grands génies en foule qui se trouvèrent sous la main de *Louis XIV* ; le règne des arts et des sciences protégés par une cour polie ; les progrès de l'industrie en tout genre ; et cette puissance intrinsèque de la France qui rendait en quelque sorte son roi l'arbitre de l'Europe.

Cet ouvrage unique méritait d'attirer à M. de *Voltaire* l'attachement et la reconnaissance de toute la nation française , qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains.

C'est encore un style différent qu'il emploie dans son *Essai* sur l'esprit et les mœurs des nations ; le style en est fort et simple ; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a traité cette histoire , que dans ses autres écrits. On y voit la fougue d'un génie supérieur qui voit tout dans le grand , qui s'attache à ce qu'il y a d'important , et néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'est pas

composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la première loi de l'histoire, qui est de dire la vérité; et les réflexions qu'il y sème, ne sont pas des hors - d'œuvre, elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. de *Voltaire*, qu'il est presque impossible d'analyser. Les uns roulent sur des sujets de critique; dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit; dans d'autres encore, d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poétique, de géométrie. Ses Romans même portent un caractère original; *Zadig*, *Micromégas*, *Candide*, sont des ouvrages qui, semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systèmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connaissances diverses, réunies en une seule personne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise.

Récapitulez, Messieurs, la vie des grands-hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus, vous trouverez que chacun d'eux se bornait à son seul talent. *Aristote* et *Platon* étaient philosophes; *Eschine* et *Démosthène* orateurs; *Homère* poète épique; *Sophocle* poète tragique; *Anacréon* poète agréable; *Thucydide* et *Xénophon* historiens; de même que chez les Romains, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Lucrèce* n'étaient que poètes; *Tite-Live* et *Varron* historiens; *Craffus*, le vieil *Antoine* et *Hortensius* s'en tenaient à

leurs harangues. *Cicéron*, ce consul orateur, défenseur et père de la patrie, est le seul qui ait réuni des talens et des connaissances diverses : il joignait au grand art de la parole, qui le rendait supérieur à tous ses contemporains, une étude approfondie de la philosophie, telle qu'elle était connue de son temps. C'est ce qui paraît par ses *Tusculanes*, par son admirable traité *De la nature des dieux*, par celui des *Offices* qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. *Cicéron* fut même poète ; il traduisit en latin les vers d'*Aratus*, et l'on croit que ses corrections perfectionnèrent le poème de *Lucrèce*.

Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver dans la multitude des hommes qui composent le genre-humain, le seul *Cicéron* dont nous puissions comparer les connaissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que M. de *Voltaire* valait seul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnaître *Bayle* armé de tous les argumens de sa dialectique ; d'autres où l'on croit lire *Thucydide* ; ici c'est un physicien qui découvre les secrets de la nature, là c'est un métaphysicien qui, s'appuyant sur l'analogie et l'expérience, suit à pas mesurés les traces de *Locke*. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de *Sophocle* ; là vous le voyez répandre des fleurs sur ses traces ; ici il chauffe le brodequin comique ; mais il semble que l'élévation de son esprit ne se plaisait pas à borner son effor à égaler *Térence* ou *Molière*. Bientôt vous le

voyez monter sur *Pégase* qui, en étendant ses ailes, le transporte au haut de l'Hélicon, où le dieu des muses lui adjuge sa place entre *Homère* et *Virgile*.

Tant de productions différentes et d'aussi grands efforts de génie produisirent à la fin une vive sensation sur les esprits ; et l'Europe applaudit aux talens supérieurs de M. de *Voltaire*. Il ne faut pas croire que la jalousie et l'envie l'épargnassent ; elles aiguïsèrent tous leurs traits pour l'accabler. Cet esprit d'indépendance, inné dans les hommes, qui leur inspire une aversion contre l'autorité la plus légitime, les révoltait avec bien plus d'aigreur contre une supériorité de talens, à laquelle leur faiblesse ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étaient étouffés par de plus forts applaudissemens ; les gens de lettres s'honoraient de la connaissance de ce grand-homme. Quiconque était assez philosophe pour n'estimer que le mérite personnel, plaçait M. de *Voltaire* bien au-dessus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil et les richesses font tout le mérite. M. de *Voltaire* était du petit nombre des philosophes qui pouvaient dire : *Omnia mecum porto*. Des princes, des souverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur estime et de leur admiration. Ce n'est pas que nous prétendions insinuer que les grands de la terre soient les meilleurs appréciateurs du mérite, mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur était si généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyaient devoir s'y conformer.

Cependant, comme dans ce monde le mal se trouve par-tout mêlé au bien, il arrivait que M. de

Voltaire,

Voltaire, sensible à l'applaudissement universel dont il jouissait, ne l'était pas moins aux piqures de ces infectes qui croupissent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortalisait en plaçant leurs noms obscurs dans ses ouvrages. Mais il ne recevait d'eux que des éclaboussures légères, en comparaison des persécutions plus violentes qu'il eut à souffrir des ecclésiastiques, qui par état n'étant que des ministres de paix, n'auraient dû pratiquer que la charité et la bienfaisance : aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatisme, ils s'acharnèrent sur lui, et voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet; faute de lumières ils confondaient les idées les plus claires; de sorte que les passages où notre auteur insinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme. Et ce même *Voltaire*, qui avait employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu, s'entendit accuser, à son grand étonnement, d'en avoir nié l'existence.

Le fiel que ces ames dévotes répandirent si maladroitement sur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce, et non pas chez ceux qui avaient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable consistait en ce qu'il n'avait pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de pontifes qui ont deshonoré l'Eglise; de ce qu'il avait dit avec *Fra-Paolo*, avec *Fleury* et tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du saint-Esprit; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables

qu'un faux zèle a fait commettre, et qu'enfin il traitait avec mépris ces querelles inintelligibles et frivoles auxquelles les théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. de *Voltaire* se débitaient aussitôt qu'ils sortaient de la presse, et que dans ce même temps les évêques voyaient avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires.

Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonnerait leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influaient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils et méprisables qui, faisant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de *Voltaire*, nous ne devons diffimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'*Epicure*, de *Hobbes*, de *Wolffon*, du lord *Bolingbroke* et d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que, loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle? M. de *Voltaire* en était si convaincu, qu'il ne croyait pas que les doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines.

Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs : Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il ; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens ; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies ; loin de se persécuter parce qu'ils ne pensent pas de même, ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur, par le raisonnement, sans substituer aux argumens le fer et les flammes ; en un mot, ils doivent se conduire envers leur prochain comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de *Voltaire* qui parle, ou est-ce l'apôtre S^t *Jean*, ou est-ce le langage de l'Evangile ?

Opposons à ceci la morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zèle ; elle s'exprime ainsi : Exterminons ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition et nos vices ; que DIEU soit le bouclier de nos iniquités, que les hommes se déchirent, que le sang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroisse ; rendons DIEU implacable et cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire et du paradis augmente nos revenus.

Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes, et comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal !

La cause de M. de *Voltaire* étant aussi bonne que nous venons de l'exposer, il emporta les suffrages de tous les tribunaux, où la raison était plus écoutée que les sophismes mystiques. Quelque persécution

qu'il endurât de la haine théologale, il distingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent; il rendait justice aux ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Eglise; il ne blâmait que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

M. de *Voltaire* passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses envieux et l'admiration de ses enthousiastes, sans que les sarcasmes des uns l'humiliaient, et que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avait de lui-même; il se contentait d'éclairer le monde, et d'inspirer par ses ouvrages l'amour des lettres et de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchait la bienfaisance par son exemple. Ce fut lui dont l'appui courageux vint au secours de la malheureuse famille des *Calas*, qui plaida la cause des *Sirven* et les arracha des mains barbares de leurs juges; il aurait ressuscité le chevalier *la Barre*, s'il avait eu le don des miracles. Il est beau qu'un philosophe, du fond de sa retraite, élève sa voix; et que l'humanité dont il est l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques. Si M. de *Voltaire* n'avait pardevers lui que cet unique trait, il mériterait d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité.

La philosophie et la religion enseignent donc de concert le chemin de la vertu. Voyez lequel est le plus chrétien, ou le magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philosophe qui la recueille et la soutient; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assaffiner un étourdi, ou le sage qui

veut sauver la vie du jeune homme pour le corriger ; le bourreau de *Calas*, ou le protecteur de sa famille défolée ?

Voilà, Messieurs, ce qui rendra la mémoire de M. de *Voltaire* à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible et des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, et les vastes connaissances ; ces présens que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité et de la bienfaisance ; on admire les premiers, et l'on bénit et vénère les seconds.

Quelque peine que j'aye, Messieurs, de me séparer à jamais de M. de *Voltaire*, je sens cependant que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney ; des affaires d'intérêt l'engagèrent à se transporter à Paris, où il espérait venir encore assez à temps pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvait enveloppé. Il ne voulut pas reparaître dans sa patrie les mains vides ; son temps, qu'il partageait entre la philosophie et les belles-lettres, fournissait un nombre d'ouvrages dont il avait toujours quelques-uns en réserve : ayant composé une nouvelle tragédie dont Irène est le sujet, il voulut la produire sur le théâtre de Paris.

Son usage était d'affujettir ses pièces à la critique la plus sévère, avant de les exposer en public. Conformément à ses principes, il consulta à Paris tout ce qu'il avait de gens de goût de sa connaissance,

sacrifiant un vain amour propre au désir de rendre ses travaux dignes de la postérité. Docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il se porta avec un zèle et une ardeur singulière à la correction de cette tragédie; il passa des nuits entières à refondre son ouvrage; et soit pour dissiper le sommeil, soit pour ranimer ses sens, il fit un usage immodéré du café : cinquante tasses par jour lui suffirent à peine. Cette liqueur qui mit son sang dans la plus violente agitation, lui causa un échauffement si prodigieux que pour calmer cette espèce de fièvre chaude, il eut recours aux opiates, dont il prit de si fortes doses, que loin de soulager son mal, elles accélérèrent sa fin. Peu après ce remède pris avec si peu de ménagement, se manifesta une espèce de paralysie qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours.

Quoique M. de *Voltaire* fût d'une constitution faible; quoique le chagrin, le souci et une grande application aient affaibli son tempérament, il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la quatre-vingt-quatrième année. Son existence était telle qu'en lui l'esprit l'emportait en tout sur la matière. C'était une ame forte qui communiquait sa vigueur à un corps presque diaphane : sa mémoire était étonnante, et il conserva toutes les facultés de la pensée et de l'imagination jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, Messieurs, les témoignages d'admiration et de reconnaissance que les Parisiens rendirent à ce grand-homme durant son dernier séjour dans sa patrie ! Il est rare, mais il est beau que le public soit équitable, et qu'il rende justice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la

nature ne se complaît de produire que de loin en loin , afin qu'ils recueillent de leurs contemporains même les suffrages qu'ils font sûrs d'obtenir de la postérité !

L'on devait s'attendre qu'un homme qui avait employé toute la sagacité de son génie à célébrer la gloire de sa nation , en verrait rejaillir quelques rayons sur lui-même : les Français l'ont senti , et par leur enthousiasme , ils se sont rendus dignes de partager le lustre que leur compatriote a répandu sur eux et sur le siècle. Mais croirait-on que ce *Voltaire*, auquel la profane Grèce aurait élevé des autels , qui eût eu dans Rome des statues , auquel une grande impératrice , protectrice des sciences , voulait ériger un monument à Pétersbourg ; qui croira , dis-je , qu'un tel être pensa manquer dans sa patrie d'un peu de terre pour couvrir ses cendres ? Et quoi ! dans le dix-huitième siècle , où les lumières sont plus répandues que jamais , où l'esprit philosophique a tant fait de progrès , il se trouve des hiérophantes , plus barbares que les Hérules , plus dignes de vivre avec les peuples de la Trapobane qu'au milieu de la nation française ! Aveuglés par un faux zèle , ivres de fanatisme , ils empêchent qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés. Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation.

Mais quelque soit la haine de ces frénétiques , et la lâcheté de leur vengeance , de s'acharner ainsi sur des cadavres ; ni les cris de l'envie , ni leurs hurlemens sauvages ne terniront la mémoire de *Voltaire*.

Le sort le plus doux qu'ils peuvent attendre, est qu'eux et leurs vils artifices demeurent ensevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli; tandis que la mémoire de *Voltaire* s'accroîtra d'âge en âge, et transmettra son nom à l'immortalité.

E L O G E
DE VOLTAIRE,

PAR M. DE LA HARPE,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

AVERTISSEMENT.

ON n'a presque point mis de notes à ce discours, précisément parce qu'il en comportait trop. Tout le personnel de M. de *Voltaire*, sa vie qui tient à tout, son histoire littéraire si fertile en événemens, l'examen réfléchi de ses innombrables ouvrages, la foule d'anecdotes et de commentaires dont ils sont susceptibles, tous ces objets si étendus et si intéressans auraient été morcelés dans des notes, et sont réservés pour un autre cadre, dans lequel ils occuperont un juste espace. Les personnes, dont la curiosité empressée chercherait ici ces détails, doivent songer que la nature de l'ouvrage devait les exclure, et qu'il ne fallait pas que l'orateur empiétât sur le critique, ni le panégyriste sur l'historien.

E L O G E

DE VOLTAIRE.

Cujus gloriæ neque profuit quisquam laudando ,
nec vituperando quisquam nocuit. *Tit. Liv.*

HEUREUX, fans doute, celui qui n'aura pas attendu, pour célébrer le génie, que les hommages qu'on lui doit ne puissent plus s'adresser qu'à des cendres insensibles : celui qui s'est acquis le droit de lui rendre témoignage devant la postérité, après avoir osé le lui rendre en présence de l'envie ! heureux encore, jusque dans ce devoir douloureux, le panégyriste et l'ami d'un grand-homme, si, en approchant de son tombeau, (quel qu'il soit, hélas !) il peut dire : „ La louange que je t'ai offerte a „ toujours été pure ; jamais elle ne fut ni souillée „ par l'intérêt, ni exagérée par la complaisance ; et „ comme l'adulation n'y ajouta rien, tant que tu as „ vécu, l'équité n'en retranchera rien, quand tu „ n'es plus. „

Je vais parcourir cette longue suite de travaux qui ont rempli la vie de *Voltaire*. L'éclat de ses talens paraîtra s'augmenter de celui de ses succès, et l'intérêt qu'ils inspirent s'accroîtra par les contradictions qu'ils ont éprouvées. Cet homme extraordinaire s'agrandira encore plus à nos yeux par cette influence

fi marquée qu'il a eue sur son siècle, et qui s'étendra dans la postérité. En considérant sa destinée, nous aurons lieu quelquefois de plaindre celui qu'il faudra si souvent admirer; nous reconnaitrons le sort de l'humanité dans l'homme qui s'est le plus élevé au-dessus d'elle. Ce tableau du génie, fait pour rassembler tant de leçons et tant d'exemples, montrera tout ce qu'il peut obtenir de gloire, et rencontrer d'obstacles; et en voyant tout ce qu'il peut avoir à souffrir, peut-être on sentira davantage tout ce qu'il faut lui pardonner.

PREMIERE PARTIE.

IL était passé ce siècle que l'on peut appeler celui de la France, puisqu'il fut l'époque de nos grandeurs, et qu'il a gardé le nom d'un de nos monarques. Déjà commençait à pâlir cette lumière des arts qui s'était levée au milieu de nous, et répandue dans l'Europe; ses clartés les plus brillantes s'étaient toutes éteintes dans la nuit de la tombe. La mort avait frappé les héros, les artistes, les écrivains. *Fénelon* avait fini ses jours dans l'exil; la cendre de *Molière* n'avait trouvé qu'à peine où reposer obscurément; *Corneille* avait survécu quinze ans à son génie; *Racine* avait lui-même marqué un terme au sien; et, enlevé avant le temps, il n'avait rempli ni toute la carrière de son talent, ni celle de la vie. Deux hommes seuls alors pouvaient rappeler encore la splendeur de cet âge qui venait de finir. On eût dit que *Rousseau* avait hérité de *Despréaux* même la science si difficile d'écrire en vers. L'âme tragique de *Crébillon*, après avoir jeté quelques lueurs sombres dans *Atrée*, et les plus beaux traits de lumière dans *Electre*, s'était enfin élevée dans *Rhadamiste* aux plus grands effets de l'art; mais, après cet effort, il était tombé au-dessous de lui-même, il ne donnait plus que *Sémi-ramis* et *Xerxès*; et *Rousseau*, sur nos frontières, corrompant de plus en plus son style, semblait avoir quitté le Parnasse en quittant la France; lorsque *Oedipe* et la *Henriade*, qui se suivirent de près, annoncèrent au monde littéraire le véritable héritier

du grand siècle, celui qui devait être l'ornement du nôtre, et qui, remarquable par la hardiesse de ses premiers pas, s'ouvrait déjà plus d'un chemin vers la gloire.

La nature que nous voulons en vain assujettir à l'uniformité de nos calculs, et qui se plaît si souvent à les démentir par la diversité de ses procédés; la nature, en produisant les grands-hommes, fait varier ses moyens autant que leurs caractères. Tantôt elle les mûrit à loisir dans le silence et l'obscurité; et les humains, levant les yeux avec surprise, aperçoivent tout à coup à une hauteur immense celui qu'ils ont vu long-temps à côté d'eux; tantôt elle marque le génie naissant d'un trait de grandeur qui est pour lui comme le signe de sa mission, et alors elle semble dire aux hommes, en le leur donnant : Voilà votre maître. C'est avec cet éclat qu'elle montra *Voltaire* au monde. Destiné à être extraordinaire en tout, il le fut dès son enfance; et par un double privilège, son esprit était mûr dès ses premières années, comme il fut jeune dans ses dernières. A peine eut-il fait des vers, qu'ils parurent être la langue qui lui appartenait. A peine eut-il reçu quelques leçons de ses maîtres, qu'ils le crurent capable d'en donner. La force de son jugement l'élevait déjà au-dessus de ses contemporains, lorsqu'à dix-huit ans il conçut, malgré l'exemple de *Corneille* et la contagion générale, que l'amour ne devait point se mêler aux horreurs du sujet d'Oedipe; et s'il fut forcé de céder au préjugé, le courage qu'il eut de se condamner sur cette faute involontaire était une nouvelle espèce de gloire, celle de l'homme supérieur qui instruit les

autres en se jugeant lui-même. C'était quelque chose, sans doute, de l'emporter sur un ouvrage que défendait le nom de *Corneille*; mais qu'il était beau surtout de balancer *Sophocle* dans l'un de ses chefs-d'œuvre; d'annoncer, dès le premier moment, ce goût des beautés antiques que *Racine* n'eut qu'après plusieurs essais; enfin de posséder de si bonne heure le grand art de l'éloquence tragique! Tout se réunit alors pour faire de ce brillant coup d'essai le présage des plus hautes destinées: *Corneille* vaincu, *Sophocle* égalé, la scène française relevée, l'envie déjà avertie et poussant un long cri, comme le monstre qui a senti sa proie; la voix des hommes justes nommant un successeur à *Racine*; enfin, au milieu de tant d'honneurs, le jeune auteur s'élevant, par l'aveu de ses fautes, au-dessus de son propre ouvrage et à la hauteur de l'art.

La muse de l'épopée avait paru jusque là nous être encore étrangère; et même, dans ce siècle mémorable, où il semblerait que la gloire n'eût rien à refuser à *Louis XIV* et à la France, c'était la seule exception qu'elle eût mise à ses faveurs. On en accusait à la fois et le génie de notre langue, et celui de notre nation. *Voltaire* conçut à vingt ans le projet de venger l'un et l'autre. Cette heureuse audace de la jeunesse, qu'animait encore en lui le sentiment de ses forces, ne fut point épouvantée par tant d'exemples faits pour le décourager. Au milieu de toutes les voix du préjugé qui lui criaient, arrête: il entendit la voix plus impérieuse et plus forte du talent créateur, qui lui criait, ose: et, guidé par cet instinct irrésistible qui repousse la réflexion timide, il s'abandonna sans

crainte sur une mer inconnue, dont on ne racontait que des naufrages. Il trouva cette terre ignorée où nul français n'était abordé avant lui; et, tandis qu'on répétait encore de toute part que nous n'étions pas faits pour l'épopée, la France avait un poème épique.

Je fais que la critique s'est élevée contre le choix d'un sujet trop voisin de nous, pour permettre à l'auteur la ressource séduisante des fictions. On a dit, et non sans fondement, que pour nous l'épopée doit être placée dans ce favorable éloignement, dans cette perspective magique d'où naît l'illusion de tous les arts; que la muse épique ne doit nous apparaître que dans le lointain, couverte du voile des allégories, entourée du cortège des fables, ainsi que d'un nuage religieux, d'où sa voix semble sortir plus imposante et plus majestueuse; comme ces divinités antiques, cachées dans la sombre horreur des forêts, semblaient plus augustes et plus vénérables, à mesure qu'on les adorait de plus loin.

Je ne rejeterai point ces idées fondées sur le pouvoir de l'imagination; mais aussi quel français peut reprocher à *Voltaire* d'avoir choisi *Henri IV* pour son héros? N'eut-il pas, au moins pour ses concitoyens, le mérite si précieux d'avoir chanté le seul de leurs rois dont la gloire soit devenue, pour ainsi dire, populaire? n'eut-il pas, pour les connaisseurs de toutes les nations, cet autre mérite si rare de suppléer par des beautés nouvelles à celles qui lui étaient interdites? C'est là qu'il déclare à la tyrannie, aux préjugés, à la superstition, au fanatisme, cette haine inexpiable, cette guerre généreuse qui n'admit jamais ni traité, ni trêve, et qui n'a eu

de

de terme que celui de sa vie. Pour la première fois l'humanité entendit plaider sa cause en beaux vers, et vit ses intérêts confiés à l'éloquence poétique. Celle-ci avait plus d'une fois consacré, dans *Louis XIV*, les victoires remportées sur le monstre de l'hérésie, victoires trop souvent déshonorées par la violence, et que la religion même a pleurées; *Voltaire* lui apprit à célébrer d'autres triomphes, ceux de la raison sur le monstre de l'intolérance : triomphes purs, et qui ne coûtent de larmes qu'aux ennemis du genre-humain.

Des vérités d'un autre ordre ont paru, dans ce même ouvrage, revêtues des couleurs de la poésie. *Uranie* s'est étonnée de parler la même langue que *Calliope*. Ce n'était pas *Lucrèce* chantant les erreurs d'*Epicure*, c'étaient les grands secrets de la nature, long-temps inconnus et récemment découverts, tracés dans le style de l'épopée avec autant d'exactitude qu'ils auraient pu l'être sous le compas de la philosophie (a). Dans le même temps, et par un effet

(a) Lorsque dans les Muses rivales, je fis dire à *Uranie*, en parlant de *Voltaire* :

J'empruntai de ses vers la parure pompeuse ;
Je parus étalant des vêtemens nouveaux ,
Et gardant , sous les traits dont m'ornaient ses pinceaux
Une beauté majestueuse ,
Je ne dus qu'à lui seul ces brillans attributs ;
C'est par lui que la poésie
Fit entendre des sons aux mortels inconnus ,
Et que le voile d'*Uranie*
Devint l'écharpe de *Vénus*.

M. *Marmontel* (à qui d'ailleurs je ne dois que des remerciemens du compte très-avantageux qu'il rendit de la pièce dans le *Mercury*)

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. Z

de la même magie, il chantait en vers sublimes les merveilles révélées à *Newton*, le principe universel qui meut et attire les corps, la grande révolution des mondes dans la carrière de l'espace et de la durée. Il étalait sous des pinceaux, avant lui inconnus aux muses, l'éclatant tissu de la robe du soleil et les

observa que l'éloge était trop exclusif, et que *Lucrèce* et *Pope*, avant *Voltaire*, avaient fait parler *Uranie* en beaux vers. La remarque serait juste, s'il eût été question de vérités morales et métaphysiques. Elles ont été traitées par *Pope* d'une manière supérieure; mais il est ici question du système de *Newton*, et par conséquent de physique. Il est vrai que *Lucrèce* a mis en vers celle d'*Epicure*; mais cette philosophie erronée ne lui a guère fourni que des vers durs et raboteux; et son poème ne serait point au rang des monumens précieux de l'antiquité, s'il n'y eût joint des morceaux de poésie morale ou descriptive, qui en ont fait le mérite. Au contraire, dans la *Henriade*, c'est une beauté absolument neuve que le système planétaire de *Copernic* et l'attraction de *Newton*, détaillés en très-beaux vers, et avec des expressions exactes, en même temps que magnifiques.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Par-delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside, &c.

C'est-là, sans doute, mêler le sublime de la poésie aux principes de la plus saine physique; et qui a eu ce mérite avant *Voltaire*? Ce mérite se trouve à un degré encore plus étonnant dans le discours en vers adressé à madame du Châtelet, à la tête des *Elémens* de *Newton*. Il n'y a point de morceau pareil dans aucune langue connue.

rayons de sa lumière(*b*) ; et cette poésie était sans modèle , comme les découvertes de *Newton* étaient sans exemple.

Avec des beautés si neuves et si frappantes , avec l'intérêt attaché au nom du héros , avec un style toujours élégant et harmonieux , tour à tour plein de force ou de charme , faut-il s'étonner que la *Henriade* , quoique déstituée de l'ancienne mythologie , ait triomphé de toutes les attaques , se soit encore affermie par le temps dans l'opinion des connaisseurs , et soit devenue un ouvrage national ? L'honneur d'avoir fait le seul poëme épique dont notre langue se glorifie , n'est peut-être pas encore la récompense la plus flatteuse que l'auteur ait obtenue. Il eut le plaisir de voir que son ouvrage avait ajouté quelque chose à cet amour si vrai que les Français gardent à la mémoire du meilleur de leurs rois. On s'est accoutumé à joindre ensemble les noms du poëte et du héros. Quel honorable assemblage ! et n'est-ce pas une immortalité bien douce , que celle qu'on partage avec *Henri IV* ?

Mais s'il était difficile d'atteindre le premier ,

(*b*) Voyez dans la dédicace des *Elémens* de *Newton* , citée ci-dessus , ces vers admirables :

Il découvre à mes yeux , par une main savante ,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude , l'azur , le pourpre ; le rubis ,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons , dans sa substance pure ,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et confondus ensemble , ils éclairent nos yeux ,
Ils animent le monde , ils remplissent les cieux.

parmi nous , jusqu'à l'épopée , il l'était peut-être encore plus de trouver une place parmi les deux fondateurs et les deux maîtres de la scène française , qui semblaient n'y pouvoir plus admettre que des disciples , et non pas des concurrens. L'opinion , aussi empressée à resserrer les limites des arts , que le génie est ardent à les reculer , si prompte à donner des rivaux aux grands-hommes vivans , mais , dès qu'ils ne sont plus , si lente à leur reconnaître des successeurs ; l'opinion qui s'affied comme un épouvantail à l'entrée du champ où le talent va s'élancer , oppose à ses premiers pas une barrière qui lui coûte souvent plus à renverser , que la carrière ne lui coûte ensuite à parcourir. Rien n'était plus à respecter que l'admiration qui consacrait les noms de *Corneille* et de *Racine* ; mais rien n'était plus à craindre que le préjugé qui renfermait dans la sphère de leurs travaux l'étendue de l'art dramatique. Quelque difficulté qu'il y ait à revenir sur un sujet presque épuisé , la gloire du grand-homme que je célèbre , m'oblige de jeter un coup d'œil sur ceux qui l'ont précédé. Comment pourrais-je retracer ce qu'a fait *Voltaire* , sans rappeler ce qui a été fait avant lui ? Comment mesurer ses pas dans la lice , sans y rechercher les traces de ses prédécesseurs ?

Ecartons d'abord ces préventions générales , si vaguement conçues et si légèrement adoptées , ces idées si exagérées de l'influence des mœurs et du siècle sur les fruits du génie , qui lui-même en eut toujours une bien plus marquée sur ce qui l'environnait , et qui est plus fait pour donner la loi que pour la recevoir. Je conçois sans peine que la lecture

d'un écrivain tel que *Corneille*, la représentation de ses tragédies, ait accoutumé la classe la plus choisie de ses concitoyens à penser et à parler avec noblesse; que *Racine* leur ait appris à mettre plus de délicatesse et de pureté dans leurs sentimens et dans leurs expressions; mais je ne crois point que les troubles de la fronde aient fait naître la tragédie de *Cinna* (c); que les chansons contre *Mazarin* aient éveillé le talent qui a produit les *Horaces*, ni qu'il y eût rien

(c) Il serait inutile de dissimuler que ces idées, qui me paraissent dénuées de fondement, ont été renouvelées dans le discours de M. *Ducis*, d'ailleurs rempli de beautés supérieures. En lui rendant toute la justice qu'il mérite, et que je lui ai déjà rendue ailleurs, je crois pouvoir observer, pour l'intérêt de la vérité, que les définitions qu'il trace du talent tragique de *Corneille*, de *Racine*, de *Crébillon*, sont plus subtiles que réfléchies, et plus brillantes que solides. *Corneille* (dit-il) *fit la tragédie de sa nation*. . . . *Racine fit la tragédie de la cour de Louis XIV*; *Crébillon fit la tragédie de son caractère et de son génie*. Ces résultats peuvent paraître éblouissans; mais n'est-ce pas plutôt une recherche d'antithèses, qu'un jugement sain et motivé? Quel rapport y a-t-il entre la nation française, même du temps de *Corneille*, et le génie de cet écrivain? et comment l'un aurait-il déterminé le caractère de l'autre? N'a-t-on pas dit avec beaucoup de justesse qu'il semblerait que *Corneille* fût né romain, et qu'il eût écrit à Rome? et dans quel temps les Français ont-ils ressemblé aux Romains? Quoi! c'est aux inconséquences, aux folies, aux ridicules de la fronde, que nous serions redevables de *Cinna* et des *Horaces*! Trouverait-on le rapport le plus éloigné entre le caractère de ces compositions mâles et sublimes, et l'esprit léger et follement factieux des Français de ce temps-là? Comment cette fermentation passagère, cette épidémie politique, qui ne dura qu'un moment, et qui fut remplacée aussitôt par l'idolâtrie prodiguée à *Louis XIV*, aurait-elle décidé le genre de tragédie qu'a choisi *Corneille*, *Corneille* qui pendant longtemps ne fit qu'imiter les Espagnols, et qui, depuis *Cinna* jusqu'à *Agésilas*, eut constamment la même trempe de génie, la même tournure d'idées et de style, à des époques très-différentes? Est-il plus vraisemblable que *Racine* n'ait écrit que pour la cour de *Louis XIV*, *Racine* nourri de la lecture des anciens, idolâtre des Grecs, évidemment formé par eux, épris d'*Euripide* et de *Sophocle*, comme *Corneille*

de commun entre les harangues du coadjuteur , et les scènes de *Sévère* et de *Pauline*.

Je ne crois pas davantage que la cour de *Louis XIV* ait mis dans la main de *Racine* le pinceau qui a tracé la cour de *Néron* ; que les faiblesses d'un grand roi, les intrigues de ses maîtresses et de ses favoris , l'esprit de ses courtisans aient inspiré la muse qui a peint les égaremens de *Phèdre* , les fureurs d'*Hermione* et la vertu de *Burrhus* ; et si le faible sujet de *Bérénice* fut traité pour plaire à une princesse aimable et malheureuse , souvenons-nous que le sévère *Corneille*

l'était de *Lucain* et de *Sénèque* ; entraîné par la pureté de son goût vers les peintres de la nature , comme *Corneille* l'était par son caractère vers tout ce qui était grand , ou ressemblait à la grandeur ? Comment d'ailleurs se permet-on de rétrécir à ce point la sphère d'un esprit tel que celui de *Racine* ? Quoi ! *Andromaque*, *Phèdre*, *Iphigénie*, *Athalie*, ces chefs-d'œuvre faits pour toutes les nations éclairées , ne seraient que les tragédies de la cour de *Louis XIV* ! Et pourquoi n'accorderait-on pas à *Racine* ce qu'on donne à *Crébillon* ? Celui-ci , dit-on , fit la tragédie de son caractère et de son génie. Je n'examine point si cette manière de parler est bien exacte ; j'entends ce que l'auteur a voulu dire , et cela me suffit. Oui , sans doute , *Crébillon* a puisé ses ouvrages dans son génie , et leur a donné la teinte de son caractère ; et en cela il a fait comme *Racine* et *Corneille* ; et *Voltaire* a fait comme tous les trois. Voilà la vérité , et M. *Ducis* l'a reconnue lui-même , lorsqu'il rappelle , dans un autre endroit de son discours , ce principe généralement admis par tous ceux qui ont réfléchi sur les arts , que le caractère particulier que leur imprime un grand-homme , dépend toujours de l'empreinte originale et primitive qu'il a reçue des mains de la nature.

Au reste , je le répète , forcé de combattre en ce point un de mes confrères dont j'honore le plus les talens , si je le contredis sur des idées essentielles au sujet que je traite , je ne puis m'en consoler qu'en le remerciant encore de l'extrême plaisir que m'a fait son discours , qui m'aurait fait tomber la plume des mains , si cet ouvrage n'avait été , pour ainsi dire , voué d'avance à la mémoire d'un grand-homme , à qui même je fais de cette manière un sacrifice de plus , celui de mon amour propre.

eut la même condescendance, bien plus dangereuse pour lui, que pour son jeune et fortuné rival.

Revenons donc à la vérité, et ne voyons surtout dans les ouvrages des grands écrivains que la trempe de leur caractère, qui toujours détermina plus ou moins celle de leur génie. Avec une ame élevée et une conception forte, *Corneille* donna à la tragédie française l'énergie de ses sentimens et de ses idées. Le sublime de la pensée fut sa qualité distinctive, l'abus du raisonnement fut son défaut principal. Ainsi l'expression de la grandeur, la noblesse des caractères, la précision du dialogue, cette espèce de force qui consiste à suivre le jeu compliqué d'une multitude de ressorts, comme dans *Héraclius* et *Rodogune*; cette autre force beaucoup plus heureuse, qui amène de grands effets par des moyens simples, comme dans *Cinna* et les *Horaces*: voilà le genre de mérite qu'il signala sur le théâtre dont il fut le père. *Racine*, né avec une imagination tendre et flexible, l'esprit le plus juste, le goût le plus délicat, nous offrit la peinture la plus vraie et la plus approfondie de nos passions. Il régna surtout par le charme d'un style, dont un siècle entier n'a pas encore suffi à découvrir toutes les beautés. Il renouvela dans l'art des vers cette perfection qui, avant lui, n'avait été connue que de *Virgile*; et joignant la sagesse du plan à celle des détails, il est demeuré le modèle des écrivains.

Je m'écarte encore ici des sentiers battus; et malgré la coutume et le préjugé, je n'associerai point aux deux hommes rares qui se partageaient la scène avant *Voltaire*, un écrivain qui eut du génie sans doute, puisqu'il a fait *Rhadamiste*, mais que trop de défauts

excluent du rang des maîtres de l'art; et je ne parlerai de *Crébillon* que, lorsque racontant les injustices de l'envie, je rappellerai les rivaux trop faibles qu'elle se fit un jeu cruel d'opposer tour à tour à celui qui n'eut plus de rival, du moment où il eut donné *Zaïre*.

Mais avant de parvenir à cette époque, qui est celle de sa plus grande force, observons ce qui l'arrêta dans ses premiers efforts, et ce que le caractère et le bonheur de son talent lui permirent d'ajouter à un art déjà porté si haut avant lui.

Tout écrivain est d'abord plus ou moins entraîné par tout ce qui l'a précédé. Cette admiration sensible pour les vraies beautés, si prompte et si vive dans ceux qui sont faits pour en produire eux-mêmes, les conduit de l'enthousiasme à l'imitation; et c'est le premier hommage que rend aux grands-hommes celui qui est né pour les remplacer. Un peintre prend d'abord la touche de son maître, avant d'en avoir une qui lui soit propre; et les plus fameux écrivains ont suivi des modèles avant d'en servir. *Molière* commença par nous apporter les dépouilles du théâtre italien, avant d'élever sur le nôtre des monumens tels que le *Tartufe* et le *Misanthrope*. *Corneille*, déjà si grand dans le *Cid*, était cependant encore l'imitateur des Espagnols, avant d'avoir produit les compositions originales de *Cinna* et des *Horaces*, marquées de l'empreinte d'un esprit créateur. *Racine*, si différent de *Corneille*, chercha pourtant à l'imiter dans ses deux premières tragédies, jusqu'au moment où son génie s'empara de lui, et lui dicta son chef-d'œuvre d'*Andromaque*, dont les Grecs pouvaient réclamer

le sujet, mais dont l'exécution donnait la première idée d'un art également inconnu aux anciens et aux modernes. *Voltaire*, constant admirateur de *Racine*, affecta de se rapprocher de sa manière dans *Oedipe* et dans *Mariamne*; mais en même temps, doué par la nature d'une facilité prodigieuse à saisir tous les tons et à profiter de tous les esprits, en conservant la marque particulière du sien, il lutta, dans *Brutus* et dans la *Mort de César*, contre l'élévation et l'énergie de *Corneille*, et ce qui est très-remarquable, il soutint mieux ce parallèle que celui de la perfection de *Racine*.

La littérature anglaise, qui commençait à être connue en France, et qu'il fut un des premiers à étudier, lui donna aussi des pensées nouvelles sur la tragédie. Il distingua, dans cet amas informe d'horreurs et d'extravagances, des traits de force et des lueurs de vérité; comme au fond des abîmes où l'avarice industrieuse va chercher les métaux, on aperçoit, parmi le sable et la fange, l'or brut qui doit servir aux merveilles que fait naître la main de l'artiste. Le spectre d'*Hamlet* amena sur la scène le spectre d'*Eryphile*, qui ne réussit pas alors, mais qui depuis a produit dans *Sémiramis* un des plus grands effets de la terreur et de l'illusion théâtrales.

Enfin, après des essais multipliés, parvenu à cet âge où un esprit heureux s'est affermi par l'expérience, sans être encore refroidi par les années; riche à la fois des secours de l'étranger et des trésors de l'antiquité, éclairé par ses réflexions, ses succès et ses disgrâces, *Voltaire* est en état d'interroger en même temps et l'art et son génie; et du point où tous les

deux font montés, il lève la vue, et découvre, d'un regard sûr et vaste, jusqu'où il peut les élever encore. Une imagination ardente et passionnée lui montre de nouvelles ressources dans le pathétique; et ces vues justes et lumineuses qu'il porte dans tous les arts, lui apprennent à fortifier celui du théâtre par l'alliance de la philosophie. Des effets plus profonds, plus puissans, plus variés à tirer de la terreur et de la pitié; des mœurs nouvelles à étaler sur la scène, en soumettant toutes les nations au domaine de la tragédie; un plus grand appareil de représentation à donner à *Melpomène*, qui exerce une double puissance quand elle peut frapper les yeux en remuant les cœurs; enfin les grandes vérités de la morale, mêlées habilement à l'intérêt des grandes situations: voilà ce que l'art pouvait acquérir; voilà ce que *Voltaire* a su lui donner.

Il s'avance dès-lors dans la carrière du théâtre, comme dans un champ de conquête, et tous ses pas sont des triomphes. Y en eut-il jamais de plus éclatant que celui de *Zaïre*? Ce moment marqua dans la vie de *Voltaire*, comme *Andromaque* dans celle de *Racine*, comme le *Cid* dans celle de *Corneille*; et observons cette singularité qui peut donner lieu à plus d'une réflexion, que du côté de l'intérêt tragique, aucun des trois n'est allé plus loin que dans l'ouvrage qui a été pour chacun d'eux le premier sceau de leur supériorité. *Corneille* n'a rien de plus touchant que le *Cid*; *Racine*, qu'*Andromaque*; et *Voltaire*, que *Zaïre*. Serait-ce que la perfection du pathétique fût celle où le génie atteint plus aisément? ou plutôt n'est-ce pas qu'en effet il y a des sujets si heureux que, lorsqu'il

les a rencontrés, il doit les regarder, non pas comme le dernier terme de ses efforts, mais comme celui de son bonheur ?

Zaïre est la tragédie du cœur et le chef-d'œuvre de l'intérêt. Mais à quoi tient cet attrait universel qui en a fait l'ouvrage de préférence que redemandent les spectateurs de tout âge et de toute condition ? aurait-on cru qu'après *Racine*, on pût sur la scène ajouter quelque chose aux triomphes de l'amour ? Ah ! c'est que, parmi ses victimes, on n'a jamais montré deux êtres plus intéressans, plus aimables que *Zaïre* et son amant. La douleur de *Bérénice* est tendre, mais la passion de *Titus* est faible. *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre*, sont fortement passionnées ; mais les deux premières parlent d'amour le poignard à la main ; l'autre ne peut en parler qu'en rougissant. Tout l'effort de l'auteur ne peut aller qu'à faire plaindre ces femmes malheureuses et forcenées ; et c'est tout l'effet que peut produire sur le théâtre un amour qui n'est pas partagé. Mais jamais on n'y plaça deux personnages aussi chers aux spectateurs qu'*Orosmane* et son amante ; jamais il n'y en eut dont on désirât plus ardemment l'union et le bonheur. Tous deux entraînés l'un vers l'autre par le premier choix de leur cœur ; tous deux dans cet âge où l'amour, à force d'ardeur et de vérité, semble avoir le charme de l'innocence ; tous deux prêts à s'unir par le nœud le plus saint et le plus légitime : *Orosmane* enivré du bonheur de couronner sa maîtresse ; *Zaïre* toute remplie de ce plaisir plus délicat peut-être encore, de devoir tout à ce qu'elle aime : quel tableau ! et quel terrible pouvoir exerce le génie dramatique, quand

tout à coup , à ce que l'amour a de plus séduisant et de plus tendre , il vient opposer ce que la nature a de plus sacré , ce que la religion a de plus auguste ! A-t-il jamais fait mouvoir ensemble de plus puissans ressorts ? et n'est-ce pas là que , se changeant , pour ainsi dire , en tyran , tourmentant à la fois et l'auteur qu'il inspire , et le spectateur qu'il subjugué , il se plaît à nous faire passer par toutes les angoisses de la crainte , du désir , de la douleur , de la pitié , et à régner parmi les larmes et les sanglots ? Quel moment que celui où l'infortuné *Orofmane* , dans la nuit , le poignard à la main , entendant la voix de *Zaïre* . . . Mais prétendrais-je retracer un tableau fait de la main de *Voltaire* avec les crayons de *Melpomène* ?

C'est à l'imagination des spectateurs à se reporter au théâtre et dans cette nuit de désolation ; c'est aux cœurs qui ont aimé à lire dans celui d'*Orofmane* , à comparer ses souffrances et les leurs , à juger de cet état épouvantable où l'ame mortellement atteinte , ne peut être soulagée ni par les pleurs , ni par le sang , ne trouve dans la vengeance qu'un malheur de plus , et pour se sauver de l'abyme du désespoir , se jette dans les bras de la mort.

Melpomène , déjà redevable à l'auteur de *Zaïre* des situations les plus déchirantes , et des plus profondes émotions que l'on eût connues au théâtre , va lui devoir encore de nouveaux attributs faits pour la décorer et l'enrichir. *Alzire* , *Mahomet* , *Mérope* , *Sémiramis* , *Adélaïde* , l'*Orphelin* , *Tancrède* , vont marquer à la fois et les pas de *Voltaire* , et ceux de l'art dramatique. Avec *Zamore* et *Gusman* , avec

Zopire et *Séide*, avec *Idamé* et *Zamti*, montera pour la première fois sur la scène cette philosophie touchante et sublime qui ne s'était pas encore montrée aux hommes sous des formes si brillantes, et qui jamais n'avait parlé aux cœurs avec tant de force et de pouvoir. Elle va donner des leçons qui pénétreront dans l'âme avec l'attendrissement que la magie des vers fixera dans la mémoire, et que le spectateur remportera avec le souvenir de ses plaisirs et de ses larmes. Laissons l'injustice et l'envie qui quelquefois aperçoivent les fautes, mais qui toujours oublient les beautés; laissons-les reprocher à cette philosophie d'être celle de l'auteur et non pas celle du sujet; mais nous, admirons avec l'équitable postérité qui ne nous démentira pas, admirons le talent créateur qui a tiré cette morale des situations et des caractères, qui souvent en a fait le fond même des scènes les plus attachantes, et a fondé le précepte dans l'intérêt et dans l'action. Reconnaissons la voix de la nature qui crie contre la tyrannie et l'oppression; ces idées primitives d'égalité et de justice qui semblent faire de la vengeance un droit sacré, reconnaissons-les, lorsque *Zamore*, aux pieds d'*Alvarez*, et lui présentant le glaive teint du sang de *Gusman*, dit avec le ton et le langage d'un habitant des tribus du Canada: J'ai tué ton fils, et j'ai fait mon devoir: fais le tien, et tue-moi. Quelle vérité dans cette terrible répartition des droits de la force et du fer, dans ce code de représailles, qui est la morale des hordes sauvages! mais quel triomphe pour cette religion qui est le complément de la nature perfectionnée, quand, élevant l'homme au-dessus de lui-même, elle dicte à *Gusman* ces paroles mémo-

rables que le génie a empruntées à la vertu (*d*) pour les transmettre aux générations les plus reculées; cette belle leçon de clémence qui nous fait tomber avec *Alzire* aux pieds du chrétien qui pardonne à son meurtrier; ce rare exemple de générosité qui fait sentir à *Zamore* lui-même qu'il y a une autre grandeur que celle de se venger, une autre justice que celle qui compense le meurtre par le meurtre, et rend le sang pour le sang!

Est-ce donc, comme on l'a répété si souvent et avec si peu d'équité, est-ce une philosophie factice et déplacée qui a mis dans la bouche d'*Alzire* cette prière qu'elle adresse au père commun de tous les hommes, ces vers si touchans et si simples :

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Ces vers sont-ils des maximes recherchées, ou l'expression d'un sentiment qui est dans tous les cœurs justes et dans tous les esprits éclairés? ne parle-t-elle pas le langage qui lui est propre, lorsqu'elle distingue cet honneur qui tient à l'opinion, de la vertu qui tient à la conscience? Quand *Idamé* défend les jours de son fils contre l'héroïsme patriotique de *Zamti* qui le sacrifie à son roi, quand elle s'écrie avec tant d'éloquence :

La nature et l'hymen, voilà les lois premières;
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

(*d*) Les paroles du duc de *Guise* : „ Ta religion t'a ordonné de
„ m'assassiner, la mienne m'ordonne de pardonner à mon assassin. „

est-ce-là le faîte des sentences qui appartient à un rhéteur, ou le cri de la nature qui s'échappe d'un cœur maternel ? Ces vers seraient beaux, sans doute, dans une épître morale ; mais combien est-il plus beau de les avoir fait sortir , pour ainsi dire , des entrailles d'une mère ! Et quel ordre de beautés neuves , que de faire naître de la situation la plus pathétique , ces traits de la plus haute philosophie ; que de faire douter , dans Mahomet , lequel est le plus terrible du tableau ou de la leçon ! Oh ! quel autre que l'ardent et courageux ennemi du fanatisme , a pu traîner ainsi ce monstre sur la scène , lui arracher son masque imposteur , le montrer infectant de ses poisons l'ame la plus innocente , souillant la vertu même du plus affreux des crimes , et plaçant dans la main la plus pure le poignard du parricide ? Si vous doutez que cette image soit aussi fidelle qu'elle est effrayante , rappelez-vous que , comme autrefois l'hypocrisie s'était débattue contre *Molière* qui la peignait dans toute sa bassesse , le fanatisme s'est efforcé d'échapper à *Voltaire* qui le peignait dans toute son horreur.

Mais cette horreur s'arrête au terme que l'art lui a prescrit ; et ce même art fait la tempérer par la pitié. S'il serre l'ame , il la soulage. Le poète , semblable à ce guerrier dont la lance guérissait les blessures qu'elle avait faites , fait mêler aux sentimens amers qui déchirent le cœur , un sentiment plus doux qui le console ; il nous attendrit après nous avoir fait frémir , et nous délivre par les larmes de l'oppression qui nous tourmentait. Ce mélange heureux des émotions les plus douloureuses et les plus douces ; ce passage continuel et rapide de la terreur à l'atten-

driffement , de l'impreffion violente des peintures atroces au charme consolant des affections les plus chères de la nature ; ce fecret de la tragédie , qui l'a jamais poffédé comme l'auteur de Mahomet et de Sémiramis ? Si vous avez entendu *Zopire* s'écrier d'une voix mourante :

J'embrasse mes enfans.

Si vous avez vu *Sémiramis* aux genoux de fon fils , arrofant fes mains de larmes en lui demandant la mort ; rappelez-vous comme à ce moment fe font échappés de vos yeux les pleurs que vous aviez befoin de répandre , et combien ils ont adouci l'horreur profonde et la fombre épouvante que vous avaient infpirée *Mahomet* , armant le fils contre le père , et les mânes de *Ninus* menaçant *Sémiramis*.

C'est dans ce drame augufte et pompeux , rempli d'une terreur religieufe , et fur lequel femble s'arrêter , dès la première fcène , un nuage qui renferme les fecrets du ciel et des enfers , et d'où fort enfin la vengeance ; c'est dans cette tragédie fublime , auffi impofante qu'*Athalie* , et plus intéreffante ; c'est dans le troifième acte de *Tancrède* , dans le cinquième de *Mérope* , dans le premier de *Brutus* , que la fcène s'eft agrandie par un appareil qu'elle avait eu bien rarement depuis les Grecs.

Eh ! n'était-ce pas encore une nouvelle richeffe que cette peinture des nations , qui a donné aux ouvrages de *Voltaire* un coloris fi brillant et fi varié ? Sans doute ce mérite ne fut pas étranger au peintre de la grandeur romaine , encore moins à celui qui traça , avec tant de fidélité et d'énergie , les mœurs

grecques ,

grecques, les mœurs du sérail, l'avilissement de Rome sous les tyrans, la théocratie toujours si puissante chez les Juifs. Mais combien cette partie du drame a-t-elle eu encore plus d'effet et plus d'étendue entre les mains de l'écrivain fécond, qui a mis sous nos yeux le contraste savant et théâtral des Espagnols et des Américains, des Chinois et des Tartares; qui a su attacher l'intérêt de ses tragédies aux grandes époques de l'histoire, à la naissance du mahométisme qui depuis a étendu sur tant de peuples le voile de l'ignorance et le joug d'un despotisme stupide; à l'invasion d'un nouveau monde devenu la proie du nôtre; à ce triomphe unique dans les annales du genre-humain, de la raison sur la force, et des lois sur les armes, qui a soumis les sauvages conquérans de l'Asie aux tranquilles législateurs du Katay; à ce règne de la chevalerie qui seule en Europe, au dixième siècle, balançait la férocité des mœurs, épurait l'héroïsme guerrier, le seul que l'on connût alors, et suppléait aux lois par les principes de l'honneur!

Ces caractères esquissés dans *Zaïre*, ont été reproduits avec le plus grand éclat dans *Tancrède*, dernier monument où l'auteur, plus que sexagénaire, ait empreint sa force dramatique, et dans lequel il eut la gloire de donner, trente ans après *Zaïre*, le seul ouvrage qui puisse être comparé, pour l'intérêt théâtral, au plus attendrissant de ses chefs-d'œuvre.

Mais si l'amour n'a jamais été plus tendre et plus éloquent que dans *Zaïre* et *Tancrède*, la nature n'a jamais été plus touchante que dans *Mérope*. S'il peut être intéressant pour ceux qui étudient l'esprit humain, d'observer des époques dans l'histoire du génie, j'en

remarquerai quatre principales dans celui de *Voltaire* : Oedipe qui a été le moment de sa naissance , Zaïre celui de sa force , Mérope celui de sa maturité , Tancrède où il a fini.

Mérope, qui de tous ses ouvrages eut le succès le plus universel , excita le plus d'enthousiasme , et fut pour lui le temps de la justice , des honneurs et des récompenses ; Mérope est aussi ce qu'il a composé de plus parfait , de plus irréprochable dans le plan , de plus sévère dans la diction. Elle respire cette simplicité antique , la tradition la plus précieuse que nous ayons reçue des Grecs , ce naturel si aimable , encore perfectionné par ce goût délicat , cette élégance moderne qui tient à des mœurs plus épurées. Le poète n'y prend jamais la place de ses personnages , et le style a cette espèce de sagesse qui n'exclut point la douceur et les grâces , mais qui écarte le luxe des ornemens. Enfin , c'est le premier drame , depuis *Athalie* , où l'on ait su intéresser sans amour ; et *Voltaire* eut encore une fois cette gloire dans la belle tragédie d'*Oreste* , que le goût de l'antique , l'éloquence du rôle d'*Electre* , l'art admirable de celui de *Clytemnestre* , ont rendue chère aux juges éclairés des arts et aux amateurs des anciens.

Supérieur à tous les écrivains dramatiques par la réunion des grands effets et des grandes leçons , par l'illusion du spectacle et la vérité des mœurs , en est-il qui l'emporte sur lui pour la beauté des caractères ? Dans les deux *Brutus* , la fermeté romaine , la rigidité républicaine et stoïque , l'amour des lois et de la liberté ; dans *Cicéron* , l'enthousiasme de la patrie et de la vertu ; dans *César* naissant , une ame dévorée

de tous les désirs de la domination , mais une ame sublime qui ne veut être au-dessus des autres que parce qu'elle se sent digne de commander ; dans *Zopire* , la haine des forfaits et le zèle d'un citoyen ; dans *Mahomet* , la scélératesse altière et réfléchie , qui ne trompe et ne subjugué les hommes qu'à force de les mépriser ; dans *Alvarez* , la bonté compatissante ; dans *Couci* , l'amitié ferme et magnanime ; dans *Vendôme* , cette sensibilité passionnée et impétueuse , qui ne met qu'un instant entre la fureur et le crime , entre le crime et les remords ; dans *Zamti* , le dévouement héroïque d'un sujet qui sacrifie tout à son roi ; dans *Idamé* , une ame pure et maternelle , attachée à tous ses devoirs , mais n'en reconnaissant aucun avant ceux de la nature ; dans *Tancrède* , le cœur d'un chevalier qui ne respire que pour la gloire et pour sa maîtresse , et qui ne peut supporter la vie , s'il faut que l'une lui soit infidelle , ou qu'il soit lui-même infidelle à l'autre. Que peut-on mettre au-dessus de cette foule de portraits qui prouvent à la fois tant de fécondité dans l'invention , tant de force dans le jugement , et qui brillent de ce singulier éclat que , par une expression transportée de la peinture à la poésie , on a nommé le *coloris de Voltaire* ?

Le talent du style a toujours été regardé comme la qualité distinctive des hommes supérieurs dans les lettres et dans les arts de l'esprit ; c'est lui qui fait l'orateur et le poète. La manière de s'exprimer tient à celle de sentir ; les grandes beautés de diction appartiennent à une grande force de tête ; et l'homme qui excelle dans l'art d'écrire , ne peut pas être médiocre dans la faculté de concevoir. On peut

apprendre à être correct et pur ; mais c'est la nature seule qui donne à ses favoris cette sensibilité active et féconde qui se répand de l'ame de l'écrivain , et anime tout ce qu'il compose.

C'est en effet le même feu qui fait vivre les ouvrages et l'auteur ; c'est de-là qu'on a dit avec tant de vérité , que l'on se peint dans ses productions. Comment en effet ces enfans du génie ne porteraient-ils pas l'empreinte de la ressemblance paternelle ? comment n'offriraient-ils pas les mêmes traits , étant formés de la même substance ? C'est la naïveté de la *Fontaine* que j'aime dans celle de ses vers. Je reconnais dans ceux de *Molière* le grand sens et la simplicité de mœurs de leur auteur ; dans ceux de *Racine* , le goût exquis et les grâces qui le distinguaient dans la société ; dans ceux de *Boileau* , la raison sévère qui le faisait craindre ; dans ceux de *Voltaire* , ce feu d'imagination qui a été proprement son caractère , autant que celui de ses ouvrages.

Par une suite de cette faculté , la plus prompte de toutes et la plus agissante , avec quelle flexibilité son style se variait incessamment d'un genre à l'autre , et se pliait à tous les tons ! quel charme dans *Zaïre* ! quelle énergie dans *Brutus* ! quelle douce simplicité dans *Méropé* ! quelle élévation dans *Mahomet* ! quelle pompe étrangère et sauvage dans *Alzire* ! quelle magnificence orientale dans *Sémiramis* et dans l'*Orphelin* !

Il s'offre encore ici un de ces parallèles séduisans , qu'entraîne toujours l'éloge d'un grand-homme. Le style de *Voltaire* rappelle aussitôt celui de *Racine* ; et c'est un honneur égal pour ces deux poètes immortels , de ne pouvoir être comparés que l'un à l'autre.

Pourquoi d'ailleurs se refuser à ces rapprochemens que l'on aime , et qui peuvent être une nouvelle source de vérités et d'idées , lorsqu'on n'en fait pas une vaine affectation d'esprit ? Nos jugemens ne sont guère que des comparaisons et des préférences ; heureux quand ils ne sont pas des exclusions !

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie , sans lequel , dans une langue formée , il n'y a point d'écrivain (e) ; mais l'élégance de *Racine* est plus égale , celle de *Voltaire* est plus brillante. L'une plaît davantage au goût , l'autre à l'imagination. Dans l'un le travail , sans se faire sentir , a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères ;

(e) Quoiqu'on se soit proposé de ne faire que très-peu de notes , il s'en présente une ici qui peut être utile à ceux qui la liront avec réflexion. De jeunes têtes exaltées par la vaine prétention de trouver du neuf , avant de chercher le raisonnable , ont mis en avant un principe fort dangereux , celui de se faire en poésie une autre langue , disent-ils , que celle de *Despréaux* , de *Racine* et de *Voltaire* , qui leur semble usée. En conséquence , les uns tâchent de rajeunir celle de *Ronsard* et de *Dubartas* ; les autres se font un jargon composé de barbarismes et de figures incohérentes et insensées , et croient s'être bien défendus contre la critique , en disant qu'il faut encourager ces hardiesses en poésie , et que ce sont ces fautes même qui prouvent le talent. Ils sont égarés par un faux principe. Sans doute il faut chercher des beautés neuves , et c'est la marque du vrai talent que de les rencontrer. Mais il y a des règles universelles , des données , pour ainsi dire , dans l'art d'écrire , comme dans tous les autres ; et il faut , avant tout , s'être accoutumé à les observer , parce que sans elles il n'y a point de style. Ce n'est point la violation de ces règles indispensables qui défendent de blesser jamais ni la justesse des idées , ni celle des images et des expressions ; ce n'est point l'infraction si facile d'un précepte si important , qui peut donner à la diction un caractère de nouveauté. Si cela était , il suffirait d'être bizarre pour être neuf , et extravagant pour être sublime. C'est dans une imagination sensible qu'il faut chercher les beautés d'expression qui ont pu échapper à nos prédécesseurs. *Voltaire* n'écrit pas comme *Racine* ; ces deux manières sont fort différentes , mais toutes deux sont subordonnées aux mêmes

dans l'autre , la facilité se fait apercevoir à la fois et dans les beautés et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt ; l'autre y a laissé des taches , sans en obscurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique ; là ils appartiennent plus à un trait isolé , à un vers saillant. L'art de *Racine* consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions ; celui de *Voltaire*, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection ; l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. *Racine*, à l'exemple de *Despréaux*, a étudié tous les effets de l'harmonie , toutes les formes du vers , toutes les manières de le varier. *Voltaire* sensible, surtout à cet accord si nécessaire entre le rythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache

principes. La combinaison nouvelle et des idées et des termes , voilà ce qui distingue l'écrivain supérieur en vers comme en prose ; mais il ne doit ni la chercher toujours , ni surtout laisser trop sentir cette recherche. Le grand mérite est de paraître toujours naturel , même lorsqu'on est le plus neuf ; c'est celui de *Racine* , et quoique *Voltaire* ne l'ait pas eu au même degré , parce que le caractère de son génie ne le portait pas à travailler autant ses vers , il s'en faut de beaucoup que ce genre de beauté lui soit étranger , comme l'ont dit des censeurs passionnés. Quand il fait dire à *Idamé* , dans l'*Orphelin de la Chine* :

Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel *enfermait* votre grandeur future.

cette expression est neuve ; mais en est-elle moins juste ? paraît-elle extraordinaire ? Il n'y a même que les connaisseurs qui fassent remarquer ces sortes de beautés ; mais tous les lecteurs les sentent sans les analyser , et c'est ce qui fait lire et vivre les bons ouvrages , long-temps avant que l'on ait reconnu tout leur prix.

plus à finir le tissu de son style, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié; dans l'autre, il est plus rapide. Dans *Racine*, il y a plus de justesse; dans *Voltaire* plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici les beautés sont plus sévères, plus irréprochables; là elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans *Racine* cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée; on adore dans *Voltaire* cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion; l'autre ne vous laisse pas le maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour propre à défier la critique, et l'autre à la défarmer. Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, *Racine*, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poète le plus parfait qui ait écrit; *Voltaire*, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène.

Quand il n'aurait mérité que ce titre, joint à celui du seul poète épique qu'ait eu la France, combien ne serait-il pas déjà grand dans la postérité? Mais quelle idée doit-on se former de cet homme prodigieux, puisque nous n'avons jusqu'ici considéré que la moitié de sa gloire, et que, des autres monumens qui lui restent, on formerait encore une vaste dépouille pour l'ambition de tant de concurrens qui aspirent à se partager son héritage!

Et d'abord, pour ne pas sortir de la poésie, ce brillant rival de *Racine* n'est-il pas encore celui de l'*Arioste*

et de *Pope* ? Oublions quelques traits que lui-même a effacés ; effaçons-en même d'autres , échappés à l'intempérance excusable d'un génie ardent ; que la France ne soit pas plus sévère que l'Italie , qui a pardonné tant d'écarts au chantre de *Roland* ; ne jugeons pas dans toute la sévérité de la raison , ce qui a été composé dans des accès de verve et de gaieté. Peignons , s'il le faut , au-devant de ce poëme où le talent a mérité tant d'éloges , s'il a besoin de quelques excuses ; peignons l'imagination à genoux , présentant le livre aux Grâces , qui le recevront en baissant les yeux , et en marquant du doigt quelques pages à déchirer ; et après avoir obtenu pardon (car les Grâces sont indulgentes) , osons dire en leur présence et de leur aveu , que nous n'avons point dans notre langue d'ouvrage semé de détails plus piquans et plus variés , où la plaisanterie satirique ait plus de sel , où les peintures de la volupté aient plus de séduction , où l'on ait mieux saisi cet esprit original qui a été celui de l'*Arioste* , cet esprit qui se joue si légèrement des objets qu'il trace , qui mêle un trait de plaisanterie à une image terrible , un trait de morale à une peinture grotesque , et confond ensemble le rire et les larmes , la folie et la raison.

Si ce mélange ne peut être goûté par ces juges trop rigoureux , à qui la raison seule est en droit de plaire , qu'ils lisent les Discours sur l'homme , la Loi naturelle , le Désastre de Lisbonne ; et s'ils n'y trouvent pas l'étendue de plan , le sublime des idées , la rapidité de style que l'on admire dans les poësies philosophiques de *Pope* , ils y sentiront du moins une raison plus intéressante , plus aimable , plus rappro-

chée de nous ; ils ne résisteront pas à cette réunion si rare , et jusque là si peu connue , d'une philosophie consolante et de la plus belle poésie. Ils applaudiront à ces richesses nouvelles , et pour ainsi dire étrangères , apportées par *Voltaire* dans le trésor de la littérature nationale , et qui ont donné à notre poésie un caractère qu'elle n'avait pas avant lui.

Mais celui de tous les genres où il a été le plus original , qu'ils s'est le plus particulièrement approprié , dans lequel il a eu un ton que personne ne lui avait donné , et que tout le monde a voulu prendre , enfin où il a prédominé , de l'aveu même de l'envie , qui consent quelquefois à vous reconnaître un mérite , pour paraître moins injuste quand elle vous refuse tous les autres ; ce genre est celui des poésies que l'on appelle fugitives , parce qu'elles semblent s'échapper avec la même facilité , et de la plume qui les produit , et des mains qui les recueillent ; mais qui , après avoir couru de bouche en bouche , restent dans la mémoire des amateurs , et sont consacrées par le goût.

Il serait également difficile , ou de se rappeler toutes les siennes , ou de choisir dans la foule , ou d'en rejeter aucune. Ce n'est ni la finesse d'*Hamilton* , ni la douceur naïve de *Deshoulières* , ni la gaieté de *Chapelle* , ni la mollesse de *Chaulieu* ; c'est l'ensemble et la perfection de tous les tons ; c'est la facilité brillante d'un esprit toujours supérieur , et aux sujets qu'il traite , et aux personnes à qui il s'adresse. S'il parle aux rois , aux grands , aux femmes , aux beaux esprits , c'est le tact le plus sûr de toutes les convenances , avec l'air d'être au-dessus de toutes les formes ; c'est cette familiarité libre , et pourtant décente , qui laisse au

rang toutes ses prérogatives, et au talent toute sa dignité.

Il est le premier qui, dans cette correspondance, ait mis une espèce d'égalité qui ne peut pas blesser la grandeur, et qui honore le génie; et cet art, qui peut être aussi celui de l'amour propre, est caché du moins sous l'agrément des tournures. C'est là, surtout, qu'il fait voir que la grâce était un des caractères de son esprit. La grâce distingue sa politesse et ses éloges. Chez lui, la flatterie n'est que ce désir de plaire, dont on est convenu de faire un des liens de la société. Il se joue avec la louange; et quand il caresse la vanité, sûr qu'alors le seul moyen d'avoir la mesure juste c'est de la passer un peu, jamais du moins il ne paraît ni être dupe lui-même, ni prétendre qu'on le soit. Il écrit à la fois en poète et en homme du monde, mais de manière à faire croire qu'il est aussi naturellement l'un que l'autre. Il loue d'un mot, il peint d'un trait. Il effleure une foule d'objets, et rapproche les plus éloignés; mais ses contrastes sont piquans, et non pas bizarres. Il n'exagère point le sentiment, et ne charge pas la plaisanterie.

Cette imagination dont le vol est si rapide, le goût ne la perd jamais de vue. Le goût lui a appris comme par instinct que, si les fautes disparaissent dans un grand ouvrage, une bagatelle doit être finie; que le talent qui peut être inégal dans ses efforts, doit être toujours le même dans ses jeux, et qu'il ne peut se permettre d'autre négligence que celle qui est une grâce de plus, et qui ne peut appartenir qu'à lui.

Tant de succès et de chefs-d'œuvre semblent

caractériser un homme que la nature appelle de préférence à être poète : une seule chose pourrait en faire douter, c'est sa prose. Quoique, parmi les qualités qu'exigent ces deux genres d'écrire, il y en ait nécessairement de communes à tous ceux qui ont excellé dans l'un et dans l'autre ; quoiqu'il soit vrai même que la prose, quand elle s'élève au sublime, peut avoir quelque ressemblance avec la poésie, et que la poésie à son tour doit, pour être parfaite, se rapprocher de la régularité de la prose ; cependant on a observé que de tout temps les prosateurs et les poètes ont formé deux classes très-distinctes, et que les lauriers de ces deux espèces de gloire ne s'entrelaçaient point sur un même front. Sans s'étendre ici sur l'inutile énumération des noms célèbres dans les lettres, il suffit de pouvoir affirmer que, jusqu'à nos jours, il n'avait été donné à aucun homme d'être grand dans les deux genres ; et c'était donc à *Voltaire* qu'était réservé l'honneur de cette exception unique dans les annales des arts !

La nature a-t-elle assez accumulé de dons et de faveurs sur cet être privilégié ? a-t-elle voulu honorer notre espèce en faisant voir une fois tout ce qu'un mortel pouvait rassembler de talents ? ou bien a-t-elle prétendu marquer elle-même les dernières limites de son pouvoir et de l'esprit humain ? a-t-elle fait pour *Voltaire* ce qu'autrefois la fortune avait fait pour Rome ? Faut-il qu'il y ait dans chaque ordre de choses des destinées à ce point prédominantes, et que, comme après la chute de la reine des nations, toutes les grandeurs n'aient été que des portions de sa dépouille, de même, après la mort du dominateur

des arts, désormais toute gloire ne puisse être qu'un débris de la fiente !

Fait pour appliquer à tous les objets une main hardie et réformatrice, et pour remuer toutes les bornes posées par l'impérieux préjugé et l'imitation fervile, il s'empare de l'histoire comme d'un champ neuf, à peine effleuré par des mains faibles et timides. Bientôt il y fera germer, pour le bien du genre humain, ces vérités fécondes et salutaires, ces fruits de la philosophie, que l'ignorance aveugle et l'hypocrisie à gages font passer pour des poisons, et que les ennemis de la liberté et de la raison voudraient arracher ; mais qui, malgré leurs efforts, renaissent sous les pieds qui les écrasent, et croissent enfin sous l'abri d'une autorité éclairée, comme l'aliment des meilleurs esprits, et l'antidote de la superstition et de la tyrannie.

Il lutte d'abord, dans le premier sujet qu'il choisit, contre l'éloquence antique, contre les *Quinte-Curce* et les *Tite-Live* ; il donne à notre langue toute la richesse et la majesté de leur style. On sera surpris peut-être qu'un historien philosophe ait commencé par écrire la vie d'un conquérant ; mais la singularité du sujet pouvait plaire à une imagination poétique, et la renommée décida son choix. L'Europe s'entretenait encore de ce fameux suédois plus fait pour être l'étonnement de ses contemporains que l'admiration des âges suivans, qui ne connut ni la mesure des vertus ni celle des prospérités, fit plus d'un roi, et ne fut pas l'être ; se trompa également, et sur la gloire qu'il idolâtrait, et sur un ennemi qu'il méprisait ; qui, envahissant tant de pays, ne fit à aucun tant

de mal qu'au bien ; dont l'héroïsme ne fut qu'un excès, et la fortune une illusion ; enfin qui, après avoir voulu tout forcer, la nature et les événemens, alla porter chez des barbares une réputation éclipsée, une existence précaire, une royauté captive et insultée, et fut réduit à n'être plus célèbre que comme un aventurier, et à mourir comme un soldat.

A ce portrait achevé par la main de *Voltaire*, succéda celui d'un monarque supérieur à *Charles XII*, autant que les héros de l'histoire sont au-dessus de ceux de la fable ; de *Louis XIV*, mémorable à double titre, et pour avoir donné son nom à un siècle, et pour en avoir reçu celui de grand. Nul prince n'a obtenu plus de louanges pendant sa vie, ni essuyé plus de reproches après sa mort ; mais la postérité équitable a couvert ses fautes de tout le bien qu'il a fait ; elle l'absout d'avoir été conquérant, parce qu'en même temps il fut être roi. Son courage dans le malheur a expié l'orgueil de ses victoires, et sa grandeur ne lui sera point ôtée, parce qu'elle est attachée à la grandeur française, qui fut son ouvrage. *Voltaire* a rendu le nom de *Louis XIV* plus respectable, comme il avait rendu celui d'*Henri IV* plus cher ; et cet âge brillant, si souvent peint dans le nôtre, ne l'a jamais été sous des traits plus intéressans et plus magnifiques, que dans cet ouvrage placé parmi les monumens de notre histoire, au même rang que la *Henriade* parmi ceux de notre poésie.

Le même homme qui avait étendu et enrichi l'art de la tragédie, agrandit alors la carrière nouvelle où il venait d'entrer ; il y laissa, comme dans toutes les autres, des traces neuves et profondes, sur lesquelles

tout s'est empressé de marcher après lui; et il était bien juste que celui qui le premier avait mis la philosophie sur la scène, l'introduisît dans l'histoire. L'histoire dès-lors fut tracée sur un plan plus vaste, et dirigée vers un but plus utile et plus moral; elle ne se borna plus à satisfaire l'imagination avide des grands événemens; elle fut contenter aussi cette autre curiosité plus sage, qui cherche des objets d'instruction.

Ce ne fut plus seulement le récit des calamités de tant de peuples et des fautes de tant de souverains; ce fut surtout la peinture de l'esprit humain au milieu de ces secousses politiques, le résultat de ses connaissances et de ses erreurs, de ses acquisitions et de ses pertes. *Clio*, accoutumée auparavant à n'habiter que les champs de bataille et les conseils des rois, entra dans la demeure des sages et dans les ateliers des artistes; elle assista à ces rares travaux du génie qui ont illustré les nations, à ces découvertes nombreuses qui ont fait de tous nos besoins les sources de toutes nos jouissances, et qui, des instrumens d'utilité première, sont parvenus jusqu'aux derniers raffinemens de la mollesse, et aux plus séduisantes inventions du luxe. Ces images de la destruction et du malheur qui remplissent les annales du monde, ces teintes tristes et sanglantes, ces touches lugubres, furent variées et adoucies par les images consolantes de la civilisation et des progrès de la société.

Ce nouveau système historique, si attachant et si fécond, déjà développé dans la peinture brillante du règne de *Louis XIV*, eut encore plus d'étendue dans ce vaste tableau des mœurs et de l'esprit

des nations ; entreprise unique en ce genre , et dont on chercherait en vain le modèle dans l'antiquité. *Tacite* a dessiné de ses crayons énergiques les mœurs d'un peuple agreste et guerrier , mais peut-être moins avec le désir de montrer ce qu'étaient les Germains , qu'avec l'affectation satirique d'opposer la simplicité sauvage à la corruption civilisée , et de faire de la Germanie le contraste et la leçon de Rome.

Mais cette haute et sublime idée d'interroger tous les siècles , et de demander à chacun d'eux ce qu'il a fait pour le genre-humain ; de suivre , dans ce chaos de révolutions et de crimes , les pas lents et pénibles de la raison et des arts ; qui l'avait conçue avant *Voltaire* ? Si nous avions recueilli de quelque ancien de simples fragmens d'un semblable ouvrage , avec quel respect religieux , avec quelle admiration superstitieuse on consacrerait ces restes informes et mutilés ! quelle opinion ils nous donneraient de l'élévation et de l'immensité de l'édifice ! combien de fois nous nous écrierions dans nos regrets : Quel devait être le génie qui l'a conçu et achevé ! que de reproches adressés au temps et à la barbarie , qui ne nous en auraient laissé que les ruines ! Eh quoi ! faudra-t-il donc toujours que l'imagination adulatrice ajoute à la majesté d'un débris antique , et que l'œil des contemporains ne s'arrête qu'avec indifférence , et même avec insulte , sur les chefs-d'œuvre de nos jours ? Y a-t-il cette contrariété nécessaire entre le regard de l'esprit et l'organe de la vue ? Et , comme pour celui-ci tout s'accroît en se rapprochant , et tout diminue par la distance , faut-il que pour l'autre les

monumens du génie s'agrandissent en s'enfonçant dans la nuit des siècles , et soient à peine aperçus quand ils s'élèvent auprès de nous ?

Dans le même temps où *Voltaire* écrivait l'histoire et la tragédie en philosophe , il embrassait cette autre partie de la philosophie qui comprend les sciences exactes , et mêlait ainsi l'étude de la nature à celle de l'homme. Ce n'est pas que je veuille compter parmi les efforts de son talent , ces spéculations mathématiques , fruits du temps et du travail , ni que je veuille tourner cette louange en reproche contre ceux qui se font contentés de n'être que de grands écrivains. *Corneille*, *Racine*, *Despréaux*, n'en sont pas moins immortels , ne sont pas moins les bienfaiteurs de la langue française , et l'honneur éternel de leur nation , quoiqu'ils n'aient pas expliqué les découvertes de *Galilée* , ni disputé à *Pascal* la gloire de ses recherches géométriques. Mais ne devons-nous pas un tribut particulier d'admiration à ce génie si avide et si mobile , qui composait à la fois *Brutus* et les *Lettres sur la métaphysique* de *Locke* , *Zaïre* et l'*Histoire* de *Charles XII* , et envoyait à Paris , avec *Alzire* , les *Elémens* de *Newton* ?

Quelle est cette trempe d'esprit extraordinaire , que rien ne peut ni éteindre ni affaiblir , cette chaleur d'imagination que rien ne refroidit , cette force constante et flexible d'une tête , que rien ne peut ni épuiser ni remplir ? enfin quel est cet homme qui , d'un moment à l'autre , passe avec tant de facilité des élans du génie qui enfante , au travail de la raison qui calcule , quitte les illusions de la scène pour les vérités de l'histoire , et , rendant *Racine* aux

Français ,

Français, leur fait connaître en même temps *Locke*, *Shakespeare* et *Newton* ?

Y avait-il parmi tant de travaux des délassemens et des loirs ? oui ; et c'était une foule de productions de tout genre , qui auraient encore été pour tout autre des travaux et des titres , mais qui n'étaient que les jeux de son inépuisable facilité , et semblaient se perdre dans l'immensité de sa gloire ; des contes charmans , des romans d'une originalité piquante , où la raison consent à amuser la frivolité française , pour obtenir le droit de l'instruire , nous fait rire de nos travers , de nos inconséquences , de nos injustices , et nous conduit par degrés à rougir et à nous corriger ; des essais dans chaque partie de la littérature , toujours reconnaissables à cet agrément qui embellit tous les sujets , et qui attache tous les lecteurs ; des morceaux pleins de grâce , ou d'intérêt , ou de bonne plaisanterie , ou d'éloquence , *Zadig* , *Nanine* , *Candide* , le *Traité de la tolérance* , mille autres dont les titres innombrables n'ont été retenus que parce que les presses de l'Europe ne se sont point lassées de les reproduire , ni les lecteurs de toutes les nations de les dévorer.

De cette hauteur où nous a portés la contemplation de son génie , abaïssons maintenant nos regards sur les effets qu'il a produits. Nous avons suivi l'astre dans son cours ; examinons les objets éclairés de sa lumière. En regardant autour de nous , reconnaissons les traces de la pensée législatrice , et cette influence de l'écrivain supérieur , qui a instruit la postérité , et dominé ses contemporains.

SECONDE PARTIE.

CETTE domination qui naît de l'ascendant d'un grand-homme, a, comme toute autre espèce d'empire, ses dangers et ses abus, qu'il ne faut pas reprocher à celui qui l'exerce ; ce serait lui interdire la liberté de rien tenter, que de le rendre garant des fautes de ses imitateurs. Ainsi les révolutions que *Voltaire* a faites dans les lettres, dans l'histoire et le théâtre, et dont je viens de suivre le cours en même temps que celui de ses travaux, ont pu, je l'avoue, en étendant la carrière des arts, en multiplier les écueils : les richesses qu'il est venu apporter, ont pu introduire un luxe contagieux ; ses hardiesses heureuses ont pu préparer de dangereuses licences ; et la séduction de ses beautés, qui sont par elles-mêmes si près de l'abus, ce charme qui se retrouve jusque dans ses défauts, a pu contribuer à la corruption de ce goût, dont il a été si long-temps le défenseur et le modèle.

Mais cet effet du talent, inséparable de son pouvoir sur la foule imitatrice, est le tort de la nature, et non pas le sien. Reprocherons-nous à *Voltaire* d'avoir mis sur la scène une philosophie intéressante, parce qu'on y a mal-adroitement substitué une morale déplacée, factice et déclamatoire ? d'avoir soutenu une grande action par un magnifique appareil, et proportionné la pompe du théâtre à celle de ses vers, parce que, depuis, on a cru pouvoir se passer de vraisemblance et de style, à la faveur du spectacle et des décorations ?

Le blâmerons-nous d'avoir été éloquent dans l'histoire, parce que d'autres y ont été rhéteurs; d'y avoir eu souvent la sagesse du doute, parce que d'autres l'ont remplacée par la folie des paradoxes? la légèreté et la grâce de ses poésies familières perdront-elles de leur mérite, parce que des esprits faux et frivoles, en voulant lui ressembler, ont pris le jargon pour de la gaieté, la déraison pour de la faillie, et l'indécence pour le bon ton? la flexibilité de sa diction rapide et variée, et l'art piquant de ses contrastes ont-ils moins de prix, parce que la multitude qui croit le copier, a dénaturé tous les genres et confondu tous les styles? enfin lui aurons-nous moins d'obligation d'avoir mêlé dans son coloris tragique quelques teintes sombres et fortes du pinceau des Anglais, parce que l'on s'est efforcé depuis de noircir la scène française d'horreurs dégoûtantes et d'atrocités froides, de faire parler à *Melpomène* le langage de la populace, et de dégrader *Corneille* et *Racine* devant *Shakespeare*? Ces écarts du vulgaire, toujours prêt à s'égarer en voulant aller plus loin que ceux qui le mènent, peuvent-ils balancer tant de leçons utiles et frappantes, qui perpétueront dans l'avenir le nom et l'ascendant de *Voltaire*?

Sans doute il ne faut pas s'attendre à voir renaître rien de semblable à lui; car, avec les mêmes talens, il faudrait encore la même activité pour les mettre en œuvre, et la même indépendance pour les exercer; et comment se flatter de voir une seconde fois la même réunion de circonstances fortuites et d'attributs naturels? Cependant, comme il ne faut jamais désespérer, ni de la nature, ni de la fortune, supposons un moment que toutes deux paraissent d'intelligence

pour lui donner un successeur et un rival capable d'égaliser tant de travaux et de succès ; il restera toujours à *Voltaire* une gloire particulière qui ne peut plus être ni partagée ni remplacée , celle d'avoir imprimé un grand mouvement à l'esprit humain.

Descartes avait fait une révolution dans la philosophie spéculative ; *Voltaire* en a fait une bien plus étendue dans la morale des nations et dans les idées sociales. L'un a secoué le joug de l'école qui ne pesait que sur les savans ; l'autre a brisé le sceptre du fanatisme qui pesait sur l'univers.

Les arts , dont la lumière douce et consolante est comme l'aurore qui devance le grand jour de la raison , avaient commencé à adoucir les mœurs , en polissant les esprits. Telle est la marche ordinaire de l'homme ; il jouit avant de réfléchir , et imagine avant de penser. Souvenons-nous qu'il n'y a pas plus de deux cents ans que l'Europe est sortie de la barbarie , et ne nous étonnons pas de voir la société si perfectionnée , et l'économie politique encore si imparfaite. Cette dernière est pourtant le but auquel tout doit tendre , et la base sur laquelle tout doit s'affermir ; mais c'est le plus lent ouvrage de l'homme et du temps. Pour fonder l'empire des arts , il suffit que la nature fasse naître des talens ; mais , pour que l'existence politique de chaque citoyen soit la meilleure possible , il faut que la raison se propage de tout côté , que les lumières deviennent générales , et que la force qui combat les préjugés et les abus , devienne d'abord égale et ensuite supérieure à celle qui les défend.

Il suffit de consulter un moment l'histoire et le cœur humain , pour voir combien cette lutte doit être longue

et pénible. Mais au milieu de tant d'oppresses de toute espèce, dont l'existence est attachée à des abus absurdes et cruels, qui se sentira fait pour les attaquer? Des hommes capables de préférer l'ambition d'éclairer leurs semblables à celle de les asservir, et l'honneur dangereux d'être leurs bienfaiteurs et leurs guides, à la facilité d'être leurs tyrans; des hommes qui aimeront mieux la reconnaissance des peuples que leurs dépouilles, et leurs louanges que leur soumission: et qui donc, j'ose le dire, sera plus susceptible de cette généreuse ambition que ceux qui se sont voués à la culture des lettres? La plupart éloignés, par ce dévouement même, de toutes les places qui flattent la vanité ou qui tentent l'avarice, n'attendent rien des autres qu'un suffrage, et de leur travail que l'honneur. Ils ne peuvent avoir d'intérêt à tromper; car leur gloire est fondée sur la raison. Aussi, depuis ce grand art de l'imprimerie, si favorable aux progrès de l'esprit humain, leur influence a été de plus en plus sensible, et a préparé celle de *Voltaire*.

La dialectique de *Bayle* avait aiguisé le raisonnement, et accoutumé au doute et à la discussion; les agrémens de *Fontenelle* avaient tempéré la sévérité que l'on portait en tous sens dans les matières abstraites; *Montesquieu* surtout avait agité les têtes pensantes; mais tous ces différens effets avaient été plus ou moins circonscrits, et par le nombre des lecteurs, et par la nature des objets. *Voltaire* parla de tout et à tous. Il dut au charme particulier de son style et à la tournure de ses ouvrages, d'être plus lu qu'aucun écrivain ne l'avait jamais été; et la mode se mêlant à tout, et chacun voulant lire *Voltaire*, il rendit l'ignorance

honteuse, et le goût de l'instruction général. Ce fut-là le premier fondement de sa puissance. L'éloquence et le ridicule en furent les armes. Il émut une nation douce et sensible par des peintures touchantes, et amusa un peuple frivole et gai par des plaisanteries. Il fit retentir à nos oreilles le mot d'humanité ; et si quelques déclamateurs en ont fait depuis un mot parasite, il fut le rendre sacré.

Cette dureté intolérante, née de l'habitude des querelles, fut adoucie par la morale persuasive que respirent ses écrits ; et cette malheureuse importance que la médiocrité cherche à se donner par l'esprit de parti, tomba devant le ridicule. Il reproduisait sous toutes les formes ces maximes d'indulgence fraternelle et réciproque, devenues le code des honnêtes-gens, ces anathèmes lancés contre l'espèce de tyrannie qui veut tourmenter les âmes et assujettir les opinions, ce mépris mêlé d'horreur pour la basse hypocrisie qui se fait un mérite et un revenu de la délation et de la calomnie.

Le persécuteur fut livré à l'opprobre et l'enthousiaste à la risée. La méchanceté puissante craignit une plume qui écrivait pour le monde entier et qui fixait l'opinion ; et alors s'établit une nouvelle magistrature dont le tribunal était à Ferney, et dont les oracles, rendus en prose éloquente et en vers charmans, se faisaient entendre au-delà des mers, dans les capitales, dans les cours, dans les tribunaux, et dans les conseils des rois. Le pouvoir inique, ou prévenu, ou oppresseur, qui essayait d'échapper à cette juridiction suprême, se trouvait de toute part heurté, investi par cette force qu'exerce la société chez un peuple

où elle est le premier besoin. Par-tout on rencontrait *Voltaire*, par-tout on entendait sa voix ; et il n'y avait personne qui ne dût craindre d'être inscrit sur ces tables de justice et de vengeance , où la main du génie gravait pour l'immortalité.

Cette autorité extraordinaire devait naturellement être appuyée sur une considération personnelle , aussi rare que les talens qui en étaient la source. Les tributs de l'Europe entière apportés chaque jour à Ferney ; le marbre taillé par *Pigal* , et chargé de reproduire à la postérité , et les traits de *Voltaire* , et l'hommage aussi libre qu'honorable de l'admiration des gens de lettres ; le commerce intime , les présens , les caresses , les visites des souverains , le prix qu'ils semblaient attacher à ses louanges , l'empressement qu'ils montraient à l'honorer , le concours de toutes les grandeurs , de toutes les réputations , et ce qui est plus respectable , de tous les opprimés , dans l'asile d'un vieillard retiré au pied des Alpes ; tout contribuait à donner du poids à son suffrage , tout consacrait une vieillesse qui était l'appui de l'infortune et de l'innocence , et une demeure qui en était le refuge.

C'est là que vous vîntes , couverts des haillons de l'indigence , et baignés des larmes du désespoir , déplorables enfans de *Calas* , et toi , malheureux *Sirven* , victimes d'un fanatisme atroce et d'une jurisprudence barbare ! c'est là que vous vîntes embrasser ses genoux , lui raconter vos désastres , et implorer ses secours et sa pitié. Hélas ! et qui vous amenait dans la solitude champêtre d'un philosophe chargé d'années ? On ne vous avait point dit que ce fût un homme puissant par ses places ou par ses titres. Vous

ne vîtes autour de lui aucune de ces marques importantes des fonctions publiques, qui annoncent un soutien et une sauvegarde à quiconque fuit l'oppression; et vous êtes à ses pieds! et vous venez l'invoquer comme un dieu tutélaire! Peut-être ne connaissiez-vous de lui que son nom et sa renommée; vous aviez seulement entendu dire que la nature l'avait créé supérieur aux autres hommes; et vous avez pensé que, fait pour les éclairer, il l'était aussi pour les secourir. Sans autre recommandation que votre malheur, sans autre soutien que votre conscience, vous avez espéré de trouver en lui un juge au-dessus de tous les préjugés, un défenseur au-dessus de toutes les craintes.

Vous ne vous êtes pas trompés. Jouissez déjà des pleurs qu'il mêle à ceux que vous versez. Reçus dans ses bras, dans son sein, vous êtes désormais sacrés, et la persécution va s'éloigner de vous. Ah! ce moment lui est plus doux et plus cher que celui où il voyait triompher Zaïre et Mérope, et l'agrandit davantage à nos yeux. Oui; s'il est beau de voir le génie donnant aux hommes rassemblés de puissantes émotions, oh! qu'il paraît encore plus auguste, quand il s'attendrit lui-même sur le malheur, et qu'il jure de venger l'innocence!

Et combien il savait mettre à profit jusqu'à ces attentats du fanatisme, grâce à lui, devenus si rares! comme il se servait des derniers crimes pour lui arracher les restes de sa puissance! Alors le monstre épouvanté se cachait long-temps dans les ténèbres et le silence: semblable à la bête farouche et dévorante, qui, s'élançant de la profondeur des forêts pour enlever une proie, a porté dans les habitations l'alarme et la

terreur ; bientôt tout est en armes pour la poursuivre et la combattre , mais elle se retire sans bruit et sans menaces ; et tranquille dans son repaire , elle attend le moment d'en sortir encore , pour détruire et dévorer.

Mais *Voltaire* goûta du moins dans sa vieillesse cette satisfaction consolante , de voir quel ennemi qu'il avait tant combattu était enfin ou désarmé , ou enchaîné , et presque réduit parmi nous à une entière impuissance. Il osa s'applaudir de cette victoire ; et pourquoi lui eût-il été défendu de jouir du bien qu'il avait fait ? Ce fut pour lui un des avantages d'une longue vie. Il vit succéder à ceux qui , nourris dans les préjugés , avaient repoussé la vérité , une génération nouvelle qui ne demandait qu'à le recevoir , et qui croissait en s'instruisant dans ses écrits ; il vit la lumière pénétrer par-tout , et des hommes de tous les états , des hommes supérieurs par leur mérite ou par leurs emplois , la porter dans tous les genres d'administration. C'est alors qu'il se félicita d'avoir long-temps vécu. En effet , parmi les bienfaiteurs de l'humanité , combien peu ont eu assez de vie pour voir à la fois et toute leur gloire , et toute leur influence ! Ce n'est pas la destinée ordinaire du génie. On ne lui a donné qu'un instant d'existence pour laisser une trace éternelle ; et qu'il est rare qu'il en aperçoive autour de lui les premières empreintes , et qu'il emporte dans la tombe les premiers fruits de ses bienfaits !

Ce bonheur fut celui de *Voltaire*. Ses yeux furent témoins de la révolution qui était son ouvrage. Il vit naître dans les esprits cette activité éclairée qui cherche dans tous les objets le bien possible , et ne se repose

plus qu'elle ne l'ait trouvé. L'inquiétude naturelle à un peuple ardent et ingénieux, si long-temps consumée dans de tristes et frivoles querelles, se porta vers tous les moyens d'adoucir et d'améliorer la condition humaine, assez affligée de maux inévitables, pour n'y en pas ajouter de volontaires.

Il ne vit pas, il est vrai, disparaître entièrement ces restes honteux de la barbarie, qui déshonorent une nation policée, et qu'il nous a tant reprochés; mais du moins il les vit attaquer de toutes parts, et dut espérer avec nous leur anéantissement.

Il ne vit pas abolir cet usage absurde et funeste d'entasser les sépultures des morts dans les demeures des vivans, de faire du lieu saint un amas d'infection et de pourriture, de changer les temples en cimetières, et de placer les autels sur des cadavres; mais il entendit la voix des prélats les plus illustres, et des tribunaux les plus respectables, s'élever avec lui contre la force de la coutume qui leur a résisté jusqu'ici, et qui sans doute, doit céder un jour.

Il ne vit pas une réforme absolue et régulière retrancher les abus odieux de notre jurisprudence, simplifier les procédures civiles, adoucir les lois criminelles, supprimer ces tortures autrefois inventées par les tyrans contre les esclaves, et employées par les sauvages contre leurs captifs, et ces supplices recherchés, ajoutés à l'horreur de la mort, qui, sous prétexte de venger les lois, violent la première de toutes, l'humanité; mais il vit la sagesse des juges suppléer souvent aux défauts de la législation, et tempérer les ordonnances par leurs arrêts.

Il ne vit pas combler ces cachots abominables, qui

rappellent les cruautés tant reprochées aux *Caligula*, aux *Tibère*, ces retraites infectes, où des hommes enferment des hommes, sans songer que le coupable, quel qu'il soit, ne doit mourir qu'une fois, et qu'enchaîné par la loi vengeresse, il doit respirer l'air des vivans, jusqu'à ce qu'elle lui ait ôté la vie. Il ne vit pas fermer au milieu de nous ces demeures non moins destructives et meurtrières, fondées pour être l'asile de l'infirmité et de la maladie, et qui ne sont que des gouffres où vont incessamment s'engloutir des milliers d'hommes, victimes de la contagion qu'ils se communiquent.

Il ne vit pas remédier aux vices mortels de cette autre institution, si précieuse dans son origine, destinée à assurer les premiers secours à ces malheureux enfans qui n'ont de père que l'Etat; institution faite pour l'honorer et l'enrichir, et qui, soit négligence dans les fonctions, soit défaut dans les moyens, éteint dans leur germe les générations naissantes, et tarit le sang de la patrie; mais au regret qu'il dut sentir de voir des maux si grands attendre encore les derniers remèdes, combien il se mêla de consolations! Il versa des larmes d'attendrissement quand il jeta les yeux sur le tableau de ces calamités exposé dans la chaire de vérité, par de dignes et éloquens ministres de la parole évangélique, présenté dans Versailles à l'ame pure et sensible d'un jeune roi qui en fut ému, et qui, ne se bornant pas à une pitié stérile, donna sur le champ des ordres pour arrêter le cours de ces fléaux que son règne doit voir finir. Hélas! le bien est toujours si difficile, même aux souverains! L'or, nécessairement prodigué contre les ennemis de la France, ne peut

être dispensé qu'avec tant de réserve, même pour les réformes les plus pressantes!

Tu les achèveras, sans doute, ô toi, l'héritier du génie de *Colbert* dont tu as été le panégyriste! toi que la reconnaissance publique a dû naturaliser français, lorsque, par des moyens dont le secret n'a été connu que de toi seul, tu as su créer tout à coup ces trésors destinés à faire régner le pavillon français sur les mers des deux mondes! C'est la première fois, depuis les jours de *Sulli* et d'*Henri IV*, qu'on a su illustrer la nation sans charger le peuple, et que la gloire n'a point coûté de larmes. C'est la première fois qu'on a vu l'administration, portant de tout côté la lumière et la réforme, exécuter au milieu de la guerre tout le bien qu'on n'aurait pas osé espérer même dans la paix. Ah! le grand-homme que je célèbre s'applaudirait, sans doute, de voir associer ton éloge au sien: mais que n'a-t-il pu lire cet édit (*) qu'il avait tant désiré; cet édit mémorable, émané d'un souverain qui, se glorifiant de commander à un peuple libre, sûr de trouver par-tout des enfans dans ses sujets, ne veut point d'esclaves dans ses domaines! Oh! comme en voyant remplir l'un des vœux qu'il a le plus souvent formés, *Voltaire* se ferait écrié dans sa joie: „ Je ne „ m'étais pas trompé quand j'ai regardé ce nouveau „ règne comme le présage des plus heureux change- „ mens! La vertu du jeune monarque a devancé l'ex- „ périence; l'expérience a été suppléée en lui par cet „ amour du bien, qui est l'instinct des belles ames. „

Ainsi se réalisent tôt ou tard les vœux et les pensées

(*) L'édit portant abolition du droit de main-morte dans les domaines du roi.

du génie ; ainsi croît et s'établit de jour en jour ce juste respect pour l'homme ; respect qui seul peut apprendre aux maîtres de ses destinées à assurer son bonheur. Ce sentiment sublime dut être inconnu dans les siècles d'ignorance , où tous les droits étant fondés sur la force et la conquête , il semblaît qu'il n'y eût de condition dans l'humanité que celle de vainqueur ou de vaincu , de maître ou d'esclave : mais il devait naître à la voix de la philosophie , et s'affermir par l'étude et le progrès des lettres. La considération de ceux qui les cultivent a dû s'augmenter avec le pouvoir des vérités qu'ils ont enseignées , et s'est encore fortifiée du nom et de la gloire de *Voltaire* ; car si nul homme n'a tiré des lettres un plus grand éclat , nul aussi ne leur a donné plus de lustre. Les écrivains distingués , les hommes d'un mérite véritable apprirent de lui à mieux sentir leurs droits et leur dignité , et furent plus que jamais ennoblir leur existence. Ils apprirent à substituer aux dédicaces ferviles , qui avaient été si long-temps de mode , des hommages défintéressés et volontaires , rendus à la vraie supériorité , ou des tributs plus nobles encore , payés à la simple amitié. En étendant l'usage de leurs talens , ils conçurent une ambition plus relevée ; ils sentirent que le temps était venu pour eux d'être les interprètes des vérités utiles , plutôt que les modèles d'une flatterie élégante ; les organes des nations , plutôt que les adulateurs des princes ; et des philosophes indépendans , plutôt que des complaisans titrés. Il est vrai qu'irritée de leur gloire nouvelle , la haine a employé contre eux de nouvelles armes ; mais la raison , qu'il est difficile d'étouffer quand une

fois elle s'est fait entendre , confond à tout moment , et livre au mépris ces calomniateurs hypocrites , ces déclamateurs à gages , qui représentent les gens de lettres comme les ennemis des puissances , parce qu'ils sont les défenseurs de l'humanité , et comme les détracteurs de toute autorité légitime , parce qu'ils aspirent à l'honneur de l'éclairer.

Si *Voltaire* a été égaré par un sentiment trop vif des maux qu'a faits à l'humanité l'abus d'une religion qui doit la protéger ; si , en retranchant des branches empoisonnées , il n'a pas assez respecté le tronc sacré qui rassemble tant de nations sous son ombre immense , je laisse à l'Arbitre suprême , à celui qui seul lit dans les consciences , à juger ses intentions et ses erreurs , ses fautes et ses excuses , les torts qu'il eut et le bien qu'il fit ; mais je dis à ceux qui s'alarment de ces atteintes impuissantes : fiez-vous à la balance déposée dans les mains du temps , qui d'un côté retient et affermit tout ce qu'a fait le génie sous les yeux de la raison , et secoue de l'autre tout ce que les passions humaines ont pu mêler à son ouvrage. Le mal que vous craignez est passager , et le bien sera durable.

Voltaire fut du moins un des plus constants adorateurs de la Divinité.

Si Dieu n'existait pas , il faudrait l'inventer.

Ce beau vers fut une des pensées de sa vieillesse , et c'est le vers d'un philosophe. Quand on ira visiter le séjour qu'il a long-temps embelli et vivifié , on lira son nom sur le frontispice d'un temple simple et

rustique , élevé par son ordre et sous ses yeux , au Dieu qu'il avait chanté. Ses vassaux qui l'ont perdu , leurs enfans , héritiers de ses bienfaits , diront au voyageur qui se fera détourné pour voir Ferney :
 „ Voilà les maisons qu'il a bâties , les retraites qu'il
 „ a données aux arts utiles , les terres qu'il a rendues
 „ à la culture , et dérobées à l'avidité des exacteurs.
 „ Cette colonie nombreuse et florissante est née sous
 „ ses auspices , et a remplacé un désert. Voilà les
 „ bois , les avenues , les sentiers où nous l'avons vu
 „ tant de fois. C'est ici que s'arrêta le charriot qui
 „ portait la famille désolée de *Calas* ; c'est là que
 „ tous ces infortunés l'environnèrent en embrassant
 „ ses genoux. Regardez cet arbre consacré par la
 „ reconnaissance , et que le fer n'abattra point ; c'est
 „ celui sous lequel il était assis quand des laboureurs
 „ ruinés vinrent implorer ses secours , qu'il leur
 „ accorda en pleurant , et qui leur rendirent la vie.
 „ Cet autre endroit est celui où nous le vîmes pour
 „ la dernière fois. . . „ Et à ce récit , le voyageur qui
 aura versé des larmes en lisant *Zaïre* , en donnera
 peut-être de plus douces à la mémoire des bienfaits.

Voilà ce qu'a fait *Voltaire* : quel a été son sort ? ces talens chéris à tant de titres , et qui ont été les délices et l'instruction de tant de peuples , qu'ont-ils pu pour son bonheur ? en prenant tant de pouvoir sur les ames , quel était celui qu'ils exerçaient sur la sienne ? cette gloire qui remplissait le monde , avait-elle rempli son cœur ? eut-il dans le long cours de cette vie laborieuse et illustre , plus de jours sereins que de jours orageux ? a-t-il obtenu plus de récompenses qu'il n'a essuyé de persécutions ? enfin , dans

la balance de ses destinées, les honneurs amassés sur lui par la renommée l'ont-ils emporté sur les outrages accumulés par la haine?... Ici un sentiment de tristesse, un trouble involontaire me saisit et m'arrête un moment; il suspend cet enthousiasme qui, dans l'éloge d'un grand-homme, entraînait vers lui toutes mes facultés. Cette image que j'aimais à contempler, si pure et si brillante, semble déjà se couvrir de nuages et s'envelopper de ténèbres. Ah! viens les dissiper; lève-toi dans ton éclat, ô Divinité consolante! fille du temps! ô justice! toi que j'ai vu sortir de la poussière de quatre générations ensevelies, et venir, les lauriers dans la main, placer sur cette tête octogénaire la couronne qu'un moment après a renversée la faux de la mort! Prêt à passer à travers tant d'orages, j'ai besoin d'entrevoir de loin ce jour si beau que tu fis luire sur sa vieillesse; et je me souviendrai alors que les épreuves du génie ne servent pas moins que ses triomphes, et à l'instruction des hommes, et à sa propre grandeur.

TROISIEME PARTIE.

L'AMOUR de la gloire n'appartient qu'aux ames faites pour la mériter. La médiocrité vaine et inquiète s'agite dans ses prétentions pénibles et trompées ; elle cherche de petits succès par de petits moyens ; mais la première pensée du grand écrivain est celle d'exercer sur les esprits l'empire du talent et de la vérité. Cette ardente passion de la gloire, l'infatigable activité qui en est la suite nécessaire, un besoin toujours égal et du travail et de la louange, c'était-là le double ressort qui remuait si puissamment l'ame de *Voltaire* ; ce fut le mobile et le tourment de sa vie. La nature et la fortune le servirent comme de concert, et applanirent sa route. L'une l'avait doué de cette rare facilité pour qui l'étude et l'application sont des jouissances et non pas des efforts, et qui ne laisse sentir que le plaisir, et jamais la fatigue de produire : l'autre lui procura cette précieuse indépendance qui élève l'ame et affranchit le talent, lui permet le choix de ses travaux, et ne met aucune borne à son effor.

Malheur à toi, qui que tu fois, à qui le ciel a départi à la fois le génie et la pauvreté ! celle-ci, par un mélange funeste, altérera souvent ce que l'autre a de plus pur, et avilira même ce qu'il a de plus noble. Si elle ne réduit pas ta vieillesse comme celle d'*Homère* aux affronts de la mendicité, si elle ne t'arrache pas comme à *Corneille* des ouvrages précipités et des flatteries serviles également indignes de toi, si elle ne plie pas la fermeté de ton ame jusqu'à

l'intrigue et la souplesse , du moins elle embarrassera tes premiers pas dans ses pièges , multipliera devant toi les barrières et les obstacles , et jettera des nuages sur tes plus beaux jours , qui en feront long-temps obscurcis. Dans la culture des arts , l'imagination inconstante n'a qu'un certain nombre de momens heureux qu'il faut pouvoir attendre et saisir ; et souvent tu ne pourras ni l'un ni l'autre. Ton ame sera préoccupée ou asservie , et tes heures ne seront pas à toi. Tu seras détourné dans des sentiers longs et pénibles avant de pouvoir tendre au but que tu cherches , et l'envie , toujours occupée à t'empêcher d'y parvenir , t'attendra à tous les passages pour insulter ta marche et la retarder. Tu consumeras , dans de tristes et infructueux combats , une partie des forces destinées pour un meilleur usage ; et lorsqu'enfin , rendu à toi-même , tu verras la carrière ouverte , tu n'y entreras que fatigué de tant d'affauts , et ne pouvant plus donner à la gloire que la moitié de ton talent et de ta vie.

Celle de *Voltaire* ne fut point chargée de ce fardeau , toujours si difficile à secouer ; il put la dévouer librement , la consacrer toute entière à cette gloire qu'il idolâtrait , et aux travaux qu'il avait choisis , si l'on peut appeler travaux les productions faciles de cette tête agissante et féconde , qui semblait répandre ses idées comme le soleil répand ses rayons. On a demandé plus d'une fois si cette facilité extrême était une marque essentiellement distinctive de la supériorité : c'en est du moins un des plus beaux attributs , mais ce n'en est pas un des caractères indispensables. Je l'ai déjà dit : ne soumettons point

la nature à des procédés uniformes ; elle est aussi sublime et aussi magnifique dans la formation de ces métaux lentement durcis et élaborés sous le poids des rochers et sous le torrent des âges , que dans la reproduction si prompte et si continuelle des substances animales , et dans l'abondance d'une végétation rapide. Il est des philosophes , des orateurs , des poètes dont l'éloquence est plus travaillée , et dont la perfection a plus coûté ; mais cette différence , analogue à celle des caractères , ferait-elle la mesure du génie ?

Si *Voltaire* composait en un mois une tragédie , et si *Racine* y employait une année , établirai-je sur cette disproportion celle de leur mérite ? non : mais d'un autre côté , si *Voltaire* , qui n'avait pas moins de goût que *Racine* , a pourtant un style moins châtié ; si , pouvant balancer les beautés de son rival , il offre plus de défauts , je chercherai seulement pourquoi , de deux écrivains nés avec la même facilité , l'un s'est fait une loi de la restreindre , et l'autre s'y est laissé emporter ; et je verrai dans l'un le grand poète qui n'a voulu faire que des tragédies , et qui de bonne heure a cessé d'en faire ; dans l'autre , l'esprit vaste et hardi , dont l'entrée dans le pays des arts a été une invasion , et qui a embrassé à la fois l'épopée , le drame , la philosophie et l'histoire. Le travail que le premier mettait dans un ouvrage , celui-ci l'étendait sur tous les genres ; et si leur ambition n'a pas été la même , est-ce à nous de nous en plaindre , nous qui en recueillons les fruits ? *Racine* tranquille et modéré , pouvait se reposer à loisir sur un ouvrage qui se perfectionnait sous ses mains ; *Voltaire* impa-

tient et fougueux, voulait achever aussitôt qu'il avait conçu, concevait ensemble plusieurs ouvrages, et remplissait encore les intervalles de l'un à l'autre par des productions différentes.

Il composait avec enthousiasme, corrigeait avec vitesse, et revenait aussi facilement sur ses corrections. Il fallait sans cesse de nouveaux alimens à cette ardeur dévorante. Les jours, qu'il savait étendre et multiplier par l'usage qu'il en faisait, lui paraissaient toujours trop courts et trop rapides pour celui qu'il en eût voulu faire. Le temps qu'il regardait comme le trésor du génie, il le dispensait avec une économie scrupuleuse, et le mettait en œuvre de toutes les manières, comme l'avarice tourmente ses richesses pour les augmenter. Chacun de ses momens devait un tribut à sa renommée, et chaque portion de la durée un titre à son immortalité. Il eût voulu qu'il n'y eût pas une de ses heures stérile pour le monde, ni pour lui. Jamais le loisir ne parut nécessaire à cette tête robuste, qui n'avait besoin que de changer de travaux. Jamais son action ne fut interrompue ni ralentie par les distractions de la société, ni par l'embarras des affaires, ni dans le tumulte des voyages, ni dans la dissipation des cours, ni même au milieu des séductions du plaisir et parmi les orages des passions. Elles ne furent pas sans doute étrangères à cette imagination bouillante et impétueuse; mais toujours elles furent subordonnées à l'ascendant de la gloire qui absorbait tout. Il ne restait de ces tempêtes passagères que l'impression qui sert à les mieux peindre, comme l'excellente compagnie où il fut admis dès sa jeunesse, sans l'amollir et l'enchaîner par ses charmes, ne fit

qu'épurer son goût et lui donner cette politesse noble qui le distingua toujours, et qui semblait un des heureux attributs qu'il avait hérités du siècle de *Louis XIV.*

Je fais que la raison vulgaire n'a souvent jeté qu'un regard de pitié sur cette agitation continuelle, élément de tout ce qui est né pour les grandes choses; qu'elle affecte de n'y voir que les faiblesses humiliantes de l'humanité. Elle nous représente un homme tel que *Voltaire* incessamment entraîné par un fantôme impérieux auquel il s'est soumis, et qui lui a dit, au moment où il lui apparut pour la première fois: Tu ne reposeras plus; elle nous le montre courant sans relâche sur les traces de ce spectre qui lui commande, le suivant dans les villes, dans les campagnes, dans les cours; le retrouvant dans la solitude, au fond des bois et sur le bord des fontaines; elle nous retrace, avec une compassion insultante, les angoisses d'un homme battu par tous les vents de l'opinion, veillant jour et nuit, l'oreille ouverte au moindre bruit de la renommée, et ne respirant qu'au gré des caprices d'une multitude aveugle et inconstante; cette inquiétude que rien ne peut calmer; cette soif que rien ne peut éteindre; des succès toujours incertains et toujours empoisonnés; une lutte éternelle contre l'injustice et la haine; des fatigues sans terme et une vieillesse sans repos; et après cette affligeante peinture, on nous demande avec dédain si c'est-là le partage de ces hommes que l'on appelle grands.

Ames communes, de quel droit vous faites-vous les juges des destinées du génie? Avez-vous assisté à ses pensées, et vous est-il permis de vous mettre à sa place? vous voyez ses épreuves et ses sacrifices; con-

naïssiez - vous ses besoins et ses dédommagemens ? savez-vous ce que vaut un jour de véritable gloire , quel espace il occupe dans la vie d'un grand homme et dans le souvenir de l'Envie , quel poids il a dans la balance de la postérité ? Tel est , si vous l'ignorez , tel est le calcul de toute passion forte : des momens de jouissance et des années de tourmens. Cette compensation ne peut pas exister pour le commun des hommes ; mais s'il n'y en eût pas eu de faits pour la connaître , le monde serait encore dans l'enfance , et les arts dans le néant.

Oui , je l'avoue , et l'on ne saurait le nier sans démentir l'expérience ; au moment où le talent supérieur se présente aux hommes pour obtenir leurs suffrages , il doit s'attendre à une résistance égale à ses prétentions. La sévérité des jugemens sera proportionnée à l'opinion qu'il aura donnée de lui ; car , si on loue avec complaisance quelques beautés dans ce qui n'est que médiocre , on recherche avec une curiosité maligne quelques fautes dans ce qui est excellent. D'ailleurs , l'admiration est un hommage involontaire , et à peine est-il arraché , qu'on regarde comme un soulagement tout ce qui peut nous en affranchir. C'est-là le soin dont se charge l'envie , presque toujours sûre que sa voix sera entendue par le génie et écoutée par la multitude : elle s'applaudit de ce double avantage ; il faut bien le lui laisser ; elle est toujours si malheureuse , même lorsqu'elle jouit ! Quand elle parviendrait à égarer pour un temps l'opinion publique , elle ne peut ni s'ôter à elle-même le sentiment de sa bassesse , ni ôter au talent celui de sa force. Quand elle insultait avec une joie si lâche et si furieuse

aux disgrâces qu'essuya *Voltaire* au théâtre dans ses premières années ; quand elle voyait d'un œil si content Amasis applaudi trois mois, et Brutus abandonné ; quand les plus beaux-esprits du temps , devenus les échos de la prévention et de la malignité , conseillaient à l'auteur d'Oedipe de renoncer à un art qu'il devait porter si loin ; que faisait alors le grand homme méconnu ? il faisait *Zaïre*. *Zaïre* était déchirée dans vingt libelles ; mais on ne se lassait pas plus de la voir que de la censurer. La chute d'Adélaïde , injure qui ne fut expiée que trente ans après , consola les ennemis de *Voltaire* ; *Alzire* vint renouveler leurs douleurs. Ils s'en vengèrent , en réduisant à l'exil l'auteur de la charmante bagatelle du Mondain. Zulime fut encore pour eux une consolation. Ils eurent , sur-tout , le plaisir si digne d'eux et si honteux pour la France , d'arrêter les représentations de Mahomet ; Mérope les accabla.

La haine ne se lasse jamais , il est vrai ; mais il vient un temps où la foule qu'elle fait mouvoir d'ordinaire , se lasse de la croire et de la seconder. L'intérêt qu'excite à la longue le talent persécuté , l'emporte alors sur les clameurs du préjugé et de la calomnie. On veut être juste , au moins un moment ; la justice devient faveur , la faveur devient enthousiasme. Un pareil instant devait se rencontrer dans la vie de *Voltaire*. Il est appelé au théâtre par les acclamations publiques , et à la cour par des honneurs , des récompenses et des titres. Un monarque étranger le dispute à son souverain , Berlin veut déjà l'enlever à la France ; et enfin l'on permet à l'académie française de compter parmi ses membres un grand-homme de plus.

Cependant, si l'envie avait été forcée de souffrir qu'il obtînt la justice qui lui était due, elle était loin de consentir qu'il en jouît en paix, et n'y était encore ni résignée, ni réduite. Elle connaît trop les hommes pour s'opposer à cette ivresse passagère, à ce torrent rapide qu'elle ne se flatte pas d'arrêter; et dans ces jours brillans et rares, où le génie semble avoir toute sa puissance naturelle, elle souffre, se tait et attend. Bientôt, plus il a été élevé, plus elle a de moyens de l'attaquer. Les hommes sont si prompts à s'armer contre tout ce qu'on veut placer au dessus d'eux! Supportera-t-on volontiers cette prééminence qui semble reconnue et établie? laissera-t-on dans la capitale et à la cour un homme qui doit faire ombrage à tant d'autres? Mais comment l'en écarter? comment forcer à la fuite celui qui a déjà résisté à tant de contradictions et de dégoûts? et d'ailleurs, qui lui opposer? *Rousseau*, long-temps son antagoniste, n'était plus; et nul autre que lui n'ayant alors illustré ce nom, devenu depuis célèbre dans la prose comme dans la poésie, *Rousseau*, assez honoré d'être le lyrique de la France, n'avait pas encore été appelé *grand*. *Piron*, prodiguant les sarcasmes et les satires, *Piron*, qui avait fait moins de bonnes épigrammes, que *Voltaire* n'avait fait de chefs-d'œuvre, affectait en vain une rivalité qui n'était que ridicule, et à laquelle lui-même ne croyait pas.

Mais alors vivait à Paris dans une obscurité volontaire, dans une oisiveté que l'on pouvait reprocher à ses goûts, et dans une indigence qu'on pouvait reprocher à sa patrie, un homme d'un génie brut et de mœurs agrestes, qui, après s'être fait, quoiqu'un

peu tard, une réputation acquise par plus d'un succès, depuis trente ans s'était laissé oublier, en oubliant son talent. Cet homme était *Crébillon*, écrivain mâle et tragique, qui avec plus de verve que de goût, un style énergique et dur, des beautés fortes et une foule de défauts, avait pourtant eu la gloire de remplir l'intervalle entre la mort de *Racine* et la naissance de *Voltaire*. Mais ce feu sombre et dévorant dont il avait, pour ainsi dire, noirci ses premières compositions, n'avait depuis jeté de loin en loin que de pâles étincelles, et paraissait même entièrement consumé : semblable à ces volcans éteints, qui, après quelques explosions subites et terribles, se sont refroidis et refermés, et sur lesquels le voyageur passe, en demandant où ils étaient.

A Dieu ne plaise que je veuille accuser les bienfaits si légitimes et si noblement répandus sur la vieillisse pauvre d'un homme de génie. Que les libéralités royales soient venues le chercher dans sa retraite, qu'on ait voulu l'en tirer déjà presque octogénaire, le produire à la cour, pour laquelle il était si peu fait, et ressusciter un talent qui n'était plus; que ses drames, si imparfaits et la plupart déjà condamnés, aient été confiés aux presses du Louvre, tandis que toutes celles de l'Europe reproduisaient à l'envi les immortelles tragédies de *Voltaire*; je souscris à ces honneurs, peut-être d'autant plus exagérés, qu'ils étaient tardifs. Si le crédit qui les attira sur lui ne fut pas dirigé par des intentions pures, au moins les effets en furent louables; et si l'envie méditait le mal, au moins, pour la première fois peut-être, elle commença par faire le bien. Mais bientôt ses fureurs,

en éclatant , manifestèrent quelle avait été sa politique. Bientôt l'intérêt qu'avait inspiré le mérite que l'on tirait de l'oubli , se tourna contre celui qu'on voulait détruire , parce qu'il jetait trop d'éclat.

Des voix passionnées , des plumes mercenaires , pour rendre odieux les succès de *Voltaire* , comme usurpés par la cabale , peignaient la vieilleffe de *Crébillon* , si long-temps délaissée et ensevelie dans l'ombre. „ C'était-là l'homme de la France , l'*Eschile* „ et le *Sophocle* du siècle , le dieu de la tragédie , le „ seul et digne rival de *Corneille* et de *Racine* ; et „ après nos trois tragiques , marchait un *bel esprit* , „ que quelques beautés , le caprice du public et la „ faveur de la cour avaient mis à la mode. „

Voilà ce qu'on répétait dans vingt brochures , avec toute l'amertume et tous les emportemens de la haine. La France demandait à grands cris un Catilina qui allait tout effacer. Paris retentissait des lectures de Catilina , et en pressait la représentation. Au milieu de cette effervescence générale des esprits , *Voltaire* prend une résolution noble et hardie , que le préjugé condamna , la seule pourtant qui convînt à la supériorité méconnue. Il ne veut combattre ses détracteurs et ses adversaires qu'avec les armes du talent. On lui préfère un rival ; il offre de se mesurer avec lui corps à corps , en traitant les mêmes sujets ; mais ce qui pour les grecs , pour les vrais juges de la gloire , n'était qu'une généreuse émulation , digne des *Euripide* et des *Sophocle* , fut dans nos idées étroites et pusillanimes , une basse jalousie , et aux yeux de l'esprit de parti , un crime atroce. Dès-lors le déchaînement fut au comble.

Quand des ennemis ardens et adroits ont , sous un prétexte spécieux , échauffé les têtes du vulgaire , alors il n'y a plus ni frein ni mesure. Le mouvement une fois donné se communique de proche en proche , et acquiert une force irrésistible. L'homme innocent que la calomnie hypocrite poursuit au nom de la morale et de la vertu , n'est plus qu'une victime dévouée à l'anathème ; contre lui toutes les attaques sont légitimes , et toutes ses défenses sont coupables. Le mensonge a raison dans la bouche de ses persécuteurs , et la vérité a menti dans la sienne. Tous les faits sont altérés et tous les principes confondus. Le méchant , si satisfait de pouvoir prononcer le mot d'honnêteté , au moment où il en viole toutes les lois ; le plus vil détracteur , flatté de jouer un rôle , tous viennent lancer leurs traits dans la foule. Les libelles , les diffamations , les invectives se succèdent et se renouvellent. C'est une sorte de vertige qui agit sur tous les esprits , jusqu'à ce qu'enfin cette rage épidémique s'épuise par ses propres excès , comme un incendie s'arrête , faute d'alimens.

Cette époque était le règne de l'injustice. Elle triompha. Dans la même année , un drame insensé et barbare , *Catilina* , est accueilli avec des transports affectés , et la sublime tragédie de *Sémiramis* ne recueille que le mépris et l'outrage. *Nanine* , l'ouvrage des Grâces , est à peine supportée ; *Oreste* est à peine entendu ; *Oreste* , ce beau monument de l'antique simplicité , et dix ans après si justement applaudi. La haine jouit de tant de victoires. *Voltaire* lui cède enfin et abandonne sa patrie.

Sa renommée lui préparait un asile illustre ; et

comme l'amitié l'avait autrefois fixé à Cirey , la reconnaissance l'attirait à Berlin. Sans doute il fallait que la destinée rapprochât les deux hommes les plus extraordinaires de leur siècle. On citera souvent ce commerce d'un monarque et d'un homme de lettres , et cette confiance intime et familière qui peut-être n'avait jamais eu d'exemple, et qui honorait encore plus, s'il est possible , le souverain que le poète ; car , quel prince ose ainsi descendre de la majesté , si ce n'est celui qui se sent au-dessus d'elle ? Le séjour de *Voltaire* à Berlin , les soirées de Potsdam et de Sans-souci , occuperont, sans doute , une place brillante dans l'histoire des lettres. On rappellera quels nuages passagers vinrent obscurcir cette union si honorable pour la royauté et le talent. Sans prétendre juger entre les deux , j'observerai seulement deux faits peu communs dans l'ordre des choses et des destinées ; l'un , qu'après l'éclat d'une rupture , ce fut le prince qui revint le premier ; l'autre , qu'après cette liaison renouée , que rien n'altéra plus entre le monarque et l'homme de lettres , ce fut le premier qui fit l'oraison funèbre de l'autre.

Une leçon plus importante qui se présente ici , c'est que pour l'écrivain et le philosophe, une cour, quelque quelle soit, ne saurait valoir la retraite. La retraite appelait *Voltaire* à son déclin ; là il commença à respirer pour la première fois ; là , après tant de courses et d'agitations , après les succès et les disgrâces, la faveur et les exils , après avoir habité les palais des rois , et éprouvé leurs caresses et leurs vengeances , il entendit la voix de la liberté , qui , des vallées riantes que baigne le Léman , invitait sa vieillesse à venir chercher

la tranquillité et la paix ; si pourtant la paix était faite pour cette ame dont la sensibilité toujours si prompte se portait sur tous les objets , et recherchait toutes les émotions. Mais alors , du moins , l'instabilité de sa vie , long-temps errante et troublée , fut fixée sans retour , jusqu'au moment où son destin , le tirant de sa solitude , le ramena dans Paris pour triompher et mourir.

A ce long séjour dans les campagnes de Genève , commence un nouvel ordre de choses. Les jours de *Voltaire* vont être plus libres et plus calmes , ses pensées plus hardies et plus vastes , et la sphère de ses travaux va s'étendre sous les auspices de la liberté. Si chère à tout être qui pense , de quel prix elle devait être pour lui ! Qui fait tout ce qu'il a dû , et ce que nous devons nous-mêmes à cette entière indépendance , l'un des premiers besoins de son esprit , et l'un des premiers vœux de son cœur , mais dont il n'a joui que dans son asile des Délices , et dans celui de Ferney ?

Jusque là il n'avait pu que lutter , avec plus ou moins de hardiesse et de danger , contre les entraves arbitraires , les convenances impérieuses , et la vigilance menaçante des délateurs. Mais alors il n'eut plus à respecter et à craindre que cette censure , la seule peut-être que l'on dût imposer à l'écrivain , celle du public honnête et de la postérité équitable , qui applaudissent à l'usage de la liberté , et qui en condamnent l'abus. En m'élevant contre l'esclavage sous lequel une politique mal entendue voudrait enchaîner les esprits , contre cette tyrannie futile et importune , qui n'est faite que pour flétrir le talent , intimider la raison , et arrêter les progrès de tous les

deux , je suis loin d'invoquer la licence et l'oubli de toutes les lois.

Mais quel avantage est sans inconvénient , et quel bien sans mélange ? Je connais les jugemens des hommes ; je fais que , par une inconséquence établie , ils exigent dans l'exercice des qualités les plus susceptibles d'abus , et les plus voisines de l'excès , une mesure qu'eux-mêmes ne gardent pas dans leurs opinions : ils voudraient que la sensibilité qui anime les ouvrages , n'égarât jamais l'auteur ; que l'imagination qui lui fait franchir un espace immense , ne l'emportât jamais hors des bornes ; qu'il fût passionné pour la gloire , et impassible aux injustices ; ils voudraient que l'astre qui , en échauffant la terre , pompe et attire tant de vapeurs , nous dispensât des jours sans nuages , et que les vents qui portent les vaisseaux , ne les jetassent jamais hors de leur route : ils voudraient , en un mot , que l'éloge des grands-hommes n'eût jamais besoin d'en être l'apologie. Il n'entre point de superstition dans le culte que je leur rends. Persuadé qu'un des premiers avantages de leur grandeur , est de pouvoir avouer des fautes , je ne croirai point celle de M. de *Voltaire* affaiblie par un semblable aveu : je ne veux point le refuser à ceux qui peuvent en jouir ; et je ne m'arrête qu'à ce singulier effet de l'âge et de la retraite , qui redoublèrent son activité laborieuse , lorsqu'il semblait que le temps eût dû la diminuer , et qui accrurent ses travaux avec ses ans.

C'est une remarque qui n'a échappé à personne , que la dernière moitié de sa vie est celle où il a composé la plus nombreuse partie de ses ouvrages , et

qu'il n'a jamais travaillé plus qu'à l'époque où les autres hommes se reposent. Il s'offre plusieurs causes de cette espèce de singularité. Dans une vieillesse saine et robuste, la raison est la faculté qui conserve le plus de vigueur; elle s'enrichit des pertes de l'imagination et des progrès de l'expérience. L'esprit d'un vieillard imagine moins, mais il réfléchit plus; l'habitude a plus de pouvoir sur lui, et celle de *Voltaire* était de penser et d'écrire. Pour lui l'occupation était devenue plus nécessaire que jamais, parce que les distractions étaient plus rares. Sa composition était moins difficile, et par la nature des sujets qui demandaient moins d'invention, et par une suite de l'âge où l'on devient moins sévère pour soi-même. Cet âge, au reste, ne lui avait guère ôté que la force qui invente et le travail qui perfectionne; car, d'ailleurs, si l'on excepte les grands ouvrages d'imagination, qui peut-être, passé un certain temps, ne sont plus permis à l'homme, sa facilité n'avait jamais eu plus d'éclat, son style plus d'agrément et de charme. Toujours prêt à traiter toutes les matières, à saisir tous les événemens, à marquer tous les ridicules et tous les abus, à combattre toute iniquité, sa plume courait avec une rapidité piquante et une négligence aimable, avouée par ce goût qui ne l'abandonna pas jusqu'à son dernier moment.

Chaque jour voyait naître une production nouvelle. Heureux du seul droit de tout dire, il jetait sur tous les objets ce coup d'œil libre et hardi d'un observateur octogénaire, retiré dans une solitude, retranché dans sa gloire et sur le bord de sa tombe. Cette gloire qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait

alors plus que jamais, dont il était toujours raffasié et toujours avide; cette gloire qui protégeait sa vieillesse, était encore le dernier aliment de son existence défaillante, le dernier ressort d'une vie usée. A mesure qu'il sentait la vie lui échapper, il embrassait plus fortement la gloire, comme le seul lien qui pût l'y attacher; il ne respirait plus que pour elle et par elle, il n'avait plus que ce seul sentiment; et à la vue de la mort qui s'approchait, il se hâtait de remplir les momens qu'il pouvait lui dérober, et de les ajouter à sa renommée.

Mais il n'était plus en son pouvoir d'y rien ajouter, et l'envie même ne lui en contestait plus ni l'étendue, ni la durée. L'absence avait commencé à affermir parmi nous l'édifice de sa réputation, et ses longues années l'avaient achevé. Vieilli loin de nous, *Voltaire* s'était agrandi à nos yeux. Il semble que le génie, quand nous le voyons de près, tienne trop à l'humanité: il faut qu'il y ait une distance entre lui et nous, pour ne laisser voir que ce qu'il a de divin. Il faut le placer dans l'éloignement, comme la divinité dans les temples: tant il est vrai qu'en tout genre les hommes ont besoin de barrières pour sentir le respect!

Le temps qui mûrit tout, avait enfin mis *Voltaire* à sa place, et c'était celle du premier des êtres pensans. Le temps avait moissonné tout ce qui pouvait prétendre à quelque concurrence, tout ce qui portait un nom fait pour servir de ralliement à l'inimitié et à la jalousie. Il restait bien peu de ceux qui, l'ayant vu naître, pouvaient être moins accoutumés à son élévation, parce qu'ils avaient été témoins de

ses commencemens et de ses progrès. Tout ce qui , depuis quarante ans , était entré dans le monde , l'avait trouvé déjà rempli du nom et des écrits de *Voltaire*. La scène ne retentissait que de ses vers. Les femmes dont il flattait la sensibilité vive et le goût délicat , la jeunesse qu'il instruifait à penser , les vrais connoisseurs dont la voix avait entraîné tous les suffrages , qu'à la longue elle maîtrisoit toujours , en un mot , tous les hommes éclairés et justes lui rendaient un hommage dont l'expression était un enthousiasme ; car il ne pouvait pas inspirer un sentiment médiocre : à son égard l'admiration était un culte , et la haine était de la rage. Mais les ennemis qu'il avoit encore , étaient d'une espèce propre à rehausser sa gloire , loin de l'altérer. Ce n'étaient plus des hommes qui eussent le moindre prétexte de lui rien disputer ; c'étaient de vils satiriques en prose plate et grossière , et en vers froids et durs , qui n'avaient d'autre instinct que celui de la méchanceté impuissante , d'autre moyen de subsister que le mal qu'ils disaient de lui ; son nom seul donnait quelque cours à leurs satires éphémères. Ces malheureux vendus à un parti assez mal-adroit pour les encourager , désavoués par le bon sens , la vérité et le public , osoient , pour dernière ressource , invoquer la religion , en violant le premier de ses préceptes ; ils mêlaient la sainteté de ce nom à l'horreur de leurs libelles , et mal couverts du masque de l'hypocrisie , ne cachaient pas même la bassesse de leurs motifs , en défendant une cause respectable.

O vous qui avez fait revivre l'éloquence des *Bossuet* et des *Massillon* , c'est vous , ô dignes pasteurs !

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome II. D d

dont la plume vraiment évangélique nous a montré la loi éternelle et immuable, telle qu'elle est née dans le ciel et gravée dans les âmes pures. Votre doctrine est consolante, comme celle du maître dont vous répétez les leçons; votre zèle éclaire et n'insulte pas; vous parlez aux cœurs, bien loin de révolter les esprits; et vous n'opposez aux écarts d'une raison audacieuse, aux sinistres influences de l'irréligion, que la vérité et la vertu. (*)

Il eût été à souhaiter, sans doute, que *Voltaire* lui-même n'opposât à ses ennemis que le mépris qu'il leur devait. Elevé assez haut pour ne pas les apercevoir, il daigna descendre jusqu'à s'en venger, et se compromet en les accablant. L'opprobre de leur nom, qui ne souillera point cet éloge, est attaché à l'immortalité de ses écrits; et, ce qui peut donner une idée de leur ignominie, ils se sont enorgueillis plus d'une fois de lui devoir cette flétrissante renommée. Mais en reconnaissant que le parti du silence est, en général, le plus noble et le plus sage, en regrettant même que *Voltaire*, qui fut donner à la satire une forme dramatique, si piquante et si neuve, ne l'ait pas toujours restreinte dans de justes limites; sera-t-il permis de tempérer par quelques réflexions la rigueur de cette loi qui prescrit ce silence si rarement gardé, et d'affaiblir les reproches si sincères que l'on fait aux transgresseurs?

Cette loi, aujourd'hui établie par l'opinion, n'a-t-elle été dictée que par un sentiment de vénération pour le génie, et par la haute idée de ce qu'il se

(*) Le public instruit et juste nommera sans peine les personnes respectables à qui s'adresse cet éloge.

doit à lui-même ? les hommes ont-ils en effet pour lui ce respect si épuré et si religieux ? ne serait-ce pas plutôt une fuite de cette espèce d'ostracisme dont le principe est dans leurs cœurs , et de ce plaisir secret qu'ils goûtent à entendre médire de ce qu'ils sont forcés d'estimer ? n'est-ce pas qu'ils veulent jouir à la fois des travaux du grand écrivain et des assauts qu'on lui livre ; qu'ils croient que ce double spectacle leur appartient également , et qu'ils regardent la résistance comme un attentat à leurs droits ? ils ne pardonnent pas , s'il faut les en croire , qu'on réfute ce qui est méprisable ; mais ne sont-ils pas toujours prêts à accueillir avec complaisance la plus méprisable censure ? Ils ne conçoivent pas cette sensibilité de *Racine* , qui avouait le mal que lui faisait la plus mauvaise critique ; mais qu'est-ce autre chose , après tout , que l'indignation d'un cœur droit et d'un bon esprit , contre tout ce qui est faux et injuste ? Et qu'a donc ce sentiment de si étrange et de si répréhensible ? Ils s'étonnent que parmi tant de suffrages on entende les contradictions , qu'au milieu de tant de gloire on s'aperçoive des offenses ; mais n'est-ce pas ainsi que l'homme est fait ? n'est-il pas d'ordinaire plus touché de ce qui lui manque que de ce qu'il obtient ? toutes les jouissances ne sont-elles pas faciles à troubler ? et quel bonheur , enfin , n'est pas aisément altéré par la méchanceté et la calomnie ?

Que l'on ait amèrement reproché à *Voltaire* une sensibilité trop irritable , ce n'est qu'un excès de sévérité. Mais cette espèce d'inquisition si terrible et souvent si odieuse , que l'on porte sur la vie des

hommes célèbres , et jusque dans les replis de leur conscience , a chargé sa mémoire d'un reproche plus grave. Ce même homme que j'ai représenté toujours en butte à l'envie , est accusé de l'avoir sentie lui-même. On a prétendu que cette passion forcenée pour la gloire , ne pouvait pas être exempte de jalousie ; qu'attachant un si grand prix à l'opinion , il ne pouvait souffrir rien de ce qui partageait ou occupait la renommée. Ses jugemens sévères ou passionnés sur des écrivains illustres , ont appuyé cette accusation ; mais sa manière de juger ne peut-elle pas tenir d'un côté à la délicatesse de son goût , et de l'autre à sa préférence exclusive pour la poésie , et surtout pour la poésie dramatique , mérite devant qui tous les autres s'effaçaient à ses yeux ?

Quand la passion l'a emporté jusqu'à l'injustice , n'était-ce pas un ressentiment particulier qui l'animait , et n'était-il pas alors irrité plutôt qu'envieux ? Rappelons - nous son admiration constante pour *Racine* , celui de tous les écrivains dont il doit le plus redouter la comparaison ; le témoignage si flatteur et si éclatant qu'il rendit dans l'académie française aux talens de *Crébillon* ; ce sentiment profond des beautés sublimes de *Corneille* , exprimé à tout moment dans ce même Commentaire où il a relevé tant de défauts. Enfin , si j'étais forcé de croire que cet homme qui ne pouvait regarder qu'au-dessous de lui , a eu le regard de l'envie ; que celui à qui l'on peut appliquer si justement ce vers d'une de ses tragédies ,

De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?

a pourtant été jaloux lui-même ; si des indices toujours suspects , des apparences toujours trompeuses , quand il s'agit de juger le cœur humain , pouvaient se changer en démonstration ; je détournerais les yeux avec confusion et avec douleur de cette triste et affligeante vérité : car il y a pour l'homme de bien une sorte de religion à baisser la vue , pour ne rencontrer ni les faiblesses du génie , ni les fautes de la vertu.

Mais , parmi ces faiblesses , heureusement il en est de bien pardonnables , et qu'on peut avouer sans peine ; par exemple , celle qu'il eut de prétendre encore à la force tragique dans un âge à qui elle n'est plus possible , et d'oublier les leçons qu'il donnait à cette vieilleesse , qui *n'est faite* , disait-il lui-même dans le Temple du Goût , *que pour le bon sens*. La sienne , il est vrai , était faite pour les grâces ; elle pouvait se couronner de fleurs : il voulut l'armer du poignard de *Melpomène*. Et quel homme , après tout , devait aimer le théâtre plus que *Voltaire* , et plus long-temps ? Sans doute , sa carrière théâtrale , si Tancrède l'avait fermée , aurait été sans égale ; toutes les traces en étaient lumineuses , et la gloire sans mélange. Rival de *Sophocle* à vingt ans , il voulut l'être à quatre - vingts , et finir , comme lui , par remporter la palme dramatique. Plein de cette idée séduisante , il souriait avec complaisance à ces nombreux enfans de sa vieilleesse , qui n'offraient plus que les traits presque effacés d'une belle nature affaiblie. *Sophocle* , avec deux scènes , avait pu , à cent ans , charmer encore *Athènes* ; mais *Voltaire* lui-même , après *Racine* , nous avait accoutumés à être

plus difficiles sur nos plaisirs , et la pénible étendue de nos cinq actes , ne pouvait pas être embrassée par une tête octogénaire.

C'est pourtant , il faut l'avouer , cette ambition d'occuper encore le théâtre , qui peut-être a précipité ses derniers momens , et qui a fait que le favori de la gloire a fini par en être la victime. Elle le tira de sa retraite , malgré les infirmités de l'âge ; mais aussi elle lui préparait une journée qui valait seule une vie entière. Il vient , il apporte sur la scène sa dernière tragédie , *Irène*. . . Mais qu'importe alors *Irène* ? Il vient , après trente ans d'absence : c'est lui ! c'est *Voltaire* ! O vous , adorateurs des arts et de la gloire , vous qui auriez suivi *le Tasse* au Capitole , Hélas ! où il n'a point monté ; vous qui avez été chercher , parmi les ronces d'un champ désert , la pierre oubliée qui couvre *Racine* ; vous qui avez laissé tomber quelques larmes sur le coin de terre où reposent ensemble *Molière* et *la Fontaine* ; qui vous êtes prosternés aux pieds des statues qu'une reconnaissance tardive vient enfin de leur décerner ; venez , c'est pour vous que ce spectacle est fait. Voyez cette foule qui s'empresse sous ces portiques , ces avenues pleines d'un peuple immense ; entendez ces cris qui annoncent l'approche du char , de ce char vraiment triomphal qui porte l'objet des adorations publiques. Le voilà ! . . . Les acclamations redoublent ; tous veulent le contempler , le suivre , le toucher , et tous , respectant la caducité fragile et tremblante , qui peut succomber au milieu de tant de gloire , le couvrent , le protègent contre leurs propres transports , assurent sa marche et lui ouvrent

la route. Tout retentit du bruit des applaudissemens, tout est emporté par la même ivresse. On porte devant lui les lauriers, les couronnes : il les écarte de son front : elles tombent à ses pieds....

O quel jour pour l'humanité, que celui où les rangs, les titres, les richesses, le crédit, le pouvoir, toutes les décorations extérieures, toutes les distinctions passagères, tout est ensemble confondu dans la foule qu'un grand-homme entraîne après lui ! En ce moment, il n'y a plus rien ici, que *Voltaire* et la nation.

Et où donc est l'envie ? où se cache-t-elle ? où fuit-elle devant toute cette pompe ? a-t-elle encore une voix que l'on distingue parmi ces cris et ces transports ? Qu'elle se console pourtant : bientôt elle fera trop vengeance.

Un jour viendra, que ceux qui, témoins dans leur enfance de ce triomphe inouï, n'en auront pu conserver que des traces confuses, se rappelleront, après de longues années, cet étonnant spectacle, et le raconteront à nos neveux. „ Nous y étions, diront-ils, nous l'avons vu. Il était comme porté par tout un peuple. On couronna sa tête. Il pleurait.... et un moment après, il n'était plus.... „

Il n'était plus ! cet éclatant appareil était dressé sur une tombe !.... Que dis-je, une tombe ?.... Voix souveraine et inexorable de la postérité ! toi, que nulle puissance ne peut ni prévenir, ni étouffer, qui révéles au monde entier ce que l'on croit cacher à une nation, et redis dans tous les âges ce qu'on a voulu taire un moment ; le temps n'est pas éloigné, où tu raconteras ce que je craindrais de retracer ; tu

ne m'imputeras point mon silence , et ce sera même une injure de plus que tu auras à venger.

Et moi , tandis que la haine feisait servir ton nom à la calomnie qui m'outrageait , ô grand-homme ! je n'adressais mes plaintes qu'à ton ombre. Elle était présente à mes yeux quand je lui préparais en silence ces tributs secrets , alors seul objet de mes veilles , seul adoucissement de tant d'amertumes. Je t'appelais sur ce théâtre où t'attendaient les honneurs funèbres que je t'offris au nom et en présence de la nation. La pompe dont tes yeux avaient joui , se renouvela pour tes manes , qui peut-être n'y furent pas insensibles , s'il est vrai que le sentiment de la vraie gloire soit immortel en nous , comme l'esprit qui nous anime. J'ai chanté la tienne sur tous les tons qu'a pu essayer ma faible voix , qui du moins s'est fait entendre ; et ce n'est enfin qu'après m'être acquitté ainsi de tout ce que mon cœur destinait à ta mémoire , que je pouvais pardonner à l'injustice.

*Fin du tome second et dernier de la Correspondance
de d'Alembert.*



